

سكز من لامل

Sans Visa

Le Monde

15, rue Falguère, 75001 Paris Cedex 15

CINQUANTIÈME ANNÉE - N° 15027 7 F

SAMEDI 22 MAI 1993

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE



Accusé de détournement de fonds publics

M. Perez, président du Venezuela est poursuivi en justice

Après Brasilia, Caracas ?

LES cris de joie qui ont accueilli la décision de la Cour suprême d'autoriser l'ouverture de poursuites judiciaires contre le président Carlos Andres Perez en disent long sur l'impopularité dans laquelle est tombé le chef de l'Etat vénézuélien. Le processus est maintenant déclenché, et, après le vote du Sénat, qui devra également être défavorable à l'intégration, la suspension des fonctions de M. Perez paraît inévitable.

Ce dernier se bat depuis des mois contre l'accusation d'avoir détourné à son profit une somme considérable qui était destinée au ministère de l'Intérieur, et dont on a perdu la trace après qu'elle eut été irrégulièrement transférée par la présidence en 1989. M. Perez, qui affirme n'avoir rien à se reprocher, a longtemps cru, fort de son expérience passée, que l'orage finirait par se calmer. N'avait-il pas échappé à une affaire analogue, lors de son premier mandat présidentiel, de 1974 à 1979 ? N'avait-il pas réussi, un décennat plus tard, à se faire réélire en 1988 ?

Pour M. Perez, le problème est que les temps ont changé et que ce qui, dans l'euphorie entrecroisée par les revenus du pétrole, pouvait être pardonné dans les années 70, ne l'est plus dans la décennie actuelle. Les Vénézuéliens se sont longtemps accommodés d'un système qui permettait aux politiciens au pouvoir et à la vaste clientèle qui les entoure de puiser largement dans la merne pétrolière. Les deux parties qui pratiquent l'alternance depuis trente-cinq ans avaient soin de se montrer généreux avec les militaires pour qu'ils se tiennent tranquilles, et de subventionner les produits de première nécessité. Ce système a volé en éclat avec la baisse des prix du pétrole.

Dès son entrée en fonction pour son deuxième mandat, Carlos Andres Perez s'est lancé, par nécessité, dans une politique d'austérité qui a provoqué une baisse massive du pouvoir d'achat de la plus grande partie des Vénézuéliens, sans épargner, contrairement à la tradition, les militaires. Les émeutes de février 1989, qui firent plusieurs centaines de morts, ont constitué la réaction immédiate et instinctive de la population.

Le climat politique est devenu délétère lorsqu'il est apparu que le chef de l'Etat, au moment même où il imposait des mesures aussi draconiennes à ses concitoyens, se permettait d'entretenir une vie à la fois de luxe et de confort. Deux tentatives de coup d'Etat militaire au cours de la seule année 1992 ont apporté la preuve que certains officiers, écartés par la corruption ambiante, étaient prêts à rompre le tabou qui fait du Venezuela depuis 1958 un havre de démocratie et de stabilité en Amérique latine. Il faut espérer qu'ils ne seront pas tentés d'intervenir à nouveau et qu'après le précédent créé au Brésil en octobre dernier par la destitution de Fernando Collor un autre pays du sous-continent saura gérer de manière à la fois constitutionnelle et pacifique la mise à l'écart de son président.

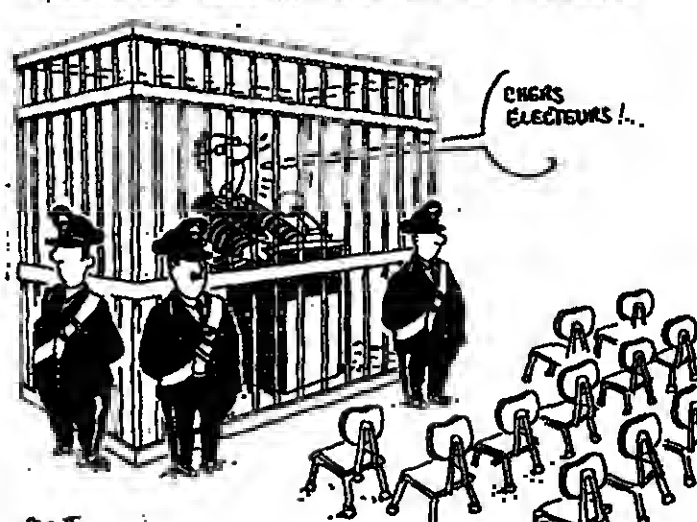
M0147 - 0522 0 - 7.00 F



Après la démission de son secrétaire

Le Parti socialiste italien menacé de désagrégation

La démission, jeudi 20 mai, du secrétaire du Parti socialiste italien, Giorgio Benvenuto, trois mois après son élection, menace cette formation de désagrégation. M. Benvenuto se heurtait aux proches de Bettino Craxi, l'ancien secrétaire, qui freinaient ses tentatives de rénovation. Mais le désaccord portait aussi sur la politique de rapprochement avec le PDS (anciens communistes) entamée par M. Benvenuto, alors que le PSI est un allié traditionnel de la Démocratie chrétienne.



Plan. Lire la suite page 3

CARACAS

de notre envoyé spécial

Le processus de mise en accusation du président social-démocrate Carlos Andres Perez, au pouvoir depuis février 1989, a commencé. A l'issue de débats houleux, la Cour suprême a décidé jeudi 20 mai, par 9 voix pour et 6 contre, qu'il y avait motif à mettre en jugement le chef de l'Etat pour détournement de fonds publics. Le Sénat devait à son tour se prononcer vendredi sur la suspension du président et la levée de son immunité. Il devait aussi désigner un président provisoire pour trente jours, avant l'élection d'un chef d'Etat intérimaire jusqu'à l'élection présidentielle, en décembre 1993.

Carlos Andres Perez commence son chemin de croix et se bat le dos au mur, dans une position jugée désespérée. Mais il ne renonce pas, il va même au-devant de l'événement : il provoque, comme s'il voulait encore exercer un pouvoir qui lui file entre les doigts.

MARCEL NIEDERGANG

Lire la suite page 3

Le « Mai » des écoliers sud-africains

La faillite de l'enseignement public a provoqué un vaste mouvement de contestation des élèves et enseignants noirs

LE CAP

de notre envoyé spécial

Non sans exagération, la presse a surnommé le « N.2 » l'autoroute de la mort. Venue du Nord, longeant l'océan Indien sur près de 2 000 kilomètres, elle aboutit au Cap en traversant les townships surpeuplés qui entourent la capitale parlementaire du pays. C'est ce tronçon de moins de 10 kilomètres qui lui a valu son surnom, depuis que, juchés sur les ponts ou postés sur les bas-côtés, les collégiens des cités noires se sont mis à lancer des cocktails Molotov et des pierres sur les véhicules. En quelques jours, une vingtaine de voitures et de camions ont été brûlés et lapidés, faisant plusieurs blessés, malgré la présence d'importantes

forces de l'armée et de la police. Ces attaques, qui répondent au nom de code d'opération « Barcelona », manifestent le refus des écoliers noirs en passe de terminer leurs études secondaires de payer 48 rands (81 F) de droits d'examen. Le conflit, en lui-même, est banal, et il eût été aisé de le désamorcer. Mais les autorités ont apparemment sous-estimé la détermination des écoliers, rapides à s'engouffrer derrière une revendication simple et populaire pour exprimer un mal de vivre profond et multiforme.

De déléguations éconduites en manifestations plus ou moins violemment réprimées, d'occupations de locaux administratifs en attaques de commandos, le mouvement a peu à peu fait tache d'huile, entraînant derrière lui des

dizaines de milliers de jeunes, tous âges confondus, puis la majeure partie du corps enseignant noir, qui menace maintenant de se lancer dans une grève générale illimitée si ses revendications ne sont pas satisfaites.

Le ministre de l'éducation nationale, Piet Marais, clame qu'il ne cèdera pas au chantage, le président De Klerk s'élève, Nelson Mandela parle de l'urgence nécessaire de trouver un compromis, et tous craignent que la crise ne débouche sur l'échec des négociations constitutionnelles en cours. Autant dire que ce conflit, aux conséquences politiques sans commune mesure avec ce qui l'a motivé, possède tous les ingrédients d'un « Mai 93 ».

GEORGES MARION

Lire la suite page 5

Cannes 93 Corps à corps

« Libera me », le film muet d'Alain Cavalier est comme une glaciation des sentiments

CANNES

de notre envoyée spéciale

La première projection du « Libera me » d'Alain Cavalier avait lieu jeudi à 9 h 30 du matin dans la petite salle Bezin - 400 places. Le metteur en scène avait souhaité cette intimité, ne pas être projeté, ni le plus tard possible dans « l'immense cratère » de la grande salle.

Presque une émeute à l'entrée. Beaucoup ne pourraient entrer. Du film on ne savait rien ou presque rien. En 1986, déjà sept ans, si longtemps, il y avait eu « Thérèse ». De « Thérèse » alors, on ne savait rien non plus. Ceux qui étaient là, ce soir là, se souvenaient. Sur le Festival un souffle de grâce, un état de grâce. Ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas,

communiquaient dans l'amour d'une petite nonne rieuse. Après, Alain Cavalier avait tourné pour la télévision une série de portraits, les mains utiles des ouvrières. Cela l'avait amené à « Libera me ». Le film dura son exacte durée, une heure et vingt minutes. A la fin, il n'y eut aucun bruit dans la salle, pas un soupir, pas un applaudissement. Etait-ce du respect, ou bien de l'abattement. C'était plutôt du silence. Comme après une minute de silence. Sauf que le silence avait duré 100 minutes.

« Libera me » est un film muet, sans paroles, sans musique, il rend son règne aux bruits de la vie.

DANIEL HEYMANN

Lire la suite page 13 et page 18 la chronique de DANIEL SCHNEIDERMAN

POINT

Cambodge : des élections sous la menace des Khmers rouges

Le Conseil de sécurité des Nations unies a confirmé à l'unanimité, jeudi 20 mai, que les élections auront lieu à partir du dimanche 23 au Cambodge, en dépit de la menace que les Khmers rouges font peser sur cette consultation, qui a valeur de test de la volonté de la communauté internationale. L'Autorité provisoire de l'ONU dans le pays (APRONUC) a autorisé les autres factions armées cambodgiennes à participer à la défense des bureaux de vote durant les six jours de scrutin. Vingt partis présentent des candidats aux 120 sièges de l'Assemblée constituante.

Page 6

EDGAR MORIN

Edgar Morin
Avec Brigitte Kera

La prise de conscience de la communauté du destin terrestre doit être l'événement clé de la fin du millénaire. Nous sommes solidaires dans et de cette planète. C'est notre terre-patrie.

Edgar Morin

Seuil

Editions du Seuil

ESPACE EUROPÉEN

Coexistence dans le Haut-Adige

L'Italie et l'Autriche ont enterré leur querelle à propos du Sud-Tyrol. La culture des « Allemands » et des Italiens n'est pas exempte d'arrière-pensées, mais pourrait servir d'exemple pour la solution d'autres conflits ethniques.

Pages 7, 8 et 10

SANS VISA

- Bombay contre Bombay
- La Trinité-sur-Mer : un volier pour deux habitants
- Livre de voyage
- Table : grandes dames aux fourneaux • Les as de La Ferté-Alais.

Pages 21 à 28

Etats-Unis : protéger l'anglais ?

Un vote en faveur de l'usage de l'espagnol en Floride relance le débat national sur les risques de « balkanisation culturelle » du pays

WASHINGTON

de notre correspondant

Comme l'affaire est linguistique, elle est aussi culturelle, donc politique, et, à ce titre, provoque un débat national. En décembre, cette semaine, d'abroger un règlement imposant l'anglais comme seule langue administrative municipale, le conseil du Grand Miami, le comté de Dade, en Floride, nne circumscription à majorité hispanique, a relancé un vieux débat sur l'impact de l'immigration aux Etats-Unis : facteur d'enrichissement ou d'ébranlement de la cohésion nationale ?

La discussion, a dépassé les colonnes du *Miami Herald*. La presse nationale a pris position. Le grand quotidien populaire *USA Today* applaudit la décision du comté. « Bien. Privé des citoyens de certains services gouvernementaux pour la seule raison qu'ils ne parlent pas l'anglais, c'est de la mauvaise administration, et c'est probablement contraire à la Constitution (parce que) c'est une atteinte à la liberté d'expression ». Le ton de la presse est, en général, identique. « Une majorité qui o confiance en soi accepte et accueille favorablement les cultures minoritaires », compte tenu de l'omniprésence de l'anglais, la langue majoritaire [aux Etats-Unis] n'a pas besoin de protection spéciale », tranche le *New York Times*.

Drapé dans les conceptions nationales, le camp du « *English only* » (l'anglais pour seule langue administrative) réplique en agitant la menace d'une « balkanisation culturelle » du pays. Toujours dans *USA Today*, Mauro Mujica, qui n'est vraisemblablement pas un descendant des pionniers anglosaxons, mais qui n'en dirige pas moins un groupe de pression « *English only* », prévient : « Ne pas avoir de langue officielle de gouvernement nous conduira à la désunion et, ensuite, au chaos ».

Les historiens rappellent que la République américaine a été conçue par des « pères fondateurs », et qu'elle se sont toujours révélés sans fondement. Tout au long du dix-neuvième siècle, et au début du vingtième encore, les « anglos » du

Middle West redoutaient tellement les puissantes vagues d'immigration allemande que nombre d'Etats de la région légifèrent pour interdire l'allemand. Devant la poussée de l'immigration actuelle, la plus forte que l'Amérique ait connue depuis la fin de la première guerre mondiale, les réactions sont les mêmes. Tout au long des années 80, plus d'une dizaine d'Etats de l'Union, de peur d'être « submergés » par l'espagnol, ont adopté des législations locales imposant l'anglais comme seule langue administrative.

Miami l'a fait en 1980, alors que la métropole de Floride était sous le coup d'une arrivée massive de Cubains. Treize ans plus tard, une majorité de résidents du comté de Dade — deux millions d'habitants — sont d'origine hispanique (notamment cubaine). Le conseil du comté comprend six « hispaniques », quatre noirs, et trois « anglos » ; dans bien des quartiers, l'espagnol est la première langue. La décision prise cette semaine autorisera les services administratifs à pratiquer l'espagnol dans tous les rapports avec les résidents du comté, mais aussi le créole haïtien, le yiddish (pour la forte communauté juive orthodoxe), l'allemand, l'italien et le portugais. La plupart des Etats qui, ces dernières années, avaient adopté des réglementations « *English only* » les ont vus tomber en désuétude.

La langue de l'ascension sociale

La raison en est simple : comme le relève le *New York Times*, l'anglais ne paraît anecdotiquement. N'en déplaise aux prophètes de la « balkanisation culturelle » du pays, l'anglais, pour les fils d'immigrants cubains d'aujourd'hui comme pour ceux des juifs russes d'hier, est la langue de la seconde génération. C'est la langue de l'école, secondaire (même si de fortes concentrations d'élèves « latinos » ont pu faire baisser le niveau scolaire). L'anglais est l'unique langue de l'université ; bref, c'est la

langue de l'ascension sociale et c'est, aussi, surtout, celle de la culture populaire (notamment celle du sport). A Miami, qui on en dise, on peut difficilement devenir millionnaire sans savoir lire l'anglais et, à coup sûr, on ne peut pas être élu de Floride en Congrès et s'exprimer en espagnol dans l'hémicycle.

Ce n'est pas tout. Dans le cas des 22 millions d'« hispaniques » — il n'y a pas une, mais des communautés hispaniques — la « machine à intégrer » américaine marche sans doute beaucoup mieux qu'on ne l'imagine en Europe. Publié en décembre dernier, le plus large sondage d'opinion jamais réalisé auprès des « hispaniques » — The Latino National Political Survey — dressait le tableau de communautés plus soucieuses de se conformer dans le modèle « yankee » que de préserver leurs identités ethniques et linguistiques. Plus de 90 % des « latinos » disent ne pas appartenir à une association ethnique. Une majorité déclare mieux parler l'anglais que l'espagnol ; une majorité dit sa confiance dans les « valeurs » et dans les institutions américaines.

En somme, c'est un profil semblable à ce que fut celui des Italiens, des Polonais, des Allemands et autres communautés d'immigrants du début du siècle : un groupe avant tout désireux d'intégrer. Cela contribue à lever les craintes quant à l'avenir de l'anglais sur le territoire de l'Union. Et, donc, sous le soleil du comté de Dade, à faire sa place à l'espagnol dans les circulaires administratives.

ALAIN FRACHON

Un secrétaire adjoint à la défense sera chargé de superviser la fermeture des bases militaires. Le secrétaire à la défense, les Aspin, a ordonné la création d'un poste de secrétaire adjoint chargé de superviser la fermeture des bases militaires et la reconversion de l'industrie de défense vers le civil. Le futur secrétaire adjoint, qui n'a pas encore été désigné, devra également créer des programmes d'aides aux régions concernées. — (AFP)

BRÉSIL : troisième démission d'un ministre de l'économie en sept mois

Le président Franco gouverne dans l'instabilité et la confusion

Le président brésilien Itamar Franco a procédé, jeudi 20 mai, à un nouveau remaniement ministériel après l'annonce de la démission du ministre de l'économie et des finances, Eliseu Resende. L'actuel ministre des affaires étrangères, Fernando Henrique Cardoso, a été désigné pour le remplacer.

RIO-DE-JANEIRO

de notre correspondant

La tâche d'un ministre de l'économie n'est pas aisée au Brésil, surtout sous la présidence d'Itamar Franco. Avec l'annonce de la démission, jeudi 20 mai, d'Eliseu Resende, c'est en effet le troisième titulaire d'un portefeuille des finances qui renonce à ses fonctions depuis que M. Franco a succédé à Fernando Collor de Mello, en octobre 1992. « La valse tourne au délire : si l'on prend en compte le dernier ministre du gouvernement Collor et le nouveau nommé, notre pays aura connu cinq ministres des finances différents en huit mois. Aucune politique ne résiste à pareil tourbillon », s'indigne un banquier.

En butte à des accusations concernant l'octroi d'un prêt et de facilités à une entreprise privée pour la réalisation de grands travaux au Pérou, le ministre Eliseu Resende avait été, dans un premier temps, mollement défendu par la présidence et sommé de s'expliquer. Il l'avait fait longuement, la semaine dernière, devant le Sénat. Mercredi encore, le secrétaire général du gouvernement répétait que M. Resende n'était « pas menacé ». Le même jour, deux ministres qui étaient clairement opposés à son départ, Luiz Erundino, en charge de l'administration, et Lázaro Barbosa, à l'économie, avaient même été démis de leurs fonctions par le président.

Cependant, le ministre de l'économie s'est dit « très affecté par l'épisode de la déposition au Sénat ». Il a précisé que le plan économique actuellement en discussion au Parlement « nécessitait une crédibilité » qui ne lui était « plus totalement accordée ».

Sans grande vision politique

Plusieurs facteurs expliquent l'instabilité étonnante qui apparaît être la principale marque de la présidence d'Itamar Franco. Tout d'abord, son gouvernement a été formé à l'issue d'une grave crise politique qui a conduit à la destitution pour corruption du président Fernando Collor de Mello. L'homme qui accède alors au pouvoir n'a pas de programme défini, d'autant qu'il a été, à maintes reprises, en désaccord avec M. Collor, dont il était le vice-président.

Les hésitations publiques du nouveau chef de l'Etat ouvrent la porte à des tractations interminables pour la formation d'un gouvernement. Les principaux partis politiques négocient avec, en arrière-pensée évidente, la prochaine élection présidentielle de 1994. Les dés sont pipés, mais M. Itamar Franco persiste dans sa volonté de faire appel à l'éventail

le plus large, afin de tenter d'organiser une majorité parlementaire qui fasse l'union nationale et à son prédécesseur.

L'absence d'importantes personnalités dans son gouvernement — à l'exception de Fernando Henrique Cardoso (voir ci-dessous), l'incapacité de M. Itamar Franco d'apparaître comme un rassembleur et la présence, à ses côtés, d'un groupe de collaborateurs sans grande vision politique achèvent de fragiliser un gouvernement dont l'action se résume essentiellement à une gestion au jour le jour des affaires courantes.

Pour le politologue Alexandre Barros, ce remaniement « ne devrait absolument pas modifier la politique en cours. Aucune accélération, aucun ralentissement du programme de modernisation ne sont à attendre d'un changement qui est avant tout destiné à redonner un minimum de confiance, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Brésil ». Le calme sur les marchés boursiers de São-Paulo comme de Rio-de-Janeiro, en légère hausse, et l'absence de réaction des cours du dollar ou de l'or semblent confirmer cette analyse.

DENIS HAUTIN-GUIRAUT

Nouveau responsable des finances

Fernando Cardoso : un « pompier » chargé de calmer le jeu

RIO-DE-JANEIRO

de notre correspondant

Ministre des affaires étrangères depuis le début du gouvernement d'Itamar Franco, Fernando Henrique Cardoso est la figure la plus connue et l'une des plus respectées de l'actuel cabinet. Agé de soixante ans, parlementaire depuis dix-neuf ans, l'ancien sénateur est membre du Parti social-démocrate brésilien (PSDB), dont il était le chef de file à la Chambre Haute. A ce titre, il a souvent été l'homme des confidences et des négociations politiques. Sa connaissance des milieux politiques, sa pratique de plusieurs langues étrangères et sa rigueur morale ont fait un collaborateur écouté du chef de l'Etat.

Lors des différentes crises et remaniements ministériels de ces derniers mois, M. Cardoso est, chaque fois, apparu comme le « pompier » chargé de calmer le jeu, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays, grâce à des amitiés anciennes et solides. Lors de ses déplacements à l'étranger, le ministre a toujours reçu un traitement particulier. Il a, par exemple, réussi à rencontrer, en une journée à Washington, quelque-uns des principaux dirigeants américains, ce que son homologue des finances de l'époque, Eliseu Resende

(démissionnaire), n'avait pas réussi à réaliser lors d'un séjour d'une semaine.

La dernière crise ministérielle a pris M. Cardoso de cours. Même s'il insistait depuis quelque temps sur la nécessité d'un remaniement, il écartait étonnamment l'idée de changer de portefeuille. A Washington, où il se trouvait la semaine dernière en voyage officiel, M. Cardoso avait affirmé, selon la *Jornal do Brasil*, que, dans l'hypothèse d'un remaniement, il n'avait aucune envie de devenir ministre de l'économie : « Cela ne m'est jamais venu à l'idée, pas plus maintenant qu'auparavant ».

A la différence du portefeuille des affaires étrangères, taillé sur mesure pour lui, le ministre de l'économie et des finances, qu'il qualifie de « poumon du gouvernement », n'a jamais attiré. « Je ne suis pas un spécialiste », répétait-il régulièrement, même s'il précisait que le ministre ne devait pas « être simplement le rendez-vous des techniciens ». L'ancien sénateur se retrouve, aujourd'hui, au premier ligne. Du défi qu'il doit relever dépend le sort du gouvernement, mais aussi, cette fois, celui du président Itamar Franco.

D. H.-G.

M. Perez poursuivi en justice

Suite de la première page

On laissait entendre, la semaine dernière, qu'il était disposé à démissionner s'il devait être traduit en Haute Cour pour malversation de fonds publics. Il s'est ressaisi, sur la pression, dit-on, de ses intimes du palais présidentiel de Miraflores. Il répète sur tous les tons, depuis quarante-huit heures, qu'il entend se défendre, persuadé, affirme-t-il, qu'on [lui] rendra justice et qu'il sera acquitté.

Il demande aux instances chargées de poursuivre le processus de mise en accusation de « faire vite » et au Sénat de se prononcer « à l'unanimité ». Attitude suicidaire d'un homme à bout de forces, après dix-huit mois de harcèlement systématique des opposants, et qui a survécu par miracle à deux tentatives de coup d'Etat militaire en 1992 ? Non, disent ses proches, plutôt une tactique de combat, le goût de faire face. Il y a du torero dans ce Carlos Andres Perez, nerveux, effilé, au visage buriné et cerné de rides, mais qui lève la tête, ne semble pas vraiment abattu et ironise : « Profitez-en, dit-il à ses derniers visiteurs, puisque je suis encore à Miraflores ».

Comportement orgueilleux

Il jure qu'il n'a pas l'intention d'imiter le président péruvien Fujimori en organisant un auto-coup d'Etat civil ; il n'en a d'ailleurs pas les moyens, comme le remarque avec ironie Osvaldo Alvarez Paz, actuel gouverneur de l'Etat du Zulia (Maracaibo), candidat officiel à la présidence du parti COPEI, démocrate-chrétien. Pour cette éventuelle et très improbable tentative, Carlos Andres Perez ne dispose, en effet, ni de l'appui des forces armées ni de celui de l'opinion publique. Il affirme encore vou-

loir éviter un « conflit de pouvoir » et envisage une négociation avec le Congrès. Il martèle : « Un jugement du président fondé sur des arguments politiques serait une catastrophe pour la nation ». Il songe, s'il est privé de pouvoir pendant la durée du procès, à faire une tournée dans tout le Venezuela, pour, dit-il, « expliquer la véritable situation au peuple ».

En deux jours, il a donné deux conférences de presse et fait trois interventions à la radio et à la télévision. Celle de jeudi matin, hebdomadaire et traditionnelle, s'est terminée sur un très ferme : « A jeudi prochain ». Ce comportement orgueilleux n'est pas, pour déplaire à la population, son coup de chapeau est bien entendu insuffisant pour renverser une tentative inexorable : 70 % des Vénézuéliens se prononcent en faveur d'une démission immédiate du président. « Il a la son testament », observe, sarcastique, l'ancien président démocrate-chrétien Herrera Campins. Carlos Andres Perez est un homme presque seul. Son parti, l'Action démocratique (social-démocrate), ne le soutient plus depuis plusieurs mois qu'avec des déchirements internes. Le vieux parti fondé par l'ancien président Romulo Betancourt, chancelle, se divise. Humberto Celli, président de l'Action démocratique, a lui-même réclamé la démission du chef de l'Etat, le qualifiant de « politicien stalinien ».

Plus dure sera la chute. Humberto Celli a été limogé de son poste naguère par le comité directeur du parti, mais l'épisode est révélateur de l'état de décomposition de la formation gouvernementale à l'heure de vérité. « Sacrifions Carlos Andres pour sauver le parti » est le vœu secret de nombreux dirigeants et des cadres du Parti.



La campagne de presse et de télévision a été particulièrement virulente depuis quelques mois. Des témoins de la classe politique ayant applaudi, en février 1989, la politique d'austérité, ont viré de bord et dénoncent ces mesures économiques pour être à l'unisson d'une opinion exaspérée.

Une affaire clairement politique

Il semble difficile que le président puisse résister longtemps à ces pressions convergentes et féroces, aux remous militaires et aux mises en garde insistantes de ses amis. Et, pourtant, il paraissait tiré d'affaire il y a seulement un mois. Il pouvait envisager de terminer son mandat, à grande peine sans doute, mais jusqu'à la transmission normale des pouvoirs en février 1994.

Une étincelle a ravivé l'incendie qui couvait : la relance, en mars dernier, par le procureur général Ramon Escovar Salom, du dossier sur la malversation des fonds secrets du ministère de l'intérieur (quelque 17,5 millions de dollars), dont personne ne sait encore aujourd'hui à quoi exactement ils ont été utilisés. L'affaire est clairement politique : Teodoro Petkoff, dirigeant du

MAS (socialiste), le dit sans ambages : « C'est toute la gestion du gouvernement Perez qui doit être jugée ».

Caracas a vécu jeudi un ralentissement et le Venezuela a retenu son souffle : trafic très réduit, écoles et commerces fermés. La crainte de manifestations violentes, de pillages, baste tous les esprits, dans un pays qui n'a pas oublié les émeutes sanglantes de février 1989 (au moins quatre cents morts) ni les deux coups d'Etat ratés de 1992. Les forces de l'ordre sont en état d'alerte maximum.

MARCEL NIEDERGANG

Le Monde ÉDITIONS

Social

Par ici la sortie !

Alain Lebaube

EN VENTE EN LIBRAIRIE

pour le bénéfice de l'économie cubaine et de l'économie russe. — (AFP)

○ PÉROU : affrontements meurtriers entre l'armée et le Sentier lumineux. — Trois militaires et une trentaine de militants de l'organisation clandestine armée du Sentier lumineux (« maoïste ») ont été tués, mercredi 19 mai, lors d'affrontements dans la zone amazonienne du Pérou (700 km au nord-est de Lima). Les combats ont duré plusieurs heures. Le général Nienias Hermeza, commandant adjoint des forces armées, a précisé que ses troupes avaient saisi de l'armement, des explosifs et de la propagande terroriste. — (AFP)

○ SALVADOR : violents incidents au cours d'une manifestation d'habitants. — La police anti-émeutes salvadorienne a fait feu, jeudi 20 mai, sur une foule de manifestants venus demander une aide économique et médicale pour les soldats et rebelles devenus invalides durant la guerre civile. Les affrontements se sont déroulés près du palais présidentiel où s'étaient rassemblés environ un millier d'invalides de guerre scandant des slogans pour l'application des dispositions du traité de paix de janvier 1992. — (AFP, Reuters)

EUROPE

La situation dans l'ex-Yugoslavie

Américains, Russes et Européens sont à la recherche d'actions communes

Le secrétaire d'Etat américain, Warren Christopher, et le ministre russe des affaires étrangères, Andreï Kozirev, devaient s'entrevoir, vendredi 21 mai, le président Bill Clinton des résultats de leurs deux entretiens de la veille sur la Bosnie, que le ministre russe a qualifiés de « très concrets ».

Le contenu de ces conversations n'a pas été révélé. « Il est probable que nous en informions d'abord la France et la Grande-Bretagne, qui ont d'importantes contingents militaires sur place », a expliqué M. Christopher. Le secrétaire d'Etat devait rencontrer, vendredi à Washington, le secrétaire au Foreign Office Douglas Hurd, et le ministre français des affaires étrangères, Alain Juppé, avec qui il s'est entretenu jeudi par téléphone.

Dans la matinée, M. Kozirev avait indiqué que son pays et les Etats-Unis tentaient « de mettre

en œuvre un plan d'action commun » pour la Bosnie « avec leurs alliés et partenaires », et que les deux pays partageaient « de nombreux éléments qui pourraient être intégrés ». M. Kozirev avait présenté, lundi, un « plan » reprenant des propositions déjà en discussion entre membres du Conseil de sécurité de l'ONU (notamment le renforcement ou l'établissement de « zones protégées » autour des enclaves musulmanes et de Sarajevo), y ajoutant une proposition sur le « blocage » de la frontière entre la Bosnie et la Serbie.

« Le plan n'est pas adapté »

L'un des porte-parole de Bill Clinton, M. Dee Myers, a indiqué, jeudi, que la proposition portant sur les « zones protégées » posait à la Maison Blanche un problème de « principes » : « C'est une récompense à l'opération ethnique. C'est quelque chose avec

quoi nous ne sommes pas à l'aise », a-t-il dit.

Alain Juppé a, de son côté, déclaré jeudi que le plan Vance-Owen sur la Bosnie « n'est certes plus adapté à la situation sur le terrain, mais (que) c'est le seul moyen d'amorcer une logique nouvelle ». Une réaction est engagée à Paris sur d'éventuelles modifications du plan qui pourraient être suggérées aux partenaires de la France, pour tenter d'obtenir l'accord de tous les belligérants. « Si ce plan est confirmé, si nous passons à sa mise en œuvre, nous entrons dans une phase tout à fait différente », a ajouté M. Juppé. Cela veut dire qu'il y a certes le feu, que l'ONU, l'OTAN sont prêtes à envoyer sur le terrain 50 000 à 60 000 hommes, avec une forte participation américaine et, bien sûr, une participation européenne.

Les Etats-Unis ne sont prêts à envoyer des hommes sur le ter-

rain en Bosnie que dans le cas où un projet de règlement serait accepté de bonne foi par tous les belligérants. Le plan Vance-Owen a été rejeté par les Serbes de Bosnie.

A Rome où ils étaient réunis, les ministres des affaires étrangères des pays membres de l'Union de l'Europe occidentale (UEO) avaient réaffirmé, mercredi, leur volonté de parvenir à un règlement négocié sur la base du plan Vance-Owen.

Lors d'une réunion élargie aux pays d'Europe centrale, jeudi, ils ont signé avec la Hongrie, la Bulgarie et la Roumanie, des mémorandums autorisant l'envoi d'hommes, de vedettes et de matériel pour permettre un meilleur contrôle sur le Danube de l'embargo décrété par l'ONU contre la Serbie. (AFP, AP, Reuters.)

Les forces serbes de Croatie ont refusé de signer une trêve

Solennellement annoncée, jeudi 20 mai au matin, par le numéro deux de la Force de protection des Nations unies dans l'ex-Yugoslavie, Cedric Thornberry, la cérémonie de signature, dans l'après-midi, d'un cessez-le-feu entre les Serbes de Croatie et les forces croates a été annulée.

ZAGREB

de notre correspondant

Sans explication, le responsable des forces serbes de Croatie, Milan Novakic, ne s'est pas rendu à la réunion organisée à Topusko (à 70 kilomètres au sud-est de Zagreb, en zone contrôlée par les Serbes), pour parapher un projet d'accord conclu le 18 mai grâce à une médiation russe. Ce texte devait mettre fin aux hostilités récurrentes entre Serbes et Croates, par offensive croate du 22 janvier dernier sur Maslenica (sud). Comme pour souligner leur refus, les forces serbes de Croatie ont tiré - selon l'agence officielle croate Hina - une vingtaine d'obus sur le port dalmate de Zadar, près duquel les forces croates avaient regagné du terrain en janvier, dans le but de rétablir les communications entre le nord et le sud de la Croatie.

Après trois heures d'attente, la délégation croate est rentrée à Zagreb, tandis que le représentant civil des autorités serbes de Croatie regagnait, pour « une session d'urgence », Knin, la capitale de la « République serbe de Krajina », en Croatie, où l'on songe davantage à l'unification avec les Serbes voisins de Bosnie plus qu'à la Serbie, qu'à

un accord avec Zagreb. Faisant preuve de son optimisme habituel, le FORPRONU a indiqué dans la soirée qu'un « cessez-le-feu était toujours possible » et que M. Thornberry entendait se rendre bientôt à Knin. Depuis l'offensive de janvier, la situation s'est considérablement dégradée en Croatie, même si cette aggravation de la crise est masquée par le sanglant conflit dans la Bosnie voisine.

« Casques bleus » prisonniers

La FORPRONU a vu sa liberté de mouvement réduite par les militaires serbes; les tirs à l'arme automatique et les échanges d'artillerie sont quotidiens; deux « casques bleus » nigériens ont été assassinés, le 7 avril, à un point de contrôle serbe et un autre blessé. Depuis le 27 mars, la FORPRONU a subi douze attaques, au cours desquelles un « casque bleu » a été tué et cinq autres blessés. Les forces serbes manifestent quotidiennement leur hostilité à la présence de l'ONU, pointant régulièrement leurs armes sur les soldats des Nations unies, sans un rapport du secrétaire général de l'ONU. Dans ce rapport sur le mandat de la FORPRONU en Croatie (qui expire le 30 juin, après avoir été par deux fois « prorogé »), Boutros Boutros-Ghali, tout en menaçant d'un retrait de l'ONU, suggère la prolongation (avec un renforcement « limité ») de la mission si le gouvernement croate l'accepte (le Monde du vendredi 21 mai). Zagreb insiste pour que le mandat des « casques bleus » soit autorisé à employer la force pour appliquer le plan de paix de Lord Carrington pour la Croatie,

qui prévoit notamment la délimitation de zones contrôlées par les forces serbes. Ce désarmement est resté un vœu pieux, de même que la plupart des résolutions et décisions de l'ONU (retour des réfugiés, contrôle de la frontière avec la Bosnie, etc.).

Membre des Nations unies, la Croatie, qui a renforcé son armée, exige le rétablissement de sa souveraineté, menaçant de « faire le travail elle-même ». Elle a vu sa position confortée par l'adoption, au début de l'année, d'une résolution du Conseil de sécurité. Adoptée le 30 mars, la résolution 815 sur la prolongation provisoire du mandat de l'ONU en Croatie dit clairement que les territoires contrôlés par les Serbes et « sous protection de l'ONU », et dont le statut était incertain, « sont des parties intégrantes du territoire de la République de Croatie ».

JEAN-BAPTISTE NAUDET

□ Pont aérien pour Sarajevo : quatre miliciens vol. - Un Hercules C-130 français venant de Split (Croatie) a atterri, jeudi 20 mai, à Sarajevo. C'était le 4 000^e vol du pont aérien humanitaire, qui a débuté le 28 juin dernier afin de nourrir la population de la capitale assiégée de la Bosnie-Herzégovine. L'arrivée de cet appareil représente également le 800^e d'avions français participant à l'opération dirigée par le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), à laquelle prennent part, outre la France, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie et l'Italie. (AFP)

Libération de civils à Mostar

Les forces croates de Bosnie-Herzégovine ont libéré les 1 800 civils musulmans qu'elles avaient parqués dans une usine désaffectée de Mostar lors de récents combats, a annoncé, jeudi 20 mai, le porte-parole de la Force de protection des Nations unies (FORPRONU). Il a ajouté que quelques musulmans, appartenant des soldats, étaient encore détenus à l'extérieur de cette ville du sud-ouest de la Bosnie-Herzégovine qui a été, ces derniers jours, le théâtre de violents affrontements entre Croates et Musulmans.

Selon des sources proches de la FORPRONU, la plupart des civils libérés n'ont pas pu regagner leurs foyers. Terrorisés, ils se sont réfugiés dans des immeubles abandonnés où ont dormi dans les rues près des véhicules de l'ONU.

Toutefois, le commandant en chef des forces croates, le général (musulman) Sefer Halilovic, a assuré que les forces croates gardaient encore prisonniers les hommes musulmans âgés de dix-huit à soixante ans, qu'elles considéraient comme des combattants. (AFP, Reuters)

□ Le général Philippe Morillon est en France. - Le général Philippe Morillon est arrivé en France, jeudi soir 20 mai, pour un séjour privé de quarante-huit heures, a-t-on appris vendredi auprès de la gendarmerie des transports aériens. L'Hercule C-130 transportant le commandant de la FORPRONU en Bosnie-Herzégovine est posé sur l'aéroport de Saint-Etienne-de-Saint-Genès, dans l'Aisne. Le général Morillon s'est ensuite engouffré dans une voiture avec des membres de sa famille, résidant dans l'Aisne pour une destination inconnue. (Reuters)

□ Des « résultats positifs » aux pourparlers israélo-arabes sur la sécurité régionale. - Les deux parades des négociations israélo-arabes, les Etats-Unis et la Russie, se sont félicités, jeudi 20 mai, des « résultats positifs » de la troisième réunion du groupe de travail sur le contrôle des armements et la sécurité régionale, qui vient de se réunir à Washington. Pour la première fois depuis le lancement du processus de paix en 1991, des Palestiniens et des représentants de l'ONU ont participé à ces discus-

UKRAINE : crise politique à propos de la réforme économique

Le président Kravtchouk veut prendre la tête du gouvernement

L'Ukraine s'est enfoncée cette semaine dans une crise politique aiguë. Alors que le Parlement examinait la demande du premier ministre Leonid Koutchma de reconduire les pouvoirs spéciaux dont jouit le gouvernement pour mener à bien la réforme économique, le président Kravtchouk a suggéré, jeudi 20 mai, de prendre lui-même la tête du gouvernement. M. Koutchma a offert sa démission. Les députés devaient se prononcer, vendredi, sur ces deux propositions.

Le président ukrainien, Leonid Kravtchouk, aime les coups de théâtre - les Russes en savent quelque chose - mais lui n'était trop sûr, jeudi 20 mai à Kiev, du sens profond du dernier en date, alors que le Parlement de Kiev examinait la requête présentée mardi par le premier ministre, Leonid Koutchma, de reconduire pour un an les pouvoirs spéciaux du gouvernement. M. Kravtchouk a pris la parole pour proposer de prendre lui-même les rênes du gouvernement.

« Dans la situation dramatique où se trouve l'Ukraine, quelqu'un doit prendre les choses en main, et j'y suis prêt », a déclaré le président, proposant dans la foulée de prendre la direction immédiate du cabinet pour sortir le pays de la crise économique et donc d'assumer seul l'ensemble du pouvoir exécutif. « Le Parlement modifiera en ce sens quelques articles de la Constitution ».

Le président ukrainien, qui avait jusqu'ici plutôt évité d'affronter personnellement le problème de la transition économique, s'est lancé dans une critique sévère des réformes entreprises, et en particulier du déroulement de la réforme monétaire : « Les lois de la réglementation du rouble sont

toujours en vigueur en Ukraine et le karbovanets (la nouvelle monnaie ukrainienne) ne reste que son ombre, mais cette ombre est encore plus laide que le rouble lui-même », a-t-il dit. Pour M. Kravtchouk, définir « comme la principale priorité » des réformes « la libéralisation de l'économie » a été une erreur : « Le rôle de l'Etat dans la réforme a manifestement été sous-estimé ».

A la fin de la séance plénière du Parlement, jeudi en fin de matinée, le premier ministre, Leonid Koutchma, a ensuite présenté sa démission. Il se faisait apparemment peu d'illusions sur les chances d'acceptation de sa requête par un Parlement largement dominé par les conservateurs (239 ex-communistes sur 450 députés), auxquels il demandait de lui donner les pouvoirs de contrôler la banque centrale et de privatiser l'économie.

La plupart des observateurs estimaient, jeudi, que si le président Kravtchouk l'emportait, la transition économique ukrainienne s'en trouverait encore ralentie. Des sources proches de M. Kravtchouk affirmaient au contraire que M. Koutchma n'avait pas mené une politique réellement réformatrice et que le président poursuivrait une ligne radicale. D'autres encore suggéraient une autre hypothèse : que M. Koutchma devienne en fait vice-président et continue à mener les réformes, plus étroitement associé à M. Kravtchouk.

« Il est temps que chacun se décide : le Parlement, le président et le gouvernement », a lancé le président Kravtchouk. C'est probablement aussi l'opinion de la délégation du Fonds monétaire international, qui se trouve ces jours-ci à Kiev. (Star-Tass, UPI, AP, AFP, Reuters)

GRANDE-BRETAGNE

Le traité de Maastricht a franchi l'étape de la Chambre des communes

LONDRES

de notre correspondant

Une étape essentielle du processus de ratification du traité de Maastricht par le Parlement de Westminster s'est achevée, jeudi 20 mai, avec l'approbation du texte, en troisième lecture, par la Chambre des communes. Comme prévu, ce vote a été acquis avec une large majorité (292 voix contre 112), grâce à l'abstention du Parti travailliste (le Monde du 20 mai). C'est d'ailleurs cette absence d'incertitude quant au résultat qui a convaincu de nombreux « eurosceptiques », tant du Parti conservateur que du Labour, de défilier la discipline de leur

parti : 41 « rebelles » conservateurs et 65 travaillistes ont voté contre le texte gouvernemental.

L'ampleur des déflections au sein du parti tory constitue un rappel de la faible marge de manœuvre dont dispose, à l'avenir, le gouvernement de John Major (dont la majorité, aux communes, est réduite à 18 voix), notamment lorsqu'il s'agira de faire adopter par le Parlement d'autres textes relatifs à la construction européenne.

Ce débat avait été commencé il y a un an, et les parlementaires ont consacré plus de deux cents heures à discuter de la ratification du traité européen. Le texte va maintenant être examiné par la Chambre des lords, où les chefs de file de la tendance eurosceptique, Lady Thatcher et Lord Tebbit, l'ont tendent de pied ferme. Il ne fait aucun doute que l'ancien premier ministre et ses partisans vont profiter de cette tribune parlementaire pour tenter encore de rallier le maximum de soutiens en faveur de l'organisation d'un référendum en Grande-Bretagne. Bien des escarmouches auront donc lieu avec le gouvernement, mais celui-ci peut a priori être confiant quant à l'issue finale, bien que d'autres étapes doivent avoir lieu au début de l'automne, retardant la ratification définitive : le débat sur les dispositions sociales du traité, d'une part, le recours juridique devant les tribunaux qui doivent déposer les eurosceptiques conservateurs, d'autre part.

L. Z.

□ Felipe Gonzalez a reçu le prix Charlemagne. - Le président du gouvernement espagnol, Felipe Gonzalez, a reçu le prix international Charlemagne pour son engagement en faveur de l'Union européenne. Ce prix, décerné à trente-quatre personnalités depuis sa création, en 1949, par la ville d'Aix-la-Chapelle, consacre chaque année une personne qui a particulièrement œuvré en faveur de l'unité du continent européen. Churchill, mais également Konrad Adenauer, le roi Juan Carlos, François Mitterrand et Jacques Delors font partie des personnalités qui ont été distinguées. (AFP)

□ ROYAUME-UNI : l'IRA revendique un attentat contre l'Hôtel Europa à Belfast. - L'Armée républicaine irlandaise (IRA) a revendiqué un attentat à la bombe, commis jeudi matin 20 mai dans le centre de Belfast, en Irlande du Nord, et qui a fait vingt blessés légers. L'IRA a indiqué qu'elle avait utilisé une bombe de 500 kg d'explosifs et que son objectif était d'atteindre l'Hôtel Europa, déjà touché à de multiples reprises dans le passé. La bombe a explosé au moment où des artificiers procédaient à distance à des explosions contrôlées dans le camion-benne où elle avait été placée. (AFP)

Le Monde EDITIONS

COMMENT PENSER

L'ARGENT ?

Sous la direction de Roger-Pol Droit

EN VENTE EN LIBRAIRIE

EUROPE

ITALIE : la démission du nouveau secrétaire du PSI

Les cent jours de Giorgio Benvenuto

Giorgio Benvenuto, qui avait été élu secrétaire du Parti socialiste italien (PSI) en février dernier, a démissionné, jeudi 20 mai, pour protester contre les réticences de la « vieille garde » du parti à accepter le renouveau nécessaire.

ROME

de notre correspondant

Mes nerfs n'ont pas lâché, me disaient-ils. Je remercie tous les camarades qui m'ont aidé, mais à partir de maintenant je ne suis plus secrétaire du parti. Cela fait plus de cinq heures que la réunion du secrétariat politique du PSI se déroule, via del Corso, en ce jeudi particulièrement étouffant à Rome, lorsque Giorgio Benvenuto, qui a perdu cet après-midi la confiance de ses collègues, confirme son intention de démissionner. Le successeur de Bettino Craxi, ancien syndicaliste passé par le ministère des finances, élu le 12 février dernier avec 56 % des suffrages, n'a même pas tenu cent jours avant de partir pour Dieu sait quelle Sainte-Hélène.

Mais qui d'autre aurait tenu à sa place ? Le PSI a fêté l'année dernière ses cent ans d'existence, mais en quelques mois à peine l'héritage est devenu ingérable : un parti réduit à sa plus simple expression, qui, en moins de deux ans, est passé de près de 15 % à moins de 6 à 5 % dans

les intentions de vote ; un parti devenu le symbole de l'argent facile et de la corruption perçue comme la cause de la décadence du pays ; un parti qui, en dépit du flux de manifestations, se retrouve complètement rind, avec 200 milliards de lires de dettes (près de 750 millions de francs) et dans l'incapacité depuis plusieurs mois de payer ses propres fonctionnaires.

« Coup final »

Non que Giorgio Benvenuto ait manqué d'idées pour tenter de le rénover, invitant par exemple les socialistes, contre le choix de M. Craxi, à voter « oui » au référendum du 18 avril, puis opérant ouvertement un rapprochement « à gauche » avec le PDS (ex-PCI). Dans un climat qui se voulait à nouveau de « transparence », on émettait l'idée d'un nouveau parti qui changerait de nom, et pour lequel pas d'embellies, les collets de M. Craxi s'étant depuis trop longtemps fendus aux revers d'une alliance morale avec la Démocratie chrétienne. Le premier test, désastreux, pour cette fragile volonté de renouveau eut lieu à la séance mémorable du 25 avril, à la Chambre des députés, où Bettino Craxi se voyait - temporairement - sauvé des griffes de la justice, les députés ayant, pour les plus grosses affaires de corruption, dénié aux juges le droit de poursuivre leur enquête. Ce

qui faisait dire la soir même à Giorgio Benvenuto, dans une atmosphère d'émotion savamment exploitée par la Ligue et d'autres formations prêtes à jouer le rôle du piteux : « Ce sera le coup final pour le PSI ».

La dernière tentative de renouveau eut lieu le 4 mai, lors d'une réunion des instances dirigeantes du parti particulièrement dramatique, où le secrétaire général demandait à tous ceux qui ont mailli à partir avec la justice de se démettre de leurs fonctions au sein du PSI, tandis qu'étaient établies de nouvelles règles, notamment de transparence. Mesures adoptées en grande partie - au terme d'un bras de fer époussant, et seulement après que M. Benvenuto ait menacé, déjà, de donner sa démission - pour ne jamais être mises en pratique.

C'en était trop, et le malheureux secrétaire a, semble-t-il, fini par comprendre ce qui était évident aux yeux de beaucoup depuis le début : sa nomination - avec l'assentiment, il ne faut pas l'oublier, de Bettino Craxi - était au mieux un alibi de renouveau, tandis que le vrai pouvoir restait dans les mains de la « vieille garde », dont il dénonçait aujourd'hui « la sourde résistance » et les pratiques qui « lui font user du parti comme d'une chose personnelle ». L'ingénieur et le mécanicien, à titre même un éditorial du journal *la Stampa*. A preuve, l'oraison funèbre qu'il réservait au diligent démissionnaire, jeudi soir, Giulio Di Donato,

vicaire du parti, plus chargé d'avis d'enquêtes que de décorations : « Nous efforçons enfin pouvoir discuter tranquillement sans avoir à subir les lamentations de Benvenuto... ». Le différend n'était pas seulement un problème de « clan » et les vieux grognards du craxisme reprochaient aussi beaucoup au nouveau secrétaire de vouloir, sous prétexte de renouveau, jeter aux orbes seize ans d'histoire du parti, cédant trop ouvertement aux appels du PDS.

« Pôle de gauche »

« La démocratie italienne doit beaucoup à notre parti, déclarait jeudi soir Ugo Intini, l'ex-porte-parole du PSI, l'ancien triomphateur, nous ne pouvons accepter d'être nous jetés dans les bras du PDS. Ce serait une trahison, à l'heure où tout s'écroule, si le PDS était le seul parti à échapper au désastre, mais ce n'est vraiment pas le cas... ».

En attendant, la crise est désormais ouverte, et la démission de M. Benvenuto a été suivie de celle du président du parti, l'actuel ministre du travail Gino Giusti, ainsi que de six membres du secrétariat politique sur douze.

Quel sera l'avenir ? On parle de « conseil de grâce » dans l'immédiat, voire d'un nouveau secrétaire pour aller jusqu'au congrès prévu fin juin, en principe. Mais la marge est de plus en plus étroite et les sondages de plus en plus catastrophiques. Scission ? Eclo-

tement ? Satallisation ? Rapprochement partiel avec les radicaux, ou le mouvement réformateur de Mario Saggi ? Voire disparition totale d'un parti qui a peine à retrouver une identité ? Tout est à envisager. La première problème étant la survie même du parti, à l'heure où les sirènes du PDS se font plus insistantes que jamais, et où Achille Occhetto, bien qu'effrayé par les premières démissions de son parti avec la justice, relance l'idée d'un « pôle de gauche ». Pour certains on tout cas, l'avenir sera hère du PSI, notamment pour l'ex-président du conseil Giuliano Amato, qui va lancer son propre mouvement. M. Benvenuto et ses six compagnons démissionnaires pourraient être tentés d'en faire autant. Ils devraient préciser griefs et projets, vendredi, au cours d'une conférence de presse.

MARIE-CLAUDE DECAMPS

Erratum. - Dans l'article « M. Giulio Andreotti au purgatoire », paru dans le Monde du 19 mai, deux erreurs de frappe se sont glissées. En ce qui concerne la référence au maxi-procès de Palermo, il fallait lire 1989 et non 1979. Pour ce qui est de l'épisode politique situé en 1972, c'est à la suite d'une erreur technique que les mots « les communistes » figuraient dans la phrase. Il fallait simplement lire : « Lorsque les socialistes faisaient mine de lâcher : coup de barre à droite... ».

AFRIQUE

ERYTHREE : à la veille de la proclamation de l'indépendance

D'anciens combattants du Front de libération manifestent leur mécontentement

ADDIS-ABABA

de notre envoyé spécial

A la veille de la proclamation de l'indépendance de l'Erythrée, prévue pour lundi prochain, Addis Ababa a vécu, jeudi 20 mai, une journée trouble. Les deux avions de ligne d'Ethiopian Airlines, en provenance d'Addis-Abeba, ont dû atterrir dans la capitale érythréenne. Selon des habitants informés par téléphone, les anciens combattants du Front de libération de l'Ery-

thrée (FLE) ont encadré l'aéroport et perturbé la circulation en ville pendant quelques heures.

Les manifestants exigeaient la prolongation de quatre années de leur service civil, annoncée la veille à la radio nationale. Depuis la victoire du FLE en mai 1991, sur l'armée éthiopienne du colonel Mengistu, environ 100 000 anciens maquisards travaillent à la reconstruction du pays en tant que « volontaires ». Le président du gouvernement provi-

soire, M. Issayas Afewerki, s'est engagé, jeudi soir, à trouver des fonds pour les rémunérer, mettant ainsi fin aux protestations.

Ces événements révélaient des tensions jusqu'alors inconnues dans les rangs du FLE, un des mouvements armés les plus disciplinés d'Afrique. A l'évidence, après une guerre de trente ans, certains Erythréens rechignent à se sacrifier davantage pour leur pays.

JEAN HÉLÈNE

CONGO

Victoire de la mouvance présidentielle au premier tour des élections législatives

Le ministre de l'Intérieur a annoncé, jeudi 20 mai, que la mouvance présidentielle, coalition de plus de soixante partis proches du chef de l'Etat, Pascal Lissouba, a remporté le premier tour des élections législatives, avec 62 sièges (sur 125 à pourvoir), contre 49 au profit de l'opposition, 2 à l'Union pour la démocratie et la République (UDR), de l'ancien premier ministre André Milongo, et un à l'Union patriotique pour le renouveau national (UPRN), de

M. Mathias Dzon. Le ministre n'a donné aucune indication sur le taux de participation. Il a précisé que le second tour, qui devra décider des 11 sièges en ballottage, initialement prévu pour le 23 mai, sera reporté en raison du retard dans la publication des résultats du premier tour, qui a eu lieu le 2 mai. Divisée au sujet de ces résultats, la commission électorale avait jusqu'à présent refusé de les proclamer. - (AFP, Reuters)

Le Mai 93 des écoliers sud-africains

Suite de la première page

Elève de première, Ndoda, élève agité de dix-huit ans, appartenant à la direction du Conseil des écoliers sud-africains (COSAS), l'organisation la plus radicale du mouvement. Pour y avoir souvent séjourné, il connaît presque tous les combats du Cap. Un peu partout dans le pays, de violentes manifestations ont opposé les collégiens à la police, mais c'est dans cette ville que l'affaire a été la plus chaude, et Ndoda, malgré ses airs timides, n'y est pas totalement étranger. « Ce gouvernement ne comprend que la force, assure-t-il calmement. Pendant des mois nous avons essayé de négocier, avons demandé à être reçus. Sans succès. Depuis qu'on leur balance des pierres et des cocktails Molotov, il semble indécis. En tout cas, il ne nous ignore plus. »

« L'insurrection » de 1976

De fait, les attaques d'automobilistes ont fait prendre conscience à beaucoup que le problème ne se réduisait pas à un banal mécontentement, comme le disent les autorités éducatives, à la gestation politique d'une minorité qui tentait d'intimider la majorité des élèves qui ne demandent qu'à travailler. Le déploiement de l'armée et de la police, les affrontements sanglants - deux écoliers sont morts la semaine dernière au Cap - les voitures brûlées, la mobilisation des enseignants et la menace d'une insurrection des townships ont ren-

voqué les Sud-Africains dix-sept ans en arrière, lorsqu'en 1976 les écoles noires s'étaient soulevées pour protester contre la généralisation de l'enseignement en anglais, perçu comme la langue de l'apartheid. Les images répétées des policiers tirant sur des foules d'enfants n'ont pas été pour peu dans les difficultés du pouvoir blanc, confronté à la répression internationale. Jamais, depuis, le calme n'est totalement revenu dans les écoles noires, qui, selon tous les pédagogues, ont produit qu'une « génération perdue » : laquelle alimente aujourd'hui les gros bataillons de la délinquance.

Ndoda, qui ambitionne de devenir journaliste, n'a visiblement pas oublié les « leçons » de l'insurrection de 1976. « Nous nous continuerons jusqu'à la victoire, jusqu'à la suppression des droits d'examen », dit-il d'un air déterminé. Aux mises en garde du Congrès national africain (ANC) et de son président local, le pasteur Boesak, qui jouait récemment que les écoliers, « dans leur majorité, n'étaient pas favorables à la violence », la réaction est sans appel : « C'est pas l'ANC qui nous commande, Boesak n'a qu'à se mêler de ce qui le regarde. »

Il serait difficile d'obtenir une autre réponse des camarades de Ndoda, tous bien décidés à ne pas s'en laisser conter. Comme toutes les écoles des cités noires, la leur, située dans le ghetto de Crossroad, porte aujourd'hui le nom d'un « martyr » dont une stèle, dans la cour, rappelle le souvenir. Les

bâtiments préfabriqués sont propres, au graffiti ne souille les murs. Mais l'école manque de tout : la bibliothèque est vide, le matériel éducatif, les professeurs sont en nombre insuffisant et les classes comptent entre cinquante et soixante élèves.

Si l'on compare les moyens dont disposent un écolier blanc et un écolier noir en 1991-92, l'écart est en moyenne de 4 448 rands pour le premier, alors qu'il n'en a que 1 248 au second, le contraste est saisissant. Après vingt-deux ans d'enseignement d'anglais, Elisabeth a fait le tour de la question : « Il n'y a ni 1 400 rands, dont 170 sont en terminale. Dix à vingt d'entre eux seulement ont une chance d'aller à l'université ; les autres... » Pour ses élèves, tous les handicaps se cumulent : le manque d'argent des parents et de l'école, le faible niveau des élèves, l'environnement fait de violence et de chômage.

Ni travail ni perspective

Les ghettos du Cap sont un continent inconnu. Depuis l'abolition de l'apartheid, qui interdisait aux Noirs de s'installer là où ils n'avaient pas de travail, cinq mille à trente mille personnes (nul ne sait au juste) y arrivent chaque mois en un flot ininterrompu. Le plus souvent, elles viennent du Transkei déshérité, pour s'installer dans des abris de fortune, face aux maisons de l'ancienne township. Beaucoup vivent ainsi depuis des années, sans travail ni perspective. Elisabeth soulève les épaules, bras ouverts, comme pour souligner l'évidence : « Que voulez-vous ? 48 rands (coût des droits d'examen) pour des élèves dont les parents ne travaillent plus depuis des mois, c'est une fortune. »

Ce qu'elle ne dit pas, c'est le reste : des écoles en nombre tou-

jours insuffisant, des enseignants qui n'ont pour tout matériel pédagogique qu'un morceau de craie pour recopier au tableau le seul livre en leur possession, des parents qui versent péniblement 5 rands par an pour contribuer à la maintenance de locaux que le ministère laisse à l'abandon, des économies budgétaires qui réduisent les salaires des enseignants alors qu'ils manquent cruellement ailleurs.

Un système en décomposition

Le système d'enseignement public est en pleine décomposition. Pas moins de dix-huit administrations héritées de l'apartheid, réparties par races et régions, ont la charge d'un monstre. Depuis un an, le gouvernement s'est attaqué au problème, coupant ici, recomposant là-bas, cherchant à bâtir un système unique et cohérent sur les ruines de structures redondantes et obsolètes. En attendant, les problèmes s'accumulent, et Shephard Mdledana, président du Syndicat démocratique des enseignants sud-africains (SADTU) et directeur d'école primaire à Crossroad, ne décolère pas : « Cela fait des mois que les négociateurs discutent de tout, sauf de l'école. La violence ! Mais c'est la faillite de l'école qui la précède, et ils sont incapables de la comprendre. A la table des négociations, il y a des types qui discutent de notre avenir alors qu'il son en train de fuir, en l'air notre présent ! »

Samedi 15 mai, à côté de cent quarante-trois organisations venues de tout le pays, le SADTU participait, à Johannesburg, à la plus importante réunion que le monde enseignant ait connue. Les délégués n'ont pas été loquax à se mettre d'accord : grève générale illimitée à partir du 24 mai si le gouvernement ne supprime pas les

droits d'examen, refuse de reprendre les négociations salariales, ne suspend pas les licenciements en cours et ne convoque pas un plus tôt un sommet avec toutes les organisations syndicales et professionnelles pour discuter de l'avenir de l'école.

Il s'en est fallu de peu que la conférence ne dérate, à la demande du COSAS, l'occupation des écoles blanches, initiative qui aurait pu déboucher sur des affrontements sanglants avec les parents. Sous la pression de l'ANC, elle a finalement décidé qu'après étude approfondie du problème, les délégués soutiendraient l'appel à utiliser les structures d'enseignement désaffectées ou sous-utilisées. Cette fragile mesure de compromis, arrachée in extremis, témoigne amplement de l'instabilité de la situation.

Depuis le début du mouvement, l'ANC, tout en soutenant les revendications des écoliers et des professeurs, s'est trouvée en porte-à-faux vis-à-vis des initiatives de protestataires, peu soucieux d'aligner leur mouvement sur le rythme des négociations au sommet. Déjà critiquée de l'intérieur pour sa stratégie trop conciliante, la direction de l'ANC doit maintenant faire face à l'impatience grandissante des écoliers et des enseignants, de plus en plus sceptiques à l'égard du principe même de la négociation.

C'est pourtant elle qui permettra peut-être de sortir de l'impasse. Jeudi soir, à l'issue de deux jours d'une réunion de crise avec Nelson Mandela, le président de Klerk a subitement lâché le lest, ordonnant la suspension de la perception des droits d'examen et l'annonce de l'ouverture rapide de nouvelles négociations salariales. Le SADTU s'est aussitôt félicité de ces concessions, mais il reste à faire accepter à une base exaspérée qu'elle renonce à sa grève.

GEORGES MARION

ASIE

AFGHANISTAN

Le général Massoud, ministre de la défense, a « accepté » de démissionner

Le ministère de la défense afghan a annoncé le jeudi 20 mai la démission de son titulaire, le général Ahmed chah Massoud. Ce geste, a-t-il été précisé, est une manifestation de « bonne volonté » après un accord conclu la veille à Jélalabad, dans l'est du pays, entre les chefs des deux partis islamistes d'Afghanistan. Mais les combats se sont poursuivis jeudi dans Kaboul dévastée.

Le « commandant Massoud », aujourd'hui âgé de quarante ans, a été l'une des grandes figures de la résistance à l'occupation soviétique de l'Afghanistan (1979-1989). Il tire son prestige de n'avoir jamais quitté le pays durant la décennie de la guerre contre le communisme, alors que la plupart de ses adversaires d'aujourd'hui étaient au Pakistan. Il a précisé avoir accepté d'abandonner le ministère qu'il occupait depuis le renversement, fin avril 1992, du président communiste Najibullah et l'entrée des moudjahidins dans Kaboul, afin que Gulbuddin Hekmatyar, son ennemi juré, « n'ai aucun prétexte pour continuer les combats ».

En vertu de l'accord du 19 mai, le ministère de la défense sera confié, deux mois durant, à une commission dirigée par le président Rabbani, leader du Jamiat, la formation à laquelle appartient Massoud, comme lui un tadjik. Il reste donc à vérifier si l'abandon du ministère est un geste tactique du général Massoud, ou si ses adversaires parviendront à contrôler, ultérieurement, les restes de l'armée afghane. Après deux mois, une assemblée de commandants représentant les 29 provinces du pays devrait se réunir à Kaboul pour élire le titulaire permanent de ce poste crucial.

Les factions islamistes réunies durant trois semaines à Jélalabad se sont aussi réparties les 24 postes du gouvernement qui devaient, désormais, être dirigés par M. Hekmatyar. Elles ont également conclu un cessez-le-feu. Mais sa mise en application n'a pas commencé jeudi. Des roquettes sont encore tombées dans le centre de Kaboul, dont une près du ministère de la défense au moment où le porte-parole annonçait la démission de M. Massoud. Sur une colline située au centre de Kaboul, des dépôts ont été touchés. L'aviation a par ailleurs fait des sorties vers le sud contre les positions du Hezb-i-Islami de M. Hekmatyar et contre le Wahdat chiite, retranché à l'ouest. Neuf jours de combats ont fait quelque 4 000 blessés, selon la Croix-Rouge, et un millier de morts, selon Médécins sans frontières. - (AFP)

CHINE

Vague d'arrestations au Tibet

Plus de cent Tibétains opposés à la tutelle chinoise ont été récemment arrêtés à Lhassa, apparemment pour empêcher tout contact avec une délégation de la Communauté européenne, arrivée le 16 mai, indignant trois organisations de défense des droits de l'homme, Amnesty International, Campaign for Tibet et Tibet Information Network. Le gouvernement en exil du dalaï-lama a, le 20 mai, condamné ces arrestations et demandé à Pékin de libérer les prisonniers. Les organisations humanitaires évaluent à plusieurs centaines le nombre de prisonniers politiques au Tibet, et dénoncent fréquemment l'usage de la torture.

Par ailleurs, le président de Taiwan, Lee Teng-hui, a, jeudi, invité le dalaï-lama à se rendre dans l'île nationaliste chinoise. La visite pourrait avoir lieu à la fin de l'année. - (AFP, UPI)

Une précision de Valéry Giscard d'Estaing. - Le président de la commission des affaires étrangères de l'Assemblée nationale, Valéry Giscard d'Estaing, qui vient de faire un séjour en Chine (le Monde du 20 mai), nous a indiqué avoir été incomplet dans ses notations sur les droits de l'homme dans ce pays. Si l'ex-président français n'a pas abordé directement cette question avec ses interlocuteurs, il leur a « dit et redit l'attachement de la France aux valeurs démocratiques », nous a-t-il précisé. Dans ce souci, il nous indique avoir voulu, quelques jours plus tôt, prendre quelque distance avec l'ex-chancelier allemand Helmut Schmidt, qui avait fait, à Shanghai, l'impasse sur ce thème. - (Corresp.)

ES
existence paisible

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

ESPACE EUROPEEN

Coexistence paisible mais méfiante dans le Haut-Adige

L'Italie et l'Autriche ont enterré leur querelle à propos du Sud-Tyrol. La cohabitation des « Allemands » et des Italiens n'est pas exempte d'arrière-pensées, elle pourrait cependant servir d'exemple pour la solution d'autres conflits ethniques

BOLZANO/BOZEN

de notre envoyé spécial

A Bolzano, chef-lieu du Haut-Adige, gros bourg de cent mille habitants que la plupart des gens de la province préfèrent appeler Bozen, capitale du Sud-Tyrol, la tradition veut qu'on fête l'arrivée du printemps par une exposition de fleurs sur la place principale. Les jardiniers, professionnels et amateurs, viennent présenter leurs productions annonciatrices d'une belle saison, quand les alpages s'ornent d'une flore gorgée de soleil qui o le bon goût de fréquenter assidûment le flanc sud des Alpes. Point d'orgue de cette manifestation : la remise des prix aux meilleurs exposants. Sur l'estrade, au son d'un orchestre de cuivres aux accents plus bavarois que napolitains, les notabilités locales écoutent un enfant du pays, la présentatrice de la Rai Peppi Franzelin, vanter tour à tour en allemand et en italien les mérites de ces floriculteurs d'élite. A ses côtés on remarque la chapeau à plumes du général commandant la garnison des alpins (chasseurs alpins) de Bolzano, le chef des carabinieri, et le docteur Marcello Ferrari, le maire de la ville.

Tout cela semble marqué du sceau de la plus grande convivialité provinciale, si l'on excepte un bref moment de fâche au moment où M. le maire entame son allocution... en italien : quelques personnes, âgées pour la plupart, abandonnent le terrain, irritées par la rhétorique résolument monolingue du premier magistrat de la cité.

Un conflit presque octogénaire a beau s'être gelé, il n'est pas éteint. C'est le 19 juin 1992, lorsque les gouvernements de Rome et de Vienne ont fait savoir au secrétaire général des Nations unies qu'il était maintenant inutile d'inscrire « la question du Sud-Tyrol » à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de l'ONU, il n'en reste pas moins un fond de méfiance et de préventions séparant les deux ethnies de la province. Les chiffres sont connus, et personne ne les conteste : entre le col du Brenner et la cluse de Salurn vivent, selon le recensement de 1991, quatre cent mille personnes, dont 70 % se sont déclarées de nationalité « allemande », un peu moins de 30 % s'affirmant italiennes, le reste déclarant relever de l'« ethnicité » et parlant une langue proche du rhéto-romanche des Grisons suisses. Rattachée à l'Italie en 1919 pour satisfaire le souhait du gouvernement de Rome, desirux de voir sa frontière septentrionale suivre la crête des Alpes, la province du Trentin-Haut-Adige passait de la souveraineté habsbourgeoise à la tutelle italienne.

L'italianisation mussolinienne

Ayant cessé d'être minoritaires en terre étrangère, les Italiens, majoritaires dans le Trentin, exercent alors une pression assimilatrice sur les populations germanophones du Sud-Tyrol, rebaptisé Haut-Adige. Le régime fasciste de Mussolini tenta de mener une politique d'italianisation forcée, débaptisant tous les noms de lieux germaniques, faisant « moetter » du Sud des milliers d'Italiens pour peupler les administrations ou travailler dans d'immenses complexes industriels installés à dessein dans cette région vouée auparavant à l'agriculture de montagne. En 1938, la « reconnaissance éternelle » d'Adolf Hitler pour le Duce qui avait donné sa bénédiction à l'annexion de l'Autriche, se traduisait par l'assurance que le Sud-Tyrol appartenait « à jamais » à l'Italie. Hitler songea un moment, au cours de la guerre, à transporter les populations germaniques dans une « Franche-Comté » « purifiée ethniquement » de ses populations françaises, un projet qui, fort heureusement, resta dans les cartons du III^e Reich.

L'histoire de l'après-guerre dans la région se résuma pour l'essentiel à une guérida diplomatique entre Vienne et Rome sur l'interprétation des accords de Paris signés en 1946 entre le chancelier autrichien Karl Gruber et le président du conseil italien Alcide De Gasperi. Ces textes prévoyant,

sans plus de précisions que « large autonomie » pour la région. Ni Vienne ni Rome n'avaient renoncé, au fond, à leurs prétentions antagonistes : pour l'Autriche le traité de frontières de 1919 était « injuste » (et le reste encore aujourd'hui), pour l'Italie, l'irréversibilité de l'appartenance du Trentin-Haut-Adige et son « italianité » intrinsèque ne devaient être remises en question. Les partisans et voisins des deux pays s'attachaient de leur côté à prouver que ce conflit opposait deux pays situés sur la « ligne de front » de la guerre froide s'évoque le moins possible.

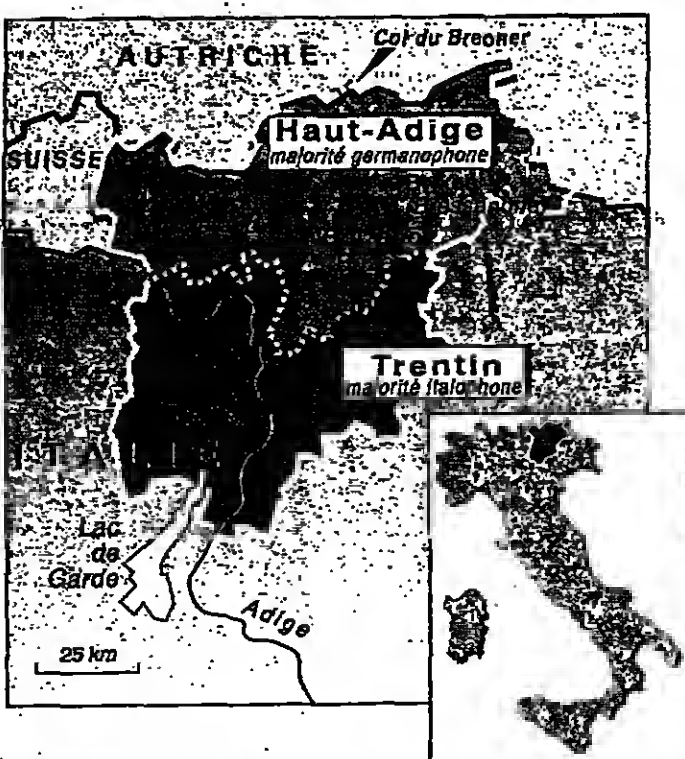
Une autonomie financière qui fait des jaloux

L'impénitence autrichienne et la mauvaise grâce italienne vis-à-vis de la mise en œuvre d'un statut spécifique dans la province allaient provoquer, dans les années 60 et 70, une flambée d'actions « terroristes » des irrédentistes sud-tyroliens, qui faisaient sauter les pylônes électriques, provoquant une répression policière et judiciaire. Regroupés derrière leur leader charismatique, Silvius Magnago, chef du SVP (Parti populaire du Sud-Tyrol), soutenus par une Autriche s'affirmant « puissance protectrice », les germanophones réclamaient la mise en application intégrale des 137 mesures contenues dans le « paquet » sud-tyrolien accepté, en principe, par Rome en 1969.

Aujourd'hui Silvius Magnago a pris sa retraite, et son successeur, Luis Durnwalder, président SVP et chef du gouvernement provin-



Deux manières d'écrire Milan dans la gare de Bolzano/Bozen



cial, reçoit les louanges de la presse transalpine, qui voit en lui « un Sud-Tyrolien, certes, mais à l'italienne... », ce tout cas moins rigide et intransigent que son prédécesseur. « Je suis d'une autre génération », déclare-t-il. Nous n'avons connu ni le fascisme ni la

guerre. Ainsi, il est plus facile de tendre la main aux autres. Je crois qu'il est possible de parvenir aussi bien les droits des Sud-Tyroliens que des Italiens qui vivent ici, sur un mode absolument pacifique. » Il s'agit maintenant de faire fonctionner dans la vie quoti-

dienne les 137 mesures du « paquet ». Certaines ne posent aucun problème, comme celle autorisant le gouvernement de Bolzano d'un budget annuel de 45 000 milliards de lires (soit 15 milliards de francs), ce qui fait pâlir de jalousie les « frères » du Tyrol du Nord, auxquels Vienne accorde la gestion directe d'une part beaucoup moins importante des ressources fiscales. Cette gestion décentralisée, au plus près des citoyens, permet d'éviter le mal endémique des services publics italiens dévorés d'argent pour une efficacité plus qu'altérée. En ce sens, on regarde depuis Rome le « modèle du Haut-Adige » comme un idéal à atteindre pour toute la péninsule dans le domaine de la santé, de l'éducation, de la culture.

D'autres obligations du « paquet » sont moins consensuelles, comme cette fameuse *Proporz* par exemple, exigeant que les emplois publics et les logements sociaux soient attribués selon une stricte répartition linguistique. La sociologie des différentes communautés – les « Allemands » sont majoritairement agriculteurs ou actifs dans les secteurs liés au tourisme, alors que les Italiens peuplent les administrations et l'industrie – rend difficiles les mutations ou profondes de la structure ethnique des services publics. Beaucoup sont alors tentés de contourner la loi : ainsi, quelques nobles désireux de faire carrière dans l'administration se font recevoir comme « Allemands » pour éviter une trop forte concurrence pour des postes main-

tenant contingents. Le maire de Bolzano, Marcello Ferrari (démocrate-chrétien), en profite pour procéder à la privatisation de certains services municipaux : en perdant leur statut de service public les entreprises concessionnaires ne sont plus soumises à la *Proporz* pour le plus grand bénéfice des Italiens...

Dépasser l'apartheid

Mais ces coups d'épingle dans le contrat de cohabitation n'ont pas encore mis sérieusement en danger l'équilibre établi en juin 1992, date de la remise solennelle du « paquet » par le ministre italien des affaires étrangères, Emilio Colombo, à son collègue autrichien Alois Mock. Lorsque les choses menacent de tourner à l'aggraver, comme dans la mise en place, finée pour début mai 1993, de tribunaux bilingues, pour lesquels les Italiens entraînent quelque peu les pieds pour des raisons financières, la menace d'en appeler à la Cour de justice internationale de La Haye, instance arbitrale reconnue de part et d'autre, suffit à ramener les esprits à la conciliation.

Mesure à l'aune des confrontations ethniques qui ensanglantent la Bosnie ou l'ex-Union soviétique, la cohabitation plutôt bon enfant du Haut-Adige pourrait paraître idyllique. Mais tous ceux qui la vivent au quotidien se défendent d'en faire un exemple susceptible de régler les conflits en cours : « Vous savez, si l'on gratte un peu, on voit bien que les gens ne s'aiment pas », constate Marcello Ferrari. Arnold Tribus, député des Vents au Parlement provincial, le seul parti à préconiser le dépassement de l'« apartheid » qui se met sournoisement en place sous le couvert de la défense du droit des minorités, décrit la situation de manière beaucoup plus prudente : « Tant que les « Allemands » et les Italiens auront chacun leurs associations, leurs clubs de sport ou leurs églises, il risque de se produire de nouveaux affrontements », affirme-t-il.

La volonté des « puissances tutélaires » des deux communautés va pour l'instant dans le sens de l'apaisement : l'Autriche qui frappe à la porte de la Communauté européenne n'a aucun intérêt à éveiller une querelle de frontières avec un membre fondateur de la CEE. Elle caresse le secret espoir que l'ouverture des frontières et l'intégration européenne ramèneront « ce douceur » le Sud-Tyrol dans l'orbite économique, puis politique, de l'Autriche. L'Italie, qui a bien d'autres chats à fouetter, souhaite aussi présenter sur la scène internationale l'image d'un pays qui assure un statut exemplaire à ses minorités ethniques. Rome se sera ainsi d'autant plus à l'aise pour exiger de la Slovaquie et de la Croatie qu'elles se comportent de manière semblable avec les quelques milliers d'Italiens vivant en Istrie.

LUC ROSENZWEIG

L'homme du glacier, une supercherie ?

BOLZANO/BOZEN

de notre envoyé spécial

Dans les librairies du Haut-Adige, le meilleur vente de ce mois de mai est incontestablement celle du livre de deux journalistes allemands, Michael Heim et Werner Noack, intitulé *Die Ostzeit Fälschung* (la Falsification de l'Ostzeit), qui vient de paraître aux éditions Rowohlt.

Ce livre défend la thèse que la prétendue découverte de « l'homme du glacier » retrouvée par des promeneurs en mois d'octobre 1991 près du Hausleibach, (le Monde du 14 octobre 1991) en territoire italien, n'est à quelques dizaines de mètres de la frontière autrichienne. « A été totalement arrangée, soit par des savants animés d'un orgueil scientifique pervers, soit par des étudiants ou des alpinistes voulant faire un canular ». Accablément, les auteurs mettent en cause le

quellité scientifique de l'Institut médico-légal de l'Université d'Innsbruck, plus soucieuse, selon eux, de tirer profit de la « découverte » que d'affaiblir un travail scientifique sérieux sur la momie et les objets trouvés à ses côtés (hache, oreilles, fibelles et carquois, chaussures boursées de foin).

L'« annexion » de l'homme du glacier par l'Autriche qui avait débaptisé un hélicoptère pour descendre la momie à Innsbruck, après le refus de sa déplacer des carabinieri, avait irrité les autorités italiennes. Pour ne pas envenimer leurs rapports, au beau fixe depuis la fin de la querelle du Haut-Adige, les dirigeants de Rome et de Vienne se mirent d'accord sur un compromis : la momie serait « prêtée » pendant trois ans à l'Université d'Innsbruck à des fins d'études scientifiques, puis serait rendue à la province de Bolzano réputée légitime propriétaire de la trouvaille.

Les auteurs du livre na contestent pas l'âge de la momie, mis en évidence par des datations au carbone 14 (entre 5 000 et 5 300 ans), ils sont tout à fait sceptiques, en revanche, sur l'authenticité des armes et outils trouvés à côté du corps, qui, dans un premier temps, n'avaient pas été repérés par le couple de promeneurs allemands, et parmi lesquels la hache en cuivre n'a pas été soumise, jusqu'à ce jour, à des analyses de paléo-métallurgie probantes.

Une castration inconnue des préhistoriens

Autre argument avancé en faveur de la thèse de la supercherie, la fait que le corps de l'homme présentait les stigmates d'une castration effectuée de son vivant, une pratique inconnue des préhistoriens pour les civilisations de l'aire géographique alpine, alors qu'elle e

déjà été constatée, pour l'époque considérée, en Turquie et en Asie centrale.

Qui serait alors l'auteur de ces somptueux canulars ? Michael Heim et Werner Noack avancent, sans toutefois apporter la preuve formelle de leurs assertions, que l'élipniste mondialement connu Reinhold Messner, originaire du Haut-Adige, ne serait pas tout à fait étranger à l'affaire. Il fut l'un des premiers à se rendre sur les lieux, et à décrire la momie à des journalistes, affirmant par exemple qu'elle était complète, avec tous ses membres, alors que le bon du corps était encore enserré dans un bloc de glace opaque. Alpiniste himalayen de grande classe, Reinhold Messner avait naguère affirmé avoir rencontré le Yéti lors d'une de ses ascensions...

L. R.

Le Monde EDITIONS

L'INDÉPENDANCE DES BANQUES CENTRALES

REVUE D'ÉCONOMIE FINANCIÈRE

N° 22

248 pages, 160 F

en vente en librairie ou, à défaut, sur commande au Monde-Éditions 15, rue Falguière 75015 Paris

ESPACE EUROPEEN

La Hongrie: mode d'emploi pour les minorités

En proposant des droits collectifs aux autres groupes ethniques, Budapest espère aussi fournir une « vitrine » aux 3,5 millions de Magyars voisins

BUDAPEST

de notre correspondant

« J'AMAIS une loi n'a été élaborée de façon aussi démocratique », Maria Jakab, député socialiste d'origine slovaque, dont le parti (ex-communiste) n'est pourtant pas avare de critiques envers le gouvernement conservateur de Budapest, ne cache pas sa satisfaction. Motif: un consensus a enfin été trouvé entre les six formations parlementaires sur la loi des minorités. Mais pour en arriver là, il aura fallu plusieurs versions de ce texte, deux années de négociations ardues et souvent bouclées entre l'Etat et les représentants de la table ronde des minorités, des dizaines de séances des commissions parlementaires, sans compter les innombrables réunions d'explication à travers le pays. « Prenez l'accord sur le statut des Autrichiens du Sud-Tyrol (Haut-Adige), la situation était plus simple qu'en Hongrie et pourtant ils ont mis presque quarante ans à trouver un compromis avec les Italiens », insiste Janos Bathory, le vice-président de l'office des minorités.

Un sentiment de soulagement prévaut actuellement à Budapest après ce parcours du combattant juridico-politique qui doit, théoriquement, aboutir par l'adoption de cette loi des minorités d'ici à l'été. Cependant, la question des minorités, sujet sensible par excellence dans l'Europe postcommuniste, est a priori moins problématique en Hongrie qu'ailleurs. Hormis les Tsiganes, de loin le groupe le plus important (les estimations varient de 400 000 à 800 000 personnes) et le plus mal loti, les autres communautés sont relativement petites, bien intégrées et dispersées à travers le territoire. Au total, l'ensemble des

dozaine minorités officiellement reconnues représente 10% de la population au maximum (1).

L'enjeu de cette loi, considérée comme « stratégique » puisqu'elle doit recueillir une majorité des deux tiers au Parlement, est à double tranchant. « Aujourd'hui, il n'y a pas de tensions internes mais des pressions externes », constate Péter László, l'un des porte-parole de la table ronde des minorités. A cause de la présence des minorités magyars à l'étranger, la Hongrie veut donner l'exemple. Avec la Russie, la Hongrie est en effet le pays d'Europe qui dispose du plus grand nombre de minorités en dehors de ses frontières. Quelque 3,5 millions de Magyars de souche vivent dans les pays voisins, notamment en Roumanie et en Slovaquie depuis le démembrement de la Hongrie au traité de Trianon de 1920.

Balayer devant sa porte

Inlassablement depuis trois ans, le gouvernement de Budapest réclame des droits collectifs pour ces minorités, souvent exposées aux surenchères nationalistes, surtout en Vojvodine (Serbie). Mais pour être crédible, il devait d'abord balayer devant sa propre porte. D'où l'urgence de ce projet de loi, aujourd'hui qualifié de « modèle presque idéal ».

Le texte est basé sur le principe d'une large autonomie municipale car la plupart des minorités vivent dans des petites localités du pays. Dès lors qu'une minorité représente 30% de la population d'une commune, ses élus au conseil municipal disposeront alors d'un droit de veto sur toutes les questions affectant la vie culturelle et éducative de leur communauté. Par exemple, aucun directeur d'école ou de centre culturel ne pourra être nommé sans leur

approbation. L'Etat s'engage également à assurer le droit à l'enseignement dans la langue maternelle et son usage auprès des administrations locales.

Le projet de loi prévoit aussi une représentation collective nationale dans le cadre d'une « Assemblée des minorités » dont les pouvoirs seront surtout consultatifs mais qui gèreront, en collaboration avec le ministère de l'éducation, le réseau des écoles bilingues. Pour l'instant, seuls 80 000 enfants du primaire

reçoivent un enseignement partiel de leur langue maternelle, également dispensé dans huit établissements secondaires.

Le principe de l'autonomie territoriale, qui est au cœur des tensions entre la Hongrie et ses voisins — qui y voient le premier pas vers une sécession, — ne figure pas dans ce texte. Les minorités ne l'ont d'ailleurs pas réclamé puisqu'elles ne vivent pas, à quelques rares exceptions près, dans des zones compactes. Hormis les Tsiganes et les

Allemands, ces communautés sont peu nombreuses pour envisager une forme d'auto-administration territoriale: environ 100 000 Slovaques, 25 000 Roumains, 3 000 Bulgares et Arméniens, etc. (2).

Même s'il existe désormais un consensus sur les grandes lignes de la loi, deux objections principales demeurent: « le projet du gouvernement est fondé sur le principe du regroupement territorial des minorités alors qu'elles sont dispersées à travers le pays », dit Péter László, le

vice-président de l'Alliance démocratique des Serbes. « La barre des 30 % pour la représentation municipale exclut d'office la moitié des minorités du pays du champ d'application de la loi. Autre critique: l'enveloppe budgétaire de deux milliards de forints est insuffisante pour permettre à l'Etat de respecter ses engagements ».

A la différence des autres pays de la région, la codification du statut des minorités en Hongrie est plutôt la relance d'une « volonté d'en haut » que d'une pression de la base. Soucieux de se montrer irréprochable sur cette question, le gouvernement a pris les devants. Initialement, certaines minorités, notamment les Slovaques, étaient même assez réticentes à l'idée de se voir accorder un statut à part, craignant qu'une telle singularisation ne remette en cause leur intégration (voir encadré). Seules les organisations tziganes (nombreuses, divisées et pas toujours très représentatives) se sont montrées réellement militantes. Mais leurs revendications ont souvent porté sur de graves problèmes sociaux, sans rapport direct avec cette loi qui vise à mettre en place un cadre juridique pour l'exercice de droits civiques.

La plupart des intéressés reconnaissent que le projet tel qu'il existe aujourd'hui est un compromis honorable. Il a aussi le double avantage de pouvoir servir de « vitrine » pour les minorités hongroises en dehors du pays, tant certaines clauses du projet relèvent leurs propres revendications.

YVES-MICHEL RIOLS

(1) Par ordre de grandeur: Tsiganes, Allemands, Slovaques, Croates, Roumains, Polonais, Serbes, Slovaques, Grecs, Bulgares, Arméniens et Ruthènes.
(2) Les chiffres cités proviennent de l'office des minorités.

Des canalisations, un curé et un médecin

PILISZENTLÁSZLO

de notre envoyé spécial

Avec son église baroque, ses maisons neuves de couleur écarlate et ses rues à l'ancienne, Piliszentlászlo est une localité de cette région forestière au nord de Budapest. Mais la différence saute aux orilles car ni les vieilles demeures coiffées de fûts de chêne, ni les nouvelles, elle bâvaient entre elles en slovaque.

Ici, quasiment tous les habitants (900 sur 950) sont de souche slovaque comme c'est le cas dans une dizaine de petites villages des environs. Les Slovaques installés ici au XVIII^e siècle, venaient de Presbourg ou, si vous préférez, de Pozsony ou de Bratislava, ironise le maire Rudolf Franyó. Trois noms — elle-même, hongroise et slovaque — directeur d'école ou de centre culturel de l'histoire de la région.

bonne ne se souvient depuis combien de temps le parrain de l'entrée du village est écrit en deux langues (San Václav en slovaque), idem pour les plaques de rue et les inscriptions sur les bâtiments officiels: le maire, l'école et la bibliothèque. Même l'enseigne du bistrot est bilingue.

Autour d'un verre, avec les amis, on parle le slovaque. Mais dès qu'on sort du village, on a honte d'utiliser notre langue maternelle en public, raconte le maire, un homme robuste. Difficile pour lui d'oublier les préjugés emboîtés. Les Slovaques passent pour des « ploucs » et sont pérorativement appelés les « Tóts ».

Rien de bien méchant à cela mais les sensibilités sont encore fragiles, marquées par les expulsions massives de l'après-guerre. Les Magyars de Slovaquie ont été frappés de culpabilité collective et les Slovaques de Hongrie encouragés à partir.

Ceux qui sont restés ont redoublé d'efforts pour s'intégrer. Aujourd'hui à Piliszentlászlo, les

sept conseillers municipaux (tous de souche slovaque) tiennent leurs réunions en hongrois, les documents de la mairie sont rédigés en magyar et rien ne distingue l'école primaire du village, à part les quatre ou six heures de cours de slovaque.

Cette magyarisation semble aller de soi et ne rencontre aucune opposition majeure. Les slovaques de la région, la hongroise la langue courante. Même si certains s'inquiètent du risque d'assimilation totale à long terme, le débat sur la loi des minorités n'a pas soulevé, ici comme ailleurs, d'enthousiasme particulier. « La loi, c'est surtout une affaire politique, commente le maire. Avec 15 % de chômeurs on a d'autres problèmes. » Pour l'heure, il s'est fait trois priorités, très éloignées de toute préoccupation « minoritaire »: achever la canalisation, installer un curé, et trouver un médecin pour le village.

Y.-M.R.

En Roumanie un « nettoyage pacifique » ?

LÁSZLO TÓKES « refuse l'image exclusive de défenseur de la minorité hongroise », car, précise-t-il, « je lutte aussi pour la démocratie roumaine ».

Le roumain: il est clair que sans l'appui de l'opposition démocratique (roumaine), nous n'avons aucune chance. Pasteur à Timisoara en 1989, László Tókes — devenu entre-temps évêque, — est considéré comme le détonateur des événements qui provoquèrent, le 23 décembre de cette année-là, la chute de Ceausescu. Depuis quelques mois il s'est remplacé à la tête de l'Union démocratique des Magyars de Roumanie (UDMR) — dont il est resté président d'honneur — par une personnalité plus modérée, Sela Marko. C'est encore le sort de ses compatriotes de Transylvanie qui lui tient le plus à cœur, au point qu'il en est venu récemment à parler de « nettoyage ethnique » à leur propos, une expression qu'on lui a reprochée en Roumanie.

« Je n'ai jamais dit qu'il y a en Roumanie un nettoyage ethnique de type bosniaque, explique-t-il. Ce sont mes ennemis qui ont répété cela, par provocation. Ce qui se produit, c'est un génocide spirituel et culturel, un nettoyage ethnique plus pacifique ».

László Tókes n'accuse pas le peuple roumain « mais les régimes qui, depuis le traité de Trianon, ont marginalisé les Hongrois avec plus ou moins d'intensité ». Par deux moyens principaux: « d'abord par une politique de colonies de peuplement: trois millions de Roumains ont été amenés de l'autre côté des Carpates, dont deux sous Ceausescu. Il y a soixante-dix ans, 75 % des villes de Transylvanie étaient hongroises, contre 20 % aujourd'hui ». L'autre moyen, « c'est une industrialisation artificielle et une urbanisation forcée. Tout cela a créé une atmosphère qui s'est beaucoup de Hongrois à partir, en particulier les intellectuels. Depuis le 1^{er} janvier 1990, proportionnellement au nombre d'habitants de nos deux communautés, les départs ont été cinq fois plus nombreux chez les Hongrois que chez les Roumains ».

L'évêque Tókes n'hésite pas à dire que « les Hongrois sont devenus les juifs de la Roumanie ». La mise en place récente d'un Conseil des minorités à Bucarest est, certes, « un élément positif », mais pour l'instant, il y voit surtout « un geste à l'attention du Conseil de l'Europe ». « D'ailleurs, sa composition nous laisse sceptiques: la moitié des membres sont nommés par le gouvernement, et chaque minorité y dispose de deux représentants (quelque soit son importance numérique) ».

S. K.

TRIBUNE

De l'autonomie territoriale à l'autonomie personnelle

par Istvan Szent-Iványi

NOMBRE d'observateurs ouest-européens regardent la scène postcommuniste en Europe de l'Est sans la comprendre. L'euphorie qui a suivi le changement historique semble avoir disparu. Un aporisme se fait jour: le pire dans le communisme, ce sont ses lendemains. Il est vrai que des choses horribles sont évitées depuis que le communisme est mort: crise économique, chômage énorme, inflation galopante et, last but not least, résurgence des mouvements nationalistes, avec conflits ethniques et régionaux.

La situation actuelle prend ses racines dans le contexte historique. L'Europe de l'Est ne part pas avec les mêmes acquis que l'autre moitié du continent, la partie occidentale, plus favorisée. Cela est dû aux conséquences de la répression communiste au cours des cinquante dernières années (soviétique dans le cas de la Russie) et aux différences de développement. L'Europe de l'Est n'a pas suivi une évolution comparable à l'Europe occidentale, et ce dès la fin du Moyen Âge. En raison de trois facteurs: premièrement, la domination étrangère sur la région (empire ottoman et Russie); deuxièmement, la situation périphérique de la région et troisièmement, le caractère des deux premiers, l'émergence d'une classe moyenne et le développement du capitalisme ont été tardifs et incomplets. La société civile et les institutions démocratiques sont toujours faibles dans la plupart des pays de la région. Par rapport à l'Europe de l'Ouest, l'idée de nation est arrivée tard. Les pays les plus favorisés ont obtenu leur indépendance en tant qu'États-nations à la fin du dix-neuvième siècle, voire après la première guerre mondiale. Pour les moins heureux, l'événement ne s'est produit qu'après la dramatique transition de 1989-1990. Ceci explique qu'on puisse observer aujourd'hui en Europe orientale des phénomènes bizarres, des relents du développement national du dix-neuvième et dix-huitième siècles.

Malheureusement, l'histoire a appris aux nations d'Europe de l'Est qu'elles ne peuvent le plus

souvent réaliser leurs aspirations nationales qu'au détriment des autres. L'Europe orientale est éternellement si diverse qu'il est impossible de tracer une ligne nette entre les nations homogènes, soit des frontières justes. La plupart des observateurs ouest-européens sont gênés d'entendre des Européens de l'Est — et pas seulement les ultranationalistes — dire qu'ils rêvent d'un territoire plus grand que leur pays actuel. Peut-être n'y a-t-il aucun État de la région satisfait de ce qu'il a ?

La recherche de nouvelles formules

Compte tenu des précédents historiques, ce mécontentement est tout à fait compréhensible. Mais il serait impossible physiquement de satisfaire les mêmes aspirations de chaque État. Les hommes politiques libéraux et démocrates sont donc à la recherche de nouvelles formules. L'un visant dépasser la logique des traités de Versailles qui ont cherché à résoudre les conflits en satisfaisant les revendications territoriales des vainqueurs. Si l'on considère le problème le plus aigu de la région — celui des minorités — aucune réforme de la carte ne peut apporter de solution. Il y a des minorités dans pratiquement tous les pays est-européens, et des membres de toutes les nations vivant en dehors des limites de la nation mère.

L'exemple de la Bosnie montre eloquemment les dangers qu'il y a à laisser longtemps ce type de problèmes sans solution. Il s'est fallu prendre en considération l'animosité issue de l'histoire et l'explosion des années récentes qui ont provoqué une méfiance entre ceux qui détenaient des positions majoritaires et ceux qui se trouvaient en minorité. Les meilleures intentions elles-mêmes, et une attitude très humaine, n'y peuvent rien. Ce doit être le plus besoin, et ce sont des garde-fous législatifs et politiques.

Un exemple des développements prometteurs de ces dernières années peut être trouvé dans l'idée de plus en plus populaire que les droits de l'homme, dans leur

sens traditionnel, ne suffisent pas à garantir qu'un groupe ethnique minoritaire garde son identité nationale, jouira des mêmes possibilités et disposera d'un statut légal stable et efficace. Une communauté, qui se réveille après de longues années et qui est d'une taille respectable a de nombreuses revendications justifiées qui n'appartiennent pas à la catégorie des droits individuels de l'homme. Par exemple, il est impossible de soutenir que chaque citoyen, quelle que soit la langue qu'il parle, a le droit de recevoir une éducation dans sa langue maternelle, ou d'utiliser sa langue maternelle dans des actes officiels, ou d'avoir des institutions culturelles indépendantes. Les droits ainsi mentionnés ne font pas partie des droits universels de l'homme. Ce sont des droits pouvant être exercés par des individus dans une communauté. En d'autres termes, ces droits appartiennent à des communautés particulières, en fonction de leur taille et de leur situation.

La garantie de ces droits est de la responsabilité des institutions de cette communauté, auxquelles doit être assurée l'autonomie. Autonomie signifie self-government. Il y en a deux types: l'autonomie dans le sens de l'administration publique, et l'autonomie d'institutions sociales. Les autorités gèrent cette autonomie sont indépendantes pour la définition du cadre de leur activité dans la mesure où elles respectent la Constitution et le système légal du pays concerné. Elles ont des pouvoirs législatifs et exécutifs limités. Les autorités autonomes élisent leurs dirigeants et les organes de contrôle, et elles prennent des décisions indépendantes sur les sujets essentiels pour la minorité concernée.

Il est souhaitable de créer une autonomie administrative (ou « territoriale ») là où vit une minorité nationale homogène, là où celle-ci représente une majorité. Dans ce cas, l'organe d'autogouvernement bénéficie d'un statut spécial pour le territoire en question. Ce dernier peut être considéré comme un petit État à souveraineté limitée. Une telle proposition peut paraître choquante au premier

abord, mais plusieurs exemples ouest-européens qui fonctionnent parfaitement peuvent être invoqués pour appuyer cette thèse: Catalogne, provinces basques, Corse et Sud-Tyrol.

Le rôle du Conseil de l'Europe

Parmi ces exemples, la Sud-Tyrol semble la plus pertinente par tout ce qu'il a en commun avec l'Europe de l'Est et par sa proximité géographique. Le conflit dans l'ex-Yugoslavie pourrait peut-être être résolu selon le même schéma, dans la mesure où la Serbie et les autres pays concernés (Croatie, Albanie, etc.) s'inclinent à juste titre de voir, en l'absence de garanties, leurs compatriotes être victimes de discrimination.

Mais comment résoudre le problème si la minorité est dispersée dans un pays, et si elle se trouve en minorité dans de nombreuses régions ? Dans l'ex-Yugoslavie, les minorités sont situées dans des poches isolées les unes des autres. Pour résoudre ce problème, la communauté démocratique des Hongrois vivant en Serbie a avancé une recommandation qui mérite considération. En bref, elle propose l'autonomie dans l'acceptation personnelle du terme.

L'autonomie « personnelle » est une sous-catégorie de l'autonomie des institutions sociales. Dans ses principes, elle est comparable à l'indépendance des universités ou des associations les plus prestigieuses (Académie des sciences en France, associations de docteurs ou d'avocats, dans certains pays, etc.). Ici, l'autonomie ne se réfère pas à une unité géographique, au contraire, elle est limitée aux membres d'un groupe particulier. Qui-conque peut se joindre à une unité autonome « personnelle », à condition d'être prêt à accepter de faire partie de la communauté concernée. Les membres de cette unité autonome élisent leurs propres organes dirigeants; ceux-ci décident de l'utilisation des fonds disponibles; ils représentent les intérêts de la minorité à l'extérieur; et ils gèrent les institutions culturelles et éducatives de la commu-

nauté. Une telle unité autonome peut accorder aussi sa protection pour le cas où les membres de la minorité sont en minorité dans les organes de décision locaux ou municipaux.

Il est peu probable qu'une telle autonomie soit créée dans un avenir prévisible à moins que les principales organisations internationales en encourageant la formation. Il est urgent de signer des traités internationaux — qui soient obligatoires et dont le non-respect serait sanctionné — permettant aux minorités ethniques de défendre leur identité nationale et leur mode de vie. L'action du Conseil de l'Europe dans ce domaine mérite d'être relevée. En adoptant la Charte des langues régionales et minoritaires, et plus récemment un protocole sur la protection des minorités, ajouté à la Convention de Rome, le Conseil a posé les fondements d'une nouvelle attitude. Son action a ouvert la voie à une génération de droits pour la protection des minorités. Elle devrait être une contribution efficace à la prévention des conflits ethniques en Europe de l'Est.

Il n'y a certainement pas, à court terme, de solution parfaite à ce problème. Mais nous sommes tous appelés à essayer au moins les meilleures formules possibles. Le problème sera résolu seulement quand l'Europe de l'Est entrera dans le même temps historique que celui dans lequel vit l'Europe de l'Ouest. La politique poursuivie par les pays occidentaux peut y conduire. L'Europe orientale ne peut dépasser ses conflits sans que la démocratie y soit consolidée, sans qu'elle s'arrête pas à une unité géographique du continent. Pour ce faire, elle doit à la fois augmenter ses capacités productives et changer d'attitude. De tels changements sont nécessaires et attendus. La garantie des droits des membres des minorités ethniques sera un critère essentiel de la bonne volonté des États.

Istvan Szent-Iványi est député et porte-parole pour les affaires étrangères de l'Alliance des démocrates libres (SZDSZ), principal parti d'opposition au Parlement de Budapest.

هكذا زمن الإهمال

• Le Monde • Samedi 22 mai 1993 9

Le Monde et ses Publications

MAI 1993

EN LIBRAIRIE Le Monde EDITIONS

■ Social, par ici la sortie !

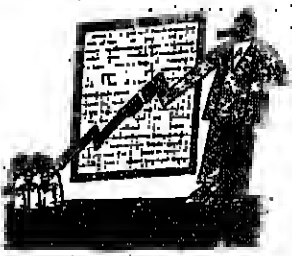
Par Alain Lebaube
252 pages - 120 F

La France est un pays faussement moderne, handicapé par son retard social, alors même que la construction d'un nouveau modèle où la production et le social seraient contondus recèle des gains de productivité considérables.

Des expériences innovantes en sont la preuve : ici où là, une preuve encore balbutiante, insuffisante pour envoyer le développement d'une société dure, de l'exclusion, des banlieues-ghettos, etc. Un livre indispensable pour qui veut, sans œillères, réfléchir aux vrais enjeux de la modernité.

Le Monde
EDITIONS

Alain Lebaube
SOCIAL
par ici
la sortie !



■ Le Bilan économique des années Mitterrand 1981-1993

Sous la direction d'Alain Gélédan
226 pages - 79 F

Dressé à partir des articles des journalistes du Monde, le bilan de la gauche au pouvoir depuis 1981, ainsi que de l'intermède de la cohabitation. Le film de la vie économique des douze dernières années défile avec des séquences découpées en fonction de la durée des gouvernements Mauroy, Fabius, Chirac, Rocard, Cresson, Bérégovoy... Une véritable leçon d'économie politique, avec une introduction originale de Michel Noblecourt et un index qui renforce la caractère pédagogique de cet ouvrage.

Le bilan
ÉCONOMIQUE
des années
MITTERRAND
1981-1993
Sous la direction de
Alain Gélédan



■ Revue d'économie financière (n° 23) Le financement des retraites La gestion du partage et des risques

364 pages - 160 F

La Revue d'économie financière (n° 23) présente un dossier d'actualité qui s'adresse aux spécialistes de la finance, chercheurs, universitaires et praticiens, de l'assurance et des organismes de retraite, notamment. Au sommaire : le vieillissement et la question des transferts ; projections et modèles ; retraite et système financier ; le débat social ; systèmes et perspectives étrangers ; les origines et les expériences historiques.

**REVUE
D'ÉCONOMIE
FINANCIÈRE**

Le financement des retraites
La gestion du partage
et des risques

EN KIOSQUE

Publications mensuelles

■ LE MONDE DES DÉBATS

LES INFIRMIÈRES MALADES DE LEUR MÉTIER : Trois d'entre elles nous apportent leur témoignage. Une responsable de l'Assistance publique et un concubinaire chef de service leur répondent. **SUPPRIMER LE DÉPARTEMENT ?** : les points de vue de Pierre Mazeaud, Georges Frêche et Jacques Barrot. **LE CHI DANS L'OMBRE DE PINOCHET** : des entretiens exclusifs avec le général Pinochet et avec Isabel Allende. **L'AVENIR DU DROIT EUROPÉEN** : Un débat contradictoire entre trois juristes : Jean Foyer, Denys Simon et Jacques-Henri Robert.

■ LE MONDE DOSSIERS ET DOCUMENTS

Spécial examens :

DERNIER ETAT DU MONDE : L'Europe présente deux visages, du grand marché à l'Ouest au retour des nationalismes à l'Est. La CEI semble constituée d'Etats dépendants après trois ans de cohabitation. L'Asie-Pacifique est devenu le nouvel atelier du monde. Aux Etats-Unis, on commence à mesurer l'effet Clinton. Les différences Nord-Sud persistent.

DERNIER ETAT DE LA FRANCE : La France traverse une mauvaise passe. Personne n'avait anticipé la sévère récession due en particulier aux difficultés de l'Allemagne. Le chômage va en s'aggravant. Pourtant, la France dispose d'atouts bien réels : monnaie solide, inflation faible, produits compétitifs... Et, chaque mois, **Les clés de l'info** : deux pages qui récapitulent et expliquent l'actualité du mois.

■ LE MONDE DIPLOMATIQUE

- Temps nouveaux pour la France : après la défaite des socialistes.
- Afrique des malédictions, espoirs des Africains.

■ LE MONDE DE L'ÉDUCATION

EXCLUSIF : Le philo au bac : 390 sujets pour réviser. Avec une liste des sujets par notions, et des conseils pour la dissertation.

ENQUÊTE : Histoire-géo : le choc de l'actualité. **REPORTAGE** : Les nouveaux instituts universitaires professionnalisés. **PRATIQUE** : livres et loisirs pour vos enfants.

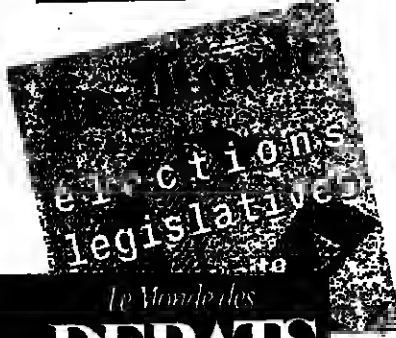


LE MONDE DES PHILATÉLISTES
HISTOIRE POSTALE DE LA CROATIE. NOUVEAUTÉS FRANCE : Django Reinhardt.
CARTES POSTALES : La France coloniale.

Hors-série

■ BROCHURE ÉLECTIONS LÉGISLATIVES La droite sans partage

Les résultats complets des élections législatives (1^{er} et 2^e tour), un dossier intitulé « 1988-1993 : bilan de la législature », les thèmes de la campagne.



EN VENTE
CHEZ VOTRE LIBRAIRE
Distribution SODIS

LE MONDE
diplomatique

Le Monde de l'éducation

Le Monde
PHILATÉLISTES

DEBATS

Le Monde
DOSSIERS
& DOCUMENTS

EN VENTE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX

ESPACE EUROPEEN

Allemagne : le mystère Christa Wolf

par Joachim Fritz-Vannahme

Qu'il était Christa Wolf ? Depuis trois ans, les médias allemands se posent cette question comme si le plus éminent des écrivains est-allemands appartenait déjà au passé. Comme si l'on s'interrogeait à titre posthume sur ce que Christa Wolf, âgée aujourd'hui de soixante-quatre ans, avait fait, ou, pis encore, avait « laissé faire » entre le début et la chute de ce que l'on appelait le premier Etat socialiste sur le sol allemand.

Courant 1990, le critique Franz Schirmacher, dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, reproche à Christa Wolf de « n'avoir jamais pu exprimer l'incapacité de la RDA à la liberté autrement qu'à travers « les catégories sentimentales d'une crise relationnelle privée ». Sentimentale, l'écrivain l'était sans doute souvent dans son œuvre. *Der geteilte Himmel* (« Le ciel divisé »), paru en 1963, deux ans après la chute du mur, en est l'exemple le plus marquant, parabole de ces Allemands de l'Est qui, comme Manfred – le héros du roman – fuient à l'Ouest, soit comme Rita – sa fiancée – restent malgré tout.

Sentimentale, elle l'était dans *Nachdenken über Christa T.* (« Méditation sur Christa T. », 1969) et, à plus forte raison, dans *Kassandra* (1983), ce qui lui valut tantôt plus de succès à l'Ouest qu'à l'Est, l'antipathie que les dirigeants lui vouaient est souvent pour conséquence des tirages très réduits.

Mon journal, *Die Zeit*, s'interroge, en même temps que Schirmacher, sur « le cas Christa Wolf » et sur celui des intellectuels est-allemands. La rédaction se scinde alors en deux camps : Ulrich Greiner, chef de la rubrique culture, se charge de l'accusation, tandis que Volker Hage, chef de la rubrique littérature, prenait la défense de l'auteur. Greiner reprochait à Christa Wolf son « absence de délicatesse » : en 1990, dans la nouvelle *Was bleibt* (« Ce qui reste »), elle avait raconté comment, à la fin des années 70, elle avait été surveillée par la Stasi. Le texte, écrit en 1979, fut remanié durant cet automne 1990 où l'ancien régime et le mur s'effondraient : cette nouvelle, malgré toute sa sensibilité, devait faire l'effet, entre l'ébauche et la parution, d'une tentative d'autojustification, tout danger étant désormais écarté.

« Qui s'interrogera sur nous plus tard ? »

Mais Christa Wolf, et Volker Hage le lui concédait, avait-elle jamais été une socialiste humaniste ? Sa nouvelle n'était-elle pas, avant tout, une tentative supplémentaire dans l'œuvre de répondre au leitmotiv de Christa Wolf : celui de « la difficulté de dire » ? (Citation extraite de *Nachdenken über Christa T.*)

En 1969, la Christa Wolf quadragénaire était sur le point d'achever cette tentative, si souvent avortée, en présentant ce bilan à Brigitte Reimann, sa collègue et amie : « Qu'a-t-on fait à quarante ans ? Ma foi, il n'est pas possible d'enlever. De toute façon, notre génération n'est pas prête, n'est-ce pas ? En définitive, elle ne fait que subir, mais qui s'en inquiètera plus tard ? »

Qui s'interrogera sur nous plus tard ? Présomptueuses pensées. Le volume *Sei gegrüßt und lebe* (« Salut et porte-toi bien »), qui vient de paraître chez Berliner-Aufbau Verlag, témoigne de cette amitié épistolaire.

La première lettre à Brigitte Reimann date du 17 novembre 1964, et la dernière, du 25 février 1973, adressée à M. et M^{me} Reimann, est une lettre de condoléances aux parents de l'amie récemment décédée. Il manque à la littérature nœud-allemande une correspondance d'une si grande qualité, telle que celle entre la vive et joyeuse Brigitte Reimann et le renfermé, l'angoissé Christa Wolf. Il est possible que ce genre littéraire, riche en traditions, soit mieux perçu dans la société cloisonnée d'Allemagne de l'Est que dans le monde des voyages et de la communication qui est celui de l'Allemagne de l'Ouest.

« Macarthysme post-moderne »

Pour autant qu'elle puisse illustrer tout le reste, cette phrase de Christa Wolf est vraiment représentative de sa pensée et de ses écrits, comme le sont beaucoup d'autres extraits des lettres. Et cela nous ramène à cette normalité est-allemande qui fut par trop oubliée, ces derniers mois et ces dernières années, sous les décombres du mur.

Cette correspondance fut précisément publiée au moment où Christa Wolf faisait connaître ses accointances avec la Stasi, ce tant que « collaboratrice non officielle », de mars 1959 à octobre 1962, sous le pseudonyme de Margarete, son deuxième prénom, mais symbolisant également, depuis la Gretchen de Goethe, la naïve innocence dévoyée par les forces faustiques. Christa Wolf s'en est expliquée : « Les procédés d'escamotage qui étaient de règle dans cette administration m'empêchèrent de voir les dossiers proprement dits (lesquels permettent d'évaluer les mérites de la Stasi, NDA). J'en ai eu quelques-uns entre les mains et je les ai lus. Mais, jusqu'à présent, je n'en possède aucune copie, alors que les journaux en disposent et en citent des passages ».

Cela est effectivement fâcheux, mais son cas n'est pas moins complexe et total. Avant la construction du mur et juste après, avait la parution de *Der geteilte Himmel*, qui traite précisément de cette période, la Stasi voulait soustraire à Christa Wolf des informations sur ses collègues. Elle reconnaît elle-même aujourd'hui qu'elle a oublié de quelle façon – « un procédé classique de refoulement qui me donne à penser ». Avant la chute du mur, ce fut la même Christa Wolf que la Stasi projetait d'espionner, même si elle exprimait des doutes et des réticences à ce sujet, en s'exclamant : « Qui ça, moi ? »

Dans les deux cas, on ne déniait pas son grand-chasse : Margarete ne valait rien comme informatrice, et Christa n'était pas l'objet des obsèques de l'Etat-Stasi déclinant. Incluant naturellement d'autres auteurs, tels Heiner Müller, le dramaturge, ou le poète Sascha Anderson, mais négligeant ceux qui, comme Hermann Kant ou Erwin Strittmatter, furent désignés comme modèles par le régime, cette discussion allemande autour de Christa Wolf n'a pas pour objet la justice mais la morale. Il ne s'agit pas ici de pièces à conviction mais

de comportement social et politique.

Christa Wolf se sent aujourd'hui trahie par ce débat, qui s'apparente à une chasse aux sorcières, ainsi qu'elle l'expliquait en 1990 en présence de Jack Lang. Dans *Die Welt*, ses défenseurs inventèrent la laide expression de « macarthysme post-moderne », alors même que les arguments de ses détracteurs et de ses partisans s'équilibraient dans les médias ouest-allemands.

Dans ce long débat, ses détracteurs se sont interrogés avec persistance sur la complicité des intellectuels à l'égard de cette catastrophe stalinienne appelée RDA. Et quelques-uns esquivaient intentionnellement la question gênante de savoir pourquoi Christa Wolf devint, avant 1989, aux yeux des critiques et des lecteurs occidentaux, au-delà de la seule Allemagne, la plus éminente des écrivains de l'Est.

En 1987, cette popularité fut couronnée par le prix Geschwister-Scholl : grâce à lui, Christa Wolf fut admise dans le panthéon des combattants de la résistance ; et personne aujourd'hui ne prend au sérieux ceux qui réclament qu'elle rende son prix. Certes, Christa Wolf n'est pas la fille spirituelle de Sophie Scholl. Elle n'était en fait ni une représentante du régime de la RDA ni une de ses martyres, comme le furent Sophie Scholl et son frère, exécutés par les nazis.

« A la fois lâches et courageux »

Cette querelle autour de Christa Wolf est caractéristique de la mentalité allemande, pour laquelle littérature et morale sont indissolublement liées. Dans le cas contraire, le coopérer de la critique s'abat sur la pauvre écrivain. Celui qui raisonne sur les conceptions esthétiques de Christa Wolf ou peut faire l'économie de celles de la critique occidentale, qui charcha longtemps dans son œuvre quelque chose qui n'y était pas, peut-être qui ne pouvait pas y être. Wolf lui-même évoque aujourd'hui ces écrivains est-allemands « à la fois lâches et courageux » : en 1976, lorsqu'il fut expulsé de RDA, Christa Wolf signa la courageuse pétition des artistes contre cette décision arbitraire.

Malheureusement, huit ans après, elle aurait soutenu, selon Biermann, l'invasion de la Tchécoslovaquie. La vérité sur Christa Wolf n'est pas complète. On ne sait pas si elle et Brigitte Reimann ont correspondu en 1948, lors de la répression brutale du « printemps de Prague » : tout ce que l'on voit aujourd'hui, c'est qu'il n'y a pas de trace écrite dans le volume de leur correspondance entre l'automne 1966 et l'hiver 1968.

On se situe la frontière entre collaboration complaisante et engagement sincère en faveur d'un socialisme meilleur ? L'œuvre de Christa Wolf, comme son action publique, n'apporte que des réponses nuancées. La RDA était son pays – tel était déjà le message dans *Der geteilte Himmel*. Le propre de son œuvre, c'est ce « malgré tout » qui se cache derrière, celui-là même qui indisposait le pouvoir en place : au-delà du débat, sa prose se déroute, mélancolique et indolente, tel un large fleuve. Lorsque Christa Wolf scrutait sa conscience, quand elle laissait courir son imagination, elle ne se pliait pas aux règles du réalisme socialiste, pas plus que dans ses interrogations sur elle-même et la littérature elle n'apparaît comme une victime de séides de l'idéologie.

C'était de l'art, son art à elle justement. C'étaient sa pensée ou ses mots qui dérangeaient le régime, et non pas leur auteur. Son succès n'est pas dû à une subtile opposition ouverte, mais plutôt à une sensibilité refoulée, traditionnelle dans la littérature allemande depuis le *Werther* de Goethe. Après que Goethe et son conseil clandestin eurent épousé leur sagesse politique au château de Weimar, l'écrivain s'enfuit en Italie. Et ses navrages n'en furent que plus magnifiques. Christa Wolf vit aujourd'hui à Santa Monica, en Californie.

► Joachim Fritz-Vannahme est journaliste à *Die Zeit* ; il fut correspondant de cet hebdomadaire à Paris.

► La correspondance de Brigitte Reimann et Christa Wolf, *Sei gegrüßt und lebe. Eine Freundschaft in Briefen* (Salut et porte-toi bien. Une amitié épistolaire) est parue aux éditions Aufbau Verlag Berlin/Weimar, 1993.

هكذا من لايحل

POLITIQUE

Une campagne de solidarité des jeunes communistes

« Avec Cuba, toujours rebelles »

La plupart n'étaient pas nés lorsque, le 1^{er} janvier 1959, le « commandante » Fidel Castro, après son entrée en libération à La Havane. Mais qu'importe, le mythe fonctionne toujours. Le portrait d'Ernesto Che Guevara est encore là, jusqu'à la victoire, toujours. Qu'importe si, entre-temps, la révolution cubaine a elle-même produit ses propres échecs, sur la plan économique et dans le domaine des libertés fondamentales, indépendamment des pressions extérieures. Qu'importe si les grands intellectuels français qui couraient faire leur cours au *Idéal marxiste* dans les années 60, sont désormais les premiers à vomir la dictature castriste. Eux sont toujours là, idéologues, pas forcément très informés, mais « toujours rebelles avec Cuba ».

L'effondrement de l'économie cubaine, lié tout autant à l'écroulement de l'ancien bloc de l'Est qu'au renforcement du blocus américain, a, il est vrai, toutes les raisons d'être. Mais la révolution cubaine n'est pas terminée. A l'occasion de la venue en France, à l'invitation du conseil général de la Seine-Saint-Denis, d'une brigade de cent jeunes Cubains, ils étaient des milliers, jeudi 20 mai à Boulogne, dans le parc d'attractions qui longe l'avenue Salvador-Allende, à avoir répondu à l'appel du Mouvement de la jeunesse communiste de France pour un festival d'amitié franco-cubain.

Sous le chapiteau de la solidarité, les jeunes de bête des journaux avec les jeunes Cubains. Pour la troisième année consécutive, 650 « brigadistes » de Seine-Saint-Denis partiront, cet été, à Cuba pour quinze jours de « tourisme social », dont une journée de travail volontaire. « Parce que je suis solidaire du peuple cubain tout simplement », précise sagement une toute jeune brigadiste de l'été dernier.

Les Cubains, eux, n'attendent pas le nuit tout ce qui se passe aux rythmes du « son », de la « conga », de la « rumba », ces musiques que, le « show-biz » aidant, on a eu tôt fait de réduire sous le nom de « salsa ». Dès 15 heures, des camaraderies intercontinentales semblent être établies sur la piste imprévue du stand du conseil général. Les JC annoncent leur premier score : 99 adhésions depuis le début de la journée.

Marta, une étudiante en économie de Las Tunas, dans la province orientale de Cuba, explique que la délégation a été composée par les meilleurs élèves, les meilleurs travailleurs, « les plus combattifs ». C'est son premier voyage en France. Elle a déjà rencontré beaucoup de monde, des étudiants, des syndicalistes, des jeunes Français, et visité la tour Eiffel. Antonin, employé dans une entreprise d'exportation des oranges et âgé de vingt-neuf ans, a déjà séjourné dans l'ex-URSS, en Tchécoslovaquie, au Canada, en tant que militaire, en Angola. « Pas un d'entre nous ne parle français », s'exclame une jeune publicitaire de La Havane.

« Assassins ! Fascistes ! »

Lors d'un débat sur le sport, une dame se demanda si les enfants ont des chaussures pour enlever. Un grand noir lui répondit fièrement qu'à Cuba l'éducation, la santé et le sport sont gratuits pour tous le monde. « Ce n'est pas le problème ni la famille, comme dans l'île voisine d'Haiti, mais c'est la pénurie », confirme Jacques Denis, membre du comité central du PC, qui revient justement d'accompagner Georges Marchais à Cuba. Il participe alors à ce que – en dépit du contexte – on appelle un « happening » : la réunion d'un tribunal anti-fasciste, avec ses juges en robe noire et son condamné par avance, le sénateur nord-américain Torricelli, responsable de l'aggravation du blocus contre Cuba.

« Vous devriez être rougs de honte, Monsieur Torricelli », accuse le dirigeant communiste. C'est vous qui êtes rougs », répond l'accusé, cynique et impeccable dans son costume gris, chemise blanche et cravate noire. Une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres, Mister Torricelli se lève : « Votre honneur, je vous demande de faire, cherches blanche et cravate noire, une jeune Cubaine apporte son témoignage. Avec l'essentielle du public, la pièce est versée au dossier. Dernière son pupitre jaune, couleur des traitres,

LE 46^e FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE / LIBERA ME, d'Alain Cavalier

Corps à corps

Suite de la première page

Il rend son règne aux visages et aux corps, aux fragments de corps. Des plans fixes, pas de décor repérable comme dans *Thérèse*, pas d'ouverture, de fenêtres, de portes. Une seule source lumineuse, et cette capacité unique de filtrer de chaque plan, un manifeste désir. Cela commence par une foule calme, les hommes ont les mains sur la tête, ils tiennent leur passage. Des soldats en bien contrôlent leur identité. Les images se copient en silence contre l'acoustique. Le temps ni le lieu ne sont précisés, aucun signe, mais des pistes. Il y a une répression et il y a une résistance, les soldats meurent aussi, la guerre est civile.

Un photographe. Dans un vieux album, il renferme des portraits d'enfants. Les photos sont déchirées. Des hommes, des femmes viennent lui tendre le miroir manquant. En grec cette reconnaissance d'un message s'appelle un symbole. Le photographe alors leur fabrique des faux papiers. Plus tard, il sera arrêté. Des lits, beaucoup de lits, que l'on fait, défait, où l'on dort, où le chagrin vous tient éveillé, la peur.

Des bouchers coupent de la viande rouge, avec compétence. Ils bardent des rôtis, les livrent aux soldats. On pense avec nostalgie à *Thérèse*, il y avait un poisson dans *Thérèse*, la nourriture était une fête. Ici elle participe d'un cérémoniel sans joie, on culte des soupes, des pommes dans du vin, les tortures n'ont rien de féroce, il y a un arsenal,

l'artisanat de la coupe, de la blessure, les couteaux des bouchers, la lame de ressort qui évalue les livres, les matelas, le cuir de la retoucheuse de photos, des revolvers qui passent de mains en mains. On tire sur des hommes, on ne les voit pas tomber, mais on voit des cercueils de bois blanc, le seul signe lisible du film est un numéro sur un cercueil.

On humilie, on blesse, on torture, on tue, pourquoi, qui, quand? Pour seuls repères, ces visages extraordinaires à force d'être ordinaires, ces mains, ces pieds. La chair blanche, les pages blanches d'un livre où l'un glisse un manchot blanc. Wim Wenders dans *Si loin, si proche* (le Monde du 19 mai) veut rendre leur pouvoir aux mots pour lutter contre la dictature des images. Alain Cavalier, au contraire, efface toute trace de langage pour laisser hurler le silence des opprimés. Deux beaux combats complémentaires et contradictoires contre la confusion et les cruautés du temps. Crier ou se taire, mais parler.

Libera me est un film hypnotique, apaisant. Sous une apparence humble, il montre un magnifique orgueil. Passer de l'anonyme à l'universel, ajouter sans un cri de l'horreur à l'horreur du monde, dire que le visage humain est ce qu'il y a de plus intéressant sur cette terre, qu'il est à lui seul un pays, tous les pays. On comprend tout cela en regardant *Libera me*, on contemple sur l'écran ces insectes méchants, leurs gestes pré-

cis pour manger, se faire mal, se toucher, plus rarement. Ce sont des hommes, nous, hier, demain. Nous devons pleurer, nous devons serrer ces victimes et la déchirante assise de leurs adieux silencieux.

Mais, étrangement, l'émotion tarde à venir, elle est comme musclée, menottée. Devant ce morcellement muet d'un couchant récurrent, on éprouve un grand vide, un grand froid, la glaciation progressive des sentiments. Pour Alain Cavalier, cependant tout n'est pas perdu, peut-être. A la fin de *Libera me*, une tête de cochon se repose dans un lit blanc. C'est un acte surréaliste, subversif, comme s'il y avait l'espérance insensée d'un rire. Libérateur.

Pendant sa conférence de presse, un journaliste pompeux dit à Cavalier qu'il nous avait coupé l'âme avec un rasoir, qu'il avait jouté du baobab sur une seule corde. La réponse fut donnée avec un air de pitié inconscient: «Une corde? Mais je ne me suis pas pendu». Puis Alain Cavalier ajouta que pour son prochain film il retournerait à la nature, à la campagne. Ou alors au désert.

D. H.

GRANDEUR ET DESCENDANCE de Robert Young

Rions, un peu

La projection de *Grandeur et descendance* au moment où le Festival aborde le très long week-end de l'Ascension relève d'abord de la plus élémentaire charité. D'abord parce le film de Robert Young dure à peine une heure et demie, c'est-à-dire mille fois moins que les films de Wim Wenders ou de Chen Kaige. Et surtout parce qu'il ne suscite aucune réflexion, n'appelle aucune question que «c'est drôle, au moins?». A laquelle il faut bien répondre «un peu».

Écrit, produit et interprété par Eric Idle, Monty Python rix imberbe à cheveux longs, *Grandeur et descendance* chasse sur les terres des comédies noires d'Ealing avec les armes du film loufoque américain. Idle s'est attribué le personnage de Tommy Patel, employé de bureau qui découvre sur le coup de la trentaine que sa famille indienne (d'Inde) n'est qu'adoptive (dans *The Jerk*, réalisé par Carl Reiner il y a presque quinze ans, Steve Martin réalisait sur le coup de la trentaine que sa famille de métayers noirs du Mississippi, etc., etc.).

Mais ce n'est pas tout: Patel s'aperçoit qu'il est le rejeton de la

famille ducale de Bournemouth. Bêbé, il a été oublié par ses parents dans un restaurant, et une main mystérieuse a substitué un usurpateur dans le couffin ducal. Patel décide alors d'éliminer le faux duc (Riek Moranis) qui, coïncidence, vient justement de devenir son meilleur ami.

Le film commence assez vivement, avec un bref retour sur les années 60, quelques allusions à l'actualité de 1993 et l'apparition de John Cleese en avocat marron. Mais la plupart des gags et des répliques n'ont déjà rien servi le cinéma comique, et le réalisateur se fait un plaisir de téléphoner ses effets quelques minutes à l'avance. L'idée initiale (réaliser le coup d'un poisson nommé *Wanda*) est évidente, tout comme son échec. Et si l'on rit de temps en temps, c'est plus à cause de réflexes conditionnés par vingt ans de gloire pythonesque. Tout comme on ne peut s'empêcher de taper du pied en écoutant le dernier album des Rolling Stones ou des Kinks.

T. S.

Opération Taylor Storm

La venue à Cannes d'Elizabeth Taylor dans le cadre de l'action «Le cinéma contre le sida» a tenu de l'opération militaire d'ant la préparation ferait passer les généraux Colin Powell et Norman Schwarzkopf pour des amateurs.

L'affaire énumère il y a plus d'un an. Le sida continue ses ravages, pour cause de récession les grands donateurs de fonds américains sont de plus en plus réticents à financer des programmes à l'étranger. Forte d'une expérience précédente à l'ArtFest de Bâle en 1990, AmFar International, association fondée il y a quatre ans par Elizabeth Taylor, cherche une manifestation artistique de prestige, réunissant des gens déjà actifs dans le domaine, une grande concentration de presse, un large public auquel s'adresser directement. Cible de choix: le Festival de Cannes.

Assistant «en repérage» au Festival de 1992, Sally Morrison, une des responsables de l'AmFar, rencontre le président Pierre Viot. A sa grande surprise, il accepte tout de suite: «Nous vous aiderons au-delà du possible, vous ferez tous les contacts nécessaires, simplement, ne nous demandez pas d'argent, nous n'en avons pas». Morrison rencontre les gérants des grands hôtels, les cadres supérieurs de studios, tous l'écoutent avec sympathie et attention. Ils ne font cependant que l'écouter. De La Vignette à Saint-Paul-de-Vence, on explore tous les lieux susceptibles d'accueillir une soirée de cette ampleur. Morrison fera le voyage New-York-Nice une fois par mois.

«Ne pas séjourner sur la Croisette»

Septembre 1992: le Festival prévient Morrison que le paquebot *France*, devenu le *Norway*, serait disposé à redevenir le *France* pour une semaine; ancré dans la baie de Cannes, il pourrait servir de cadre à l'opération de bienfaisance, et aussi accueillir - gratuitement - les invités de marque (les grands sponsors hésitent toujours à se mêler aux salimbanques). Joie, puis déception. Le *France* est dans un état de délabrement plus avancé qu'on ne pensait. Retour à la case départ? Non, le sponsor est déjà trop avancé. A force de cajoleries, Roger Vergé concède les salons du Moulin de Mougins, puis un jardin, enfin le Moulin tout entier.

Gilles Jacob offre à AmFar international une projection de gala. Grâce à son ami Pierre Lescur, Michael Fuchs, président de l'ÉBO, offre *And The Band Played On*, le premier film sur le sida comportant plus de stars, peut-être, que le *Player* de Robert Altman. Elizabeth Taylor accepte d'être à la fois l'hôte et l'invitée d'honneur. Tout baigne. Non, tout se noie: *And The Band Played On* ne pourra être projeté à temps. «L'horreur!» dit Sally Morrison. Nous arions un lieu, un événement, des sponsors, et pas de film. En catastrophe on trouve *Cliffhanger*, dont le distributeur TriStar offrira la projection, en première mondiale.

En acceptant, en janvier 1993, de présider la soirée, Elizabeth Taylor ne pose qu'une condition: «Je ne veux pas séjourner sur la Croisette». Après la défection du paquebot, impossible de trouver la moindre chambre d'hôtel (même

au Cap, même pour Miss Taylor), on cherche fébrilement une villa. Enfin, une dame possédant une petite maison discrètement tapie en plein cœur de Cannes accepte de la prêter. Ce sera sa contribution à l'action d'AmFar. On est jeudi 13 mai, jour de l'ouverture du Festival; Elizabeth Taylor arrive le lundi d'après. En trois jours, la propriétaire transpire à l'extérieur toute sa famille.

Le Festival de Cannes prête une Ruils officielle. Venue de Paris, Elizabeth Taylor s'engouffre à la descente même de l'avion, sur la piste, échappant ainsi aux paparazzi. Le temps d'envoyer ses bagages, on est déjà jeudi 20, jour du gala.

Sur les marches, à 19 h 20, le commissaire principal ébauché dans son talkie-walkie: «La moitié du dispositif est arrivé». En l'occurrence, la moitié du dispositif, c'est Elizabeth Taylor, enfermée dans le bureau de Gilles Jacob. Sylvester Stallone, vedette de *Cliffhanger*, prendra, lui, la parole. Cette décision d'une rencontre au sommet des deux stars, au palier supérieur de l'escalier seulement, a été prise pour éviter un brouillage d'ovations. Chacun les siennes.

Près d'un million de dollars

A 19 h 25, Elizabeth Taylor, le maintien clacotant, très simple finalement dans sa robe blanche, les bijoux discrets, apparaît sous les vivats de la foule. Un peu plus tard, à bas tout en bas, Stallone descend de sa limousine, monte, monte, sous les vivats décalés de la même foule. Sur le palier accolade brève. Elizabeth Taylor épingle au revers de Staline le ruban rouge des militants anti-sida. L'atmosphère tient du camp du Drapeau d'or et du retour d'Ulysse attendu par une Pénélope qui a décidé de divorcer.

Puis c'est le film, réalisé par Renny Harlin, hnn spécialiste de l'action et de l'horreur (*Freddy IV*, 58 minutes pour survivre). Après un crash d'avion comme si on y était, très applaudi, on verra la

rédemption de Stallone, alpiniste traumatisé pour avoir lâché dans le vide une jeune grimpeuse maladroite. Triomphant d'une bande de gangsters sanguinaires, il réalisera de nombreuses ascensions dans les Dolomites, censées représenter les Rocheuses, dans la neige et en T-shirt pour que l'on puisse admirer ses hanches surdimensionnées.

Il échappera aussi à plusieurs explosions, à quelques avalanches, à des volées de coups de pied dans le ventre, à une attaque de chauves-souris et à la débilité du scénario. Si ce n'était pour une noble cause, jamais sans doute un tel film n'aurait parasité une soirée du Festival de Cannes. Effet pervers de la fièvre carnavalesque...

A la sortie d'ailleurs, comme s'il n'avait pas assez pu toute la journée, il neigait. Neige artificielle, bien sûr, pour prolonger les faibles frissons de *Cliffhanger*. Une véritable armada de limousines (50) et de mini-vans (30), n'a plus alors qu'à emmener les 450 invités (25 000 dollars la table). Toute la ville de Cannes est bloquée, avec un gendarme tous les 2 mètres (du Palais au Moulin).

Précédées par des motards sirènes hurlantes, les voitures grilles tous les feux rouges et prennent tous les sens interdits. Épuisée par la journée, Elizabeth Taylor, après avoir salué Jack Lang (et Jacques Thuon), Michael Douglas, Rosanna Arquette, Line Renaud et Régine, ses «sœurs de guerre» contre le sida, se sauvera avant que démarre le spectacle du Moulin Rouge avec, en vedette, Ru Paul.

Bilan, pour Sally Morrison: une opération qu'elle qualifiera de réussie lorsque tous les camps seront faits. Mais elle estime le montant recueilli jeudi soir à près de 1 million de dollars, «peut-être plus en fonction du nombre de photos vendues et des dons supplémentaires qui pourront nous être faits».

DANIEL HEYMANN et HENRI SÉHAR

Claude Rich et Claude Brasseur
soulent tous les jours
à l'Elysées Lincoln
et au Lucernaire Forum
(prolongation exceptionnelle)

Le Souper

le vice au bras du crime

Un film de
Edouard Molinaro

2 CESARS 1993



Programmation plus que contrastée de la sélection officielle. Le même jour ont été projetés *Libera me*, l'épique tragique d'Alain Cavalier, et *Grandeur et descendance*, de Robert Young, une comédie burlesque à la Monty Python. Le tout arrosé de pluie et très agité par la présence radieuse et charitable d'Elizabeth Taylor, présidente de la soirée donnée au bénéfice de la lutte contre le sida.

Jet-lag

par Michel Braudeau

Au bout d'une semaine, le festivalier sait qu'il touche le fond. Il n'a pas plus bas, il ne peut que remonter, se reprendre. Les vieux rhéteurs optimistes, dans le style de *Libera me*, pour autant y échappent. Tout individu plongé en mai à Cannes commence par éprouver une sensation d'étréité un peu affolée. Tant de films! Tant d'invitations! Et on croise tant d'amis! Ce dure un jour, deux maximum. Ensuite n'est la descente inexorable. Le festivalier ne se trouve pas souvent assis à côté de ses amis qui ont choisi de voir d'autres films, apparemment. Il découvre la solitude: il dort seul parce que l'autre n'a pu descendre; il lui arrive de dîner seul au restaurant en lisant le *Monde* ou *Nice-Matin*, mais c'est tout aussi loin pour lui que dans une bulle.

De toute façon, il y a longtemps qu'il n'a eu plus quel jour on est. Quand il ne regarde pas la télé du festival, et se branche par erreur sur une chaîne nationale, il entend sans les croire des histoires de Croates et d'otages. Il y a donc une vie au-delà du Palm-Beach? Il ne dort pas assez entre la projection de 22 h 30, la boîte du Canal + et la boîte du matin avalé d'un coup, tardant avant la séance de 8 h 30. Il n'a plus de notion de l'heure, il se fait tout le temps ou plus du tout. A force de changer de langue, d'intriguer, de saison et de ne pas rattraper le sommeil manqué, il est en plein jet-lag.

Sa mémoire s'embrouille rapidement. Dans quel film, ces réverbères dans la nuit? Le hongrois de la compétition ou le mexicain de la Quinzaine? La petite fille jetée par la fenêtre, chinoise ou indienne? Il a l'impression que les films communiquent entre eux de façon paranormale. Il est lucide sur sa propre confusion mentale et se la déprime. L'air conditionné l'avait antamé, une avarie l'achève. Il se crève. A d'autres anémies, il déclare: «C'est la dernière année que je viens...» On lui répond qu'il dit ça depuis 1982 au moins.

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT

Le Monde

RADIO TÉLÉVISION



ALLEN ET ALBERT HUGHES

Enfoncez, les frères Coen! Si Joel et Ethan, duo d'enter de *Blood Simple* et de *Barton Fink*, avaient leur différence d'âge et se répartissent plus ou moins les tâches (l'un produit, l'autre réalise, et ils écrivent en tandem), Allen et Albert Hughes, vingt ans à peine et jumeaux de surcroît, produisent, écrivent et réalisent ensemble, depuis que leur mère leur a offert leur première caméra vidéo à Detroit, lorsqu'ils étaient enfants. Après avoir donné dans la parodie de grandes émissions de télévision (*Star Trek*, *Tonight Show*), ils se lancent dans le court-métrage (*The Drive*) puis, en professionnels, dans le vidéo-clip hip-hop (*Digital Underground* et *Tupac Shakur, KRS-One*).

Présentés à la Quinzaine des réalisateurs, leur premier long-métrage, *Menace 2 Society*, jette un regard implacable sur le jeunesse noire du quartier de Watts, déchiré par des émeutes sociopolitiques en 1985, déchaîné aujourd'hui par la drogue et la guerre des gangs.

«Le scénario original était beaucoup plus sombre, disent les frères Hughes. Par la suite, nous avons pu y inclure des éléments de comédie, parfois légers, parfois désespérés...» Cinéphilie acharnée et fanatique, les frères Hughes ont rencontré à Cannes des cinéastes qu'ils ne connaissent que par film et vidéo interposés: Robert Altman, notamment: «The Player, on se l'est passé mille fois au magnétoscope, on l'a scruté, analysé, décortiqué image par image... Parle pour *Raging Bull*, *Taxi Driver*, c'est comme ça que nous avons appris comment cadrer, comment rythmer...»

La question qui se pose toujours à un cinéaste débutant (et plus encore à deux): comment se démarquer du premier film dans le second: «Par la différence du ton, déjà, disent-ils. Il se passera plusieurs années avant que nous fassions un film aussi sombre et aussi dur. Nous ne nous laisserons pas cantonner dans les films de gang et de ghetto, ça ne nous empêchera pourtant pas d'y revenir. Brian de Palma et Martin Scorsese l'ont fait tout au long de leur carrière sans qu'on le leur reproche».

H. B.

CULTURE

THÉÂTRE

Le chocolat des religieuses

Une petite Sœur mexicaine fut un très grand poète

LE PHÉNIX DU NOUVEAU MONDE
ou Petit Océan

Un nouveau mérite du théâtre : il s'affirme, avec plus d'énergie de saison en saison, comme un explorateur d'îles inconnues. Il les aux trésors, bien sûr - les trésors étant poèmes, récits, lettres... Une actrice, sur scène, dit des pages. «Joua» des pages. Si son art est beau et fort, et si décor, costume, éclairage, mise en scène, s'unissent en une heure de merveille, il apparaît que le théâtre, avec bien plus d'ascendant et de charme qu'un article imprimé, même hon- ou qu'un Pivot, même lumineux, donnera l'envie d'aller voir cela de plus près. Rush chez le libraire. Plongeon dans le livre.

Octavio Paz, qui est un homme célèbre, inné, et posé, a dit que l'un des plus grands poètes est une jeune femme, née au Mexique au pied du volcan Popocatepetl : Juana Inés de la Cruz. Née en 1648, mais la date importe peu puisque tout ce qu'a écrit Juana Inés nous paraît dater d'aujourd'hui : clair, vivant, immédiat. Belle comme le jour, d'un esprit

vif, et gaie, elle devint à seize ans dame de compagnie de la vice-reine du Mexique. Demande en mariage sur demande en mariage. Mais, à vingt ans, Juana Inés choisit le couvent de Saint-Jérôme. Non par ferveur religieuse. Mais parce qu'elle veut être écrivain, et rien à sa connaissance n'est plus propre à l'écriture, plus calme, beau, silencieux, que ce couvent de Saint-Jérôme.

Energie spirituelle

«Sa cellule n'est pas grande d'ermite, dit Octavio Paz. Bibliothèque, salon, on y reçoit et fait conversation, lit des vers, discute, et écoute de la bonne musique. Elle-même nous raconte dans un poème que ses visiteurs et ses amis prenaient du chocolat et mangeaient des douceurs tout en dissertant sur des sujets littéraires, et sur des points de philosophie et de théologie.» (A noter que l'interférence mexicaine élégant-chocolat-poésie a été une fois pour toutes démantelée par Luis Bunnell dans une séquence immortelle de son film *La Vie criminelle d'Archibald de la Cruz*).

Sœur Juana Inés de la Cruz écrit des poèmes d'amar, des vers sur le sommeil, les pyramides d'Égypte, la médecine douce et les poisons, l'empire des lanternes magiques. Mais aussi des poèmes cosmiques (l'un des plus beaux, *Premier Songe*, annonce le chef-d'œuvre de Mallarmé, *Un coup de dés*). Dans une courte pièce géniale, elle fait dialoguer «L'Occident» (en fait les conquérants), «L'Amérique» (en fait les indiens autochtones), «La Religion», et «Les Soldats». L'ensemble des servitudes, des antagonismes de l'Histoire est vu ici d'un œil sûr.

Une traduction superbe, et très proche de nous, des poèmes de Sœur Juana Inés, par Florence Delay, Frédéric Magne et Jacques Roubaud, a été publiée par Gallimard. Titre : *le Divin Narcisse*. Qui pourrait se retenir de découvrir cette lecture, cette aventure, après avoir vu et entendu Evelyn Issa en dire des pages sur la scène du Petit Océan ? Elle est un phénomène. Elle a toujours su comme personne exprimer l'énergie spirituelle des grands textes. Dès ses débuts, elle prenait l'attention de ses auditoires comme par la main.

Elle avait une voix grave, chande, et un air de garçon manqué (expression bizarre, comme si seule les filles pouvaient être des garçons manqués). Et puis, d'année en année, Evelyn Issa, tout en enrichissant la vigueur calme de son jeu, est devenue de plus en plus jeune, de plus en plus belle, de plus en plus étrangement immatérielle. L'un des sommets de son art fut l'interprétation d'*Electre* chez Vitez.

Dans cette évocation de Juana Inés de la Cruz, appelée *le Phénix du Nouveau Monde*, elle apparaît dans des robes blanches sublimes. Le décor, blanc lui aussi, est porté par des eaux vives, ou dirait un mirage d'aurore. Tant cela plus rude que joli, œuvre du metteur en scène-décorateur Antonin Arenas. La vice-reine du Mexique, jouée par Graciela Cerast, traverse deux fois le paysage, tantôt en femme, une trop saine, tantôt en gloire souveraine.

MICHEL COURNOT

► Place de l'Odéon, métro Odéon. Petite salle, du mardi au dimanche à 18 h 30. Tél. : 44-31-36-36 jusqu'à 30 mai.

MUSIQUES

L'aventure Barouh

A Montauban, le temps d'un festival, la chanson est à l'honneur avec, cette année en vedette, Pierre Barouh

Pour beaucoup, Pierre Barouh est l'homme d'un film d'une musique, d'une chanson. Pour le chanteur-auteur-compositeur, le raz-damné suscité il y a bientôt trente ans par *Un homme et une femme* (musique de Francis Lai) s'est prolongé dans d'étranges gestes musicaux. Le Festival de la chanson vivante de Montauban est un de ceux-là. Le programme répond au tempérament de son créateur. Depuis sept ans, 500 y a déjà eu un hommage à Pierre Barouh. Georges Moustaki, Léo Ferré ou Juliette Gréco.

Mais Pierre Barouh, pour être voyageur et avoir le premier chant du poète brésilien Vinícius de Moraes en français et produit les albums du Gabonais Pierre Akendengué, ne pouvait s'arrêter aux frontières de l'Hexagone. On trouve donc à ses côtés le Chilien

Oscar Castro, avec qui il a inventé en 1986 le *Kabaret de la dernière chance*, une sorte de comédie musicale à géométrie variable, le guitariste brésilien Baden Powell, que l'oo n'avait pas vu en France depuis une dizaine d'années, et le percussionniste Nana Vasconcelos.

«L'âme des choses penchées, cet entre-deux qui boite avec grâce», dit Pierre Barouh, blanchissant tout. Dans une mission des alentours de la place de la Contre-carpe, Barouh continue de présider aux destinées des éditions Saravah, «le plus vieux des labels indépendants français», créé en 1965 «pour essayer d'obtenir des avances qui aient permis à Claude Lévi-Strauss de terminer un film en lequel personne ne croyait alors». Le catalogue de Saravah, environ deux cent cinquante références, laisse rêver. En puisant ou hasard, on y trouve : Higuchi, qui fit à ses débuts, Carole Laure, Maurane, David Mervin, Nana Vasconcelos, Jean-Roger Caussimon, Alain Leprest ou les polyphonies corées de A. Filletta.

«Sombre mais sobre au clair»

L'an passé, Saravah a voulu quitter son distributeur, Adda. L'affaire s'est soldée par un succès. En outre, la récente fusion commerciale entre Adda et WMD au sein de WMD Musique, suppose une redéfinition des tâches et des stratégies dont la mise en place prend du temps.

Depuis huit mois, Saravah a donc, le thème est facile, des difficultés de distribution. En 1975, la maison d'édition avait traversé une grave crise financière. Elle s'en était remise à la main, sans que ce demi-sommeil imposé atteigne véritablement le moral des troupes. A preuve, les innombrables «soirées Saravah» de l'époque. La tréna «voulait bien sombre, mais sobre au clair», Pierre Barouh rappelle que «les réseaux d'amitié s'étaient alors mis en branle».

Aujourd'hui, alors que Saravah traverse une autre mauvaise passe, le chanteur affiche sa détermination de ne rien céder à quiconque. En attendant d'être présenté à l'automne à Tokyo, le *Kabaret de la dernière chance* (l'album est introuvable) est à Montauban, joué par la troupe du Théâtre Aleph, et Pierre Barouh remonte sur scène, porté par les membres de la tribu Saravah.

VÉRONIQUE MORTAIGNE
► Festival de la chanson vivante de Montauban, jusqu'au 23 mai. Tél. : 63-22-12-41.

Le Monde

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES-MARS 93

En vente chez votre marchand de journaux

CARNET DU Monde

Mariages

Le docteur Jacques COLOMBO, M^{re} Franco LÉOTARD, M^{re} et M^{re} J. Marie LAYAL, sont heureux de faire part du mariage de leurs enfants

Philippe et Laëtitia,

qui sera célébré le samedi 22 mai 1993, à 16 heures, en la cathédrale Sainte-Léonce à Fréjus.

Décès

— Hagop-Gélan et Vatché Papiasian, ses fils, Hecimian et Nouch, ses petites-filles. Les familles Khoubessarian, Papiasian et Voskorian, ont l'immense douleur de faire part du décès de

Vahiné PAPAZIAN,

le 18 mai 1993.

La cérémonie religieuse sera célébrée le 24 mai, à 14 heures, en l'Eglise arménienne, 15, rue Jean-Goujon, Paris-8^e, suivie de l'inhumation dans l'intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Ni fleurs ni couronnes.

Des dons peuvent être adressés à l'Eglise arménienne, en faveur des associations d'entraide.

— Anne-Marie Vallet et ses enfants, Adeline Vallet et ses enfants, Michel Vallet et ses enfants, ont la douleur de faire part du décès de leur mère et grand-mère,

Henriette VALLET,

née Chénier,

dans sa quatre-vingt-troisième année.

L'inhumation s'est faite au cimetière de Croisy-sur-Andelle, dans la plus stricte intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part et de remerciement à l'égard de toutes les personnes qui se sont associées à leur peine.

M. et M^{re} Vallet, 76780 Croisy-sur-Andelle.

CARNET DU MONDE
Renseignements :
40-65-29-94

WEEK-END D'UN CHINEUR

Prix serrés au Salon de Dijon

Les grands avantages qui assurent le succès des Salons d'antiquaires sont l'abondance des marchandises et la possibilité de faire jouer la concurrence dans un espace restreint. Dijon nous en donne l'exemple le plus récent avec une centaine de marchands, du grand prestige aux brocanteurs sans prétention.

Pour les meubles, dont l'authenticité est garantie ici par des experts compétents, on remarque un glissement du goût : les pièces classiques sont actuellement délaissées, et leurs prix baissent. Une grande armoire bordelaise en acajou massif proposée à 50 000 F se vendait presque le double en 1991, une commode provençale sculptée à 60 000 F et un buffet breton avec horloge à 58 000 F assignaient environ 40 % de plus il y a deux ans. Le moment s'avère donc favorable pour acheter du mobilier de qualité.

Du côté des objets, la mode va aux pièces à caractère décoratif sans distinction d'époque ou de style, des pièces de jardin sculptées, chapiteaux, colonnes, se trouvent entre 4 000 F et 5 000 F ; potiches ou cache-pots en céramique de Massier démarrent autour de 2 500 F. Plus modestes, les «verres d'amitié» gravés à 800 F, ou une coupe à fruits arts déco en verre montée sur fer forgé à 800 F également. Dans l'ensemble, on note un réel effort des marchands pour serrer les prix et convaincre un public qui a pris ses distances depuis la flambée de 1991.

CATHERINE BEDEL

► Salon des antiquaires de Dijon jusqu'au dimanche 23 mai.

Ici et là

Ile-de-France

• Samedi 22 mai

Chartres, 18 h : cartes postales, bandes dessinées, planches et dessins ; Les Andelys, 14 h 30 : livres.

• Dimanche 23 mai

Chartres, 14 h : argenterie, bijoux ; Fontainebleau, 14 h 30 : tapis ; Meaux-le-Coquet, 14 h 30 : vente sur le thème du chaval et du la vénére.

Plus loin

• Samedi 22 mai

Aries, 15 h : tableaux, mobilier ; Courances, 14 h 30 : livres, documents ; Fontenay-le-Comte, 14 h : véhicules de collection ; Marseille (Jean Martin), 14 h 30 : affiches, vieux papiers ; Montpellier, 14 h : mobilier, objets d'art ; Nîmes, 14 h 30 : mobilier, tableaux.

• Dimanche 23 mai

Cannes, 15 h : tableaux, dessins, photographies ; Deauville, 15 h : mobilier, objets d'art ; Dunkerque, 14 h 30 : mobilier, objets d'art ; Fécamp, 14 h 30 : mobilier, tableaux ; Illiers-Combray (Maison de Tante Léonie), 14 h : livres, gravures, objets d'art au bénéfice de la Société des amis de Marcel Proust ; La Flèche, 14 h : tableaux, art populaire, objets de fouille ; Nevers, 14 h : mobilier, objets d'art ; Orléans, 14 h 30 : livres, Rouen, 14 h : armées ; Sedan, 14 h : mobilier, objets d'art ; Sens, 14 h 30 : art d'Asie ; Vines, 14 h 30 : mobilier, tableaux.

Foires et salons

Paris (place Baudoyer), Dijon, Saint-Germain-en-Laye, Euzeu (Gars), Périgueux, Deauville, Argentan, Jarnac.

Un train en Colombie

L'en dernier, l'apératran «Carga 92» ammenait en Amérique latine Philippe Decouffé, le Meno Negra, Philippe Genty et Rayel de Luxe. Parmi les membres de Royal de Luxe, Didier Jaconelli. Il représentait, entre autres, Napoléon dans l'incendie de Moscou, et e fabrique quelques-unes des merveilleuses machines de la *Vérité Histoire de France*.

Didier Jaconelli est un fou des trains. Or, pendant le séjour en Colombie, il a vu des kilomètres de rails, quasi abandonnés, puis «ce pays», comme tous, ceux du continent américain, privilège l'outocar, la voiture ou le camion. Là-bas, malgré l'état des routes, on voyage plutôt en autocar. S'est mis à la recherche des trains, s'en est enquis auprès de Ferrovies - la SNCF locale - qui justement mettaient en route un programme de rénovation du réseau. De cette rencontre est sorti le pro-

jet d'un train-spectacle - avec un wagon en hommes contenant un immense bloc de glace - qui devrait parcourir, en novembre et décembre, la ligne de Bogota à Santa-Marta, d'une traite, puis retour, en s'arrêtant onze fois.

Avec, à chaque halte, une représentation avec des artistes du cru et le troupe foraine des Buratini. Et en clôture, avec la participation de la municipalité de Bogota, l'intervention du groupe des plasticiens volants à la Mena Negra. Le contrat doit être signé le 17 mai-avec le directeur de Ferrovies, qui apporte en prestations l'équivalent de 1,7 million de francs ; l'AFAA, Association française d'action artistique, accepte de coproduire l'opération pour 500 000 francs ; reste à trouver le quart du budget : les télévisions colombiennes s'intéressent à l'affaire.

C. G.

PATRIMOINE

Deux groupes de travail sont constitués pour examiner l'avenir de la Bibliothèque de France et de la BN

Le ministre de la culture et de la francophonie, Jacques Toubon, a arrêté la composition des deux groupes de travail qui doivent «étudier le programme d'aménagement, le contenu et la mise en service de la Bibliothèque de France (BdF) et l'avenir du site Richelieu/Vivienne (BN)». Ces deux groupes seront placés sous la présidence éminente de Philippe Belaval, maître des requêtes au Conseil d'Etat.

Ce dernier a reçu du ministre une lettre de mission indiquant que «le groupe relatif à la mise en service de la BdF est prioritairement chargé de formuler des propositions sur l'ouverture à un large public de la bibliothèque de haut-de-jardin, le rez-de-jardin demeurant réservé aux chercheurs

et universitaires ; de valider l'ensemble du programme informatique de l'établissement ; de réfléchir aux aspects institutionnels et juridiques de l'exploitation de la Bibliothèque».

Clarification des études

Dans ce groupe, on trouve : Hélène Waysbord, délégué scientifique à l'Etablissement public de la BdF, Jacqueline Sanson, directeur du département des imprimés de la BN, et Claude Jully, directeur de la Bibliothèque de la Sorbonne, vice-président du conseil d'administration de la BN, membre du conseil scientifique de la BdF.

«Le groupe relatif à l'avenir du site Richelieu/Vivienne poursuivra et clarifiera les études déjà entreprises, notamment les projets de Bibliothèque des arts et d'Institut des arts, ainsi que leurs relations avec la BdF», précise le ministre.

Font partie du ce groupe : Jacques Renard, directeur général de l'Etablissement public de la BdF, Jean-Marie Arnault, directeur technique à la BN, Daniel Renoult, conservateur des biblio-

thèques, sous-directeur des bibliothèques à la direction de la programmation et du développement universitaire (ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche), et Pierre Rosenberg, président du Comité français d'histoire de l'art, conservateur général du patrimoine, chargé du département des peintures du Musée du Louvre.

Ces groupes devront remettre leurs conclusions à Jacques Toubon avant le 13 juin prochain.

CINÉMA

Humour black

MO' MONEY
de Peter McDonald

Un petit escroc à la manie en a assez de risquer la prison pour des arnaques à 50 dollars. Cavalant derrière une jolie Noire (Stacey Dash), vraie graine de cadre supérieur, il réussit à se trouver un emploi subalterne dans la même grande entreprise qu'elle.

Damon Wayans, auteur, coproducteur et interprète, est devenu (à la télévision) le nouveau spécialiste de la satire «black», prenant la relève de l'Eddie Murphy de la première heure. Il brocarde ici aussi bien la paranoïa blanche que les fantasmes des habitants des ghettos, qui n'ont rien mais rêvent d'avoir tout. La première partie de *Mo' Money* est vive et drôle. Mais le film tente ensuite, sans conviction de froter le thriller, perd toute dynamique et, plus grave, presque tout son humour.

H. B.

BOULEVARD DU BOULEVARD Daniel Mesguich
25 - 29 mai 49 80 18 88

ÉCONOMIE

BILLET

La crise de la mobilité géographique

L'équation est simple : sur le long terme, ralentissement de la croissance économique et crise de l'emploi entraînent la mobilité géographique des Français. Le diagnostic que (INED) Institut national d'études démographiques vient de rendre public dans son bulletin *Population et sociétés* est sans ambiguïté. Les changements de région, qui avaient baissé de 11 % entre la période 1968-1975 et la période 1975-1982, ont de nouveau reculé entre 1982 et 1990. Au cours de ces huit dernières années, cinq millions de personnes sont passées d'une région à une autre. Si l'orientation de ces mouvements « est d'une extraordinaire stabilité depuis 1975 » (déclin à l'Est, dans le Nord et l'Île-de-France, croissance au Sud et dans le Centre), ils concernent néanmoins des populations de plus en plus spécifiques. Ainsi, le critère de l'âge apparaît nettement comme la moteur de la mobilité. Deux catégories — les jeunes actifs et les retraités — sont les plus disposées à changer de région.

Les vingt à vingt-neuf ans restent très attirés par les « régions métropoles » (l'Île-de-France et le quart sud-est), même s'ils résident dans des zones démographiquement dynamiques comme le Centre ou l'Aquitaine. Les départements ruraux de la moitié ouest comme ceux qui entourent le bassin parisien assurent dès lors une fonction de « réservoir de main-d'œuvre » au profit des métropoles. Quant aux plus de soixante ans, ils émigrent vers le Sud, abandonnant surtout le « croissant nord ». A cet égard, l'exemple de la région parisienne est révélateur. Sa population baisse de 3,6 pour mille chaque année, mais ce résultat recouvre deux mouvements contradictoires : réduction de 10 pour mille pour les plus de soixante ans mais hausse de 16,9 pour mille pour les vingt à vingt-neuf ans.

Enfin, au-delà des considérations relatives à l'âge, l'INED confirme ce que l'on savait déjà. La mobilité est pratiquement nulle pour les travailleurs indépendants, alors que les cadres sont les plus fréquents « migrants » et que les démnagements des employés comme des ouvriers s'effectuent sur une base plus locale. Par contre, cette étude dissipe certaines idées reçues. Ainsi, les chômeurs sont plus mobiles que ceux qui disposent d'un travail. Explication avancée par l'INED : la mobilité du chef de ménage peut entraîner la perte d'emploi d'autres membres de la famille.

JEAN-MICHEL NORMAND

■ Pêche : le Comité de survie breton annonce des actions « ponctuelles mais dures ». — Le Comité de survie des pêcheurs bretons a annoncé, jeudi 20 mai à Douarnenez, des actions « ponctuelles mais dures » dans les semaines à venir, avant la réunion des ministres européens de la pêche le 8 juin à Bruxelles. Le Comité de survie a également indiqué qu'une réunion des producteurs de l'Europe bleue (Danois, Néerlandais, Irlandais, Britanniques, Espagnols et Portugais et Français) se tiendra le 4 juin à Paris afin de définir « une plate-forme de revendications et des actions communes ».

■ Rectificatif — Dans le « billet » sur la contribution sociale généralisée (CSG) intitulé « Une occasion manquée » (Le Monde du 21 mai) il fallait lire « M. Barrot a rédigé un amendement introduisant la non-deductibilité totale de la CSG » et non « la déductibilité totale de la CSG ».

Fiscalité, distribution, contrôles aux frontières

Le Sénat propose trente mesures pour améliorer le commerce des fruits, des légumes et des fleurs

« 1992 a été pour l'agriculture, et notamment pour les travailleurs du secteur des fruits, des légumes et de l'horticulture, une année terrible », a déclaré, mercredi 19 mai, Louis Minetti, sénateur communiste des Bouches-du-Rhône, en présentant le rapport de la mission d'information sur ces produits, dont il était le président (1).

Selon M. Minetti, on assiste à un mouvement de « délocalisation en domino » des productions, quittant les bassins traditionnels pour s'implanter dans les régions de grande culture où des hectares sont libérés ou voués à la jachère à la suite de la réforme de la politique agricole commune (PAC). Dans l'Aisne par exemple, terre de betterave et de blé par excellence, la production de légumes occupait en 1985 31 000 hectares et 62 200 en 1990. Les surfaces céréalières ont chuté de 276 000 à 242 900 hectares. Par ailleurs, les importations massives perturbent gravement le marché et les productions, et la préférence communautaire n'existe plus dans les faits.

Le rapport analyse longuement la crise qu'a connue l'an dernier le secteur des fruits, légumes et fleurs et qui s'est traduite notamment par une chute brutale du revenu de ces exploitations de 30 à 40 %. Paradoxe : les consommateurs n'ont que très partiellement bénéficié de la baisse des prix de ces produits. « Dans un marché encore engorgé

et perturbé par les dévaluations compétitives de l'automne 1992, comme celles de l'Espagne et du Portugal la semaine dernière, 1993 s'annonce aussi défavorable », notent les rapporteurs.

Face à un secteur de la distribution très concentré, celui de l'offre apparaît beaucoup trop atomisé : « La grande distribution, qui occupe une part croissante dans les achats alimentaires, pèse d'un poids écrasant, en dépit d'une résistance relative des circuits traditionnels. La pression que les grandes surfaces exercent sur les producteurs leur permet de casser les prix. Par ailleurs, la qualité de la présentation des produits, souvent disposés en vrac, est parfois négligée ».

« Patriotisme économique »

Le rapport du Sénat émet une trentaine de propositions pour audier la compétitivité de ce secteur et le fonctionnement du marché, parmi lesquelles on retiendra notamment : un volet fiscal permettant des provisions pour autofinancement ; l'allègement des charges sociales de la main-d'œuvre saisonnière ; un effort pour la promotion des produits de qualité à l'étranger ; le renforcement des organisations communales des marchés avec une implication plus volontariste des professionnels dans l'ensemble de la filière.

Mais, parmi ce catalogue de suggestions, on en citera trois originales qui ont des chances, inégales, d'être retenues. « Il faut que les

grandes centrales d'achat des supermarchés et hypermarchés manifestent un « patriotisme économique » vis-à-vis de nos produits, comme c'est le cas aux Pays-Bas, en Allemagne ou en Grande-Bretagne », a déclaré Jean Huchon. Le Sénat demande une surveillance accrue de l'application des accords préférentiels actuellement utilisés par certains pays tiers non bénéficiaires pour contourner les barrières communautaires. C'est ainsi que des cornichons israéliens sont achetés par la Turquie, qui les réexporte ensuite vers la CEE ; enfin, pour lutter contre le dumping social pratiqué par certains pays, dont les exportations à bas prix vers la CEE provoquent l'effacement de cours européens, le Sénat demande l'institution d'une taxe différentielle destinée à rapprocher le prix d'entrée du prix communautaire.

Le produit de cette taxe pourrait, pour tout ou partie, être réaffecté au pays exportateur pour aider son développement, notamment agricole, en favorisant l'essor des cultures vivrières.

FRANÇOIS GROSRICHARD

(1) Fait au nom de la commission des affaires économiques et du plan, ce rapport d'information a été rédigé par Jean Huchon (Union centriste, Maine-et-Loire) et Jean-François Le Grand (RPR, Manche). La mission avait été créée en décembre 1991. Un millier de personnes ont été rencontrées ou auditionnées et les sénateurs ont effectué plusieurs déplacements en province, au Maroc et aux Pays-Bas.

Dix millions d'offres et de demandes d'emploi

L'activité de l'ANPE a fortement progressé en 1992

L'activité de l'ANPE s'est sensiblement accrue en 1992, avec un total de flux d'inscriptions et de sorties d'environ 10 millions, a indiqué, mercredi 19 mai, Jean-François Colin, directeur général de l'ANPE. Faisant état d'un marché de l'emploi « très dynamique et flexible », malgré une conjoncture « particulièrement difficile », M. Colin a récusé « des critiques parfois abusives sur l'activité de l'agence ». « Chaque jour ouvré, a-t-il indiqué, 10 000 personnes retrouvent un emploi ».

En 1992, les flux d'inscriptions ont été « massifs et en forte progres-

sion » : 5,750 millions de demandes d'emploi, soit un flux de 23 000 inscriptions par jour ouvré, soit une hausse proche de 9 % en un an. En catégorie I (demande d'emploi à durée indéterminée à temps complet), on a dénombré en 1992 4,3 millions d'inscriptions. Par ailleurs, 110 000 radiations administratives ont été prononcées et les offres d'emploi, « en recul de 10 % sur les trois premiers mois de 1993 par rapport à 1992 », ont atteint 1,2 million, en progression de 8 % par rapport à 1991 grâce, notamment, aux contrats emploi-solidarité (CES).

POINT DE VUE

Tous dans le même sac ?

par Albert Merlin

FACE à la récession actuelle, la thèse la plus répandue est celle du dysfonctionnement des indicateurs. La dégradation est présentée comme inhabituelle, inhabituelle, anormale au sens économétrique du terme : ce qui expliquerait le sentiment de surprise. Vient ensuite le couplet archiconnu sur la vanité des prévisions dans un environnement aussi instable (mais si celui-ci était stable, y aurait-il besoin de faire des prévisions ?). Economistes et experts de tout acabit sont mis tous dans le même sac : le sac insondable de leurs erreurs.

Il vaudrait mieux regarder les faits. Pour les douze derniers mois, on ne peut pas parler de brouillard uniforme. Si l'on se réfère aux données procédant de l'industrie, on vérifie aisément que les sonnettes d'alarme ont correctement fonctionné, dès le printemps de 1992. C'est le cas, au niveau de la Communauté, de « l'indice de confiance dans l'industrie » publié chaque mois par Bruxelles ; c'est aussi le cas des indices précurseurs affichés par l'OCDE, au travers desquels on pouvait discerner, dès le deuxième trimestre, la perspective d'un retournement de l'activité.

Si l'on se reporte au profil des courbes allemandes, la conclusion est tout aussi nette : la fléchissement des commandes reçues par l'industrie d'outre-Rhin ne date pas du début 1993 ni même de la fin 1992, comme on l'a récemment affirmé à la Bundesbank, mais des premiers mois de l'an dernier. Les industriels voyaient la récession se profiler et le disaient, sans être entendus.

Mais en fait d'incompréhension et de dialogue de sourds la France a sans doute battu les records. Dès le mi-1992, l'enquête auprès des chefs d'entreprise indiquait une nette plongée dans des perspectives d'activité, et dès septembre les industriels expliquaient *urbi et orbi* au vu de leurs carnets de commandes, qu'il fallait s'attendre à un quatrième trimestre exécrable. Ce qui suggère, pour l'ensemble de l'année 1992, une croissance du PIB très inférieure à la prévision officielle (1,8 %) et pour 1993 un premier semestre en récession. L'Association des économistes d'entreprise confirme le hiatus croissant entre l'analyse des firmes et celle des services officiels. N'empêche qu'il eût fallu attendre mars 1993 pour que ces derniers soumettent leur surévaluation, et la fois sur 1992 et 1993. Plus près du terrain, les conjonctures des instituts privés ont mieux réagi, mais tout de même avec quelque retard.

N'accablons personne. Tout le monde fait des erreurs de prévision tous les jours ; simplement, elles ne sont pas publiées. Ce qui reste critique, c'est la négation de l'évidence, quand il suffit de lire les courbes pour déchiffrer l'avenir à court terme. Partis pris politiques ? Même pas. La faillie vient tout simplement de ce que les macroéconomistes ne sont pas assez attentifs à ce que disent les industriels. Les sonnettes d'alarme fonctionnent, encore faut-il les écouter.

Albert Merlin est directeur des études économiques de Saint-Gobain.

Une étude du ministère du travail

8,6 % des salariés sont rémunérés au SMIC

Le pourcentage de salariés rémunérés au SMIC (5 156 francs/breux par mois sur la base de 169 heures) au sein de la population active, est resté stable à 8,6 % entre juillet 1991 et juillet 1992 alors qu'il représentait 10,9 % en 1990, selon une étude du ministère du travail publiée mercredi 19 mai. Cette stabilisation s'explique par l'essoufflement des négociations sur les bas salaires entamées en 1990 dans les branches professionnelles.

L'étude note une tendance en vieillissement et à l'augmentation des « embauches de longue durée ». « Les hommes sont davantage payés au SMIC au début de leur vie active alors que pour les femmes, cette situation est souvent plus durable », estime le ministère. Au total, les femmes sont près de trois fois plus souvent payées au SMIC que les hommes (14,1 % contre 5,1 %). Entre juillet 1991 et juillet 1992, la proportion de « embauches » a augmenté dans l'industrie, le bâtiment et plus faiblement dans les transports mais elle a reculé dans les commerces et surtout dans les services. Le secteur de l'hôtellerie-restauration est « un cas à part » : selon l'étude, le pourcentage de « embauches » représente 28,1 % des salariés de cette activité qui dispose « de la plus mauvaise couverture conventionnelle ».

Premier employeur d'Epemay

Moët et Chandon va supprimer 200 à 230 emplois

Moët et Chandon, premier employeur d'Epemay (Marne), « adapte ses ressources humaines ». Invoquant « l'effondrement de ses marges » et la chute de ses ventes pour cause de récession, le numéro un français du champagne, qui emploie 1 600 personnes réparties entre les marques Moët et Chandon, Mercier et Ruinart, envisage de supprimer entre 200 et 230 emplois sur dix-huit mois, à partir de juillet, a indiqué jeudi 20 mai, Yves Bénard, président du directoire. Les suppressions de postes concernent pour moitié des personnes âgées d'au moins cinquante-six ans.

Fils de LYMH, Moët et Chandon a tout de même réalisé l'an passé un bénéfice de 300 millions de francs pour un chiffre d'affaires de 3 milliards. Selon le président du directoire, le plan social qui sera présenté est original car il prévoit une participation de Moët et Chandon dans la mise en place d'un « groupe de réflexion et d'action visant à valoriser les compétences économiques champenoises » et à « dynamiser le tissu économique local ».

Précisant ses orientations économiques

Le gouvernement algérien réaffirme la priorité accordée à la défense des entreprises publiques

ALGER

de notre correspondante

La publication, en début de semaine, de deux circulaires officielles — l'une sur les « conditions de mise en œuvre du plan national pour 1993 », l'autre sur le « renouveau organique » des entreprises du secteur public — apporte un éclairage plus affirmé sur les grandes orientations de politique économique présentées à la fin de l'année dernière par le gouvernement de Belaid Abdesslam.

Ces deux textes, auxquels le quotidien pro-gouvernemental *El Moudjahid* a réservé une large place dans son édition du mardi 18 mai, confirment, tout d'abord, la priorité accordée à la défense des entreprises publiques. Invitées à s'engager sur la voie d'une « nécessaire reconstruction », ces entreprises — dont les termes performances ne sont un mystère pour personne — devront tenter de se regrouper « soit par branche, soit en raison de liens existant entre leurs activités, soit sur la base d'autres critères » que les ministères concernés sont appelés à définir. Cet effort d'assainissement devrait se traduire notamment par la « création de groupes industriels et financiers et de sociétés holdings » et par la mise en place d'« une entité chargée d'administrer le portefeuille d'actions, libellées au nom de l'Etat ». La circulaire évoque également « le caractère cessible des actions et des éléments du patrimoine », exception faite, bien sûr, des « entreprises stratégiques ».

La seconde circulaire, relative au « plan national pour 1993 », s'inscrit, elle aussi, dans le droit fil de la « charte du redressement », pré-

sentée par M. Abdesslam en septembre 1992, et illustre, de manière détaillée, les termes du décret législatif du 24 avril. Les attributions du « comité ad hoc du commerce extérieur », créé en octobre 1992, y sont plus nettement précisées. Chargé « d'accélérer la programmation des importations stratégiques » (en particulier les matériaux de construction et les médicaments), d'initier une gestion plus rigoureuse des lignes de crédit et « d'actualiser la liste des produits suspendus à l'importation », ce comité devra également « mettre en place le marché libre des changes, qui sera alimenté notamment par les recettes d'exportation, hors hydrocarbures, et les transferts de notre émigration ».

Vers un dinar « à deux vitesses » ?

C'est sur ce point que porte l'essentiel des discussions avec le Fonds monétaire international (FMI), dont une délégation est attendue à Alger, fin mai. L'idée d'instaurer un dinar « à deux vitesses », celui du marché libre, proche du cours parallèle, servant à financer les importations non prioritaires, les allocations au taux officiel, décidées par le « comité ad hoc », étant réservées aux importations prioritaires, semble faire son chemin. Dernier point important, évoqué dans la circulaire : « l'élargissement du secteur bancaire et la diversification de ses instruments » — une formule laborieuse qui n'exclut pas l'éventualité d'une ouverture aux banques privées, algériennes et étrangères.

CATHERINE SIMON

Divorce dans le secteur de l'habillement en Italie

Miroglio renonce à GFT

La crise incite à la prudence. Le groupe de confection italien Miroglio renonce à prendre le contrôle de son compatriote Gruppo Finanziario Tessile (GFT). Un mois et demi après la signature d'un protocole d'accord (le Monde des 9 et 13 avril), les deux groupes viennent de publier un communiqué commun officialisant leur rupture : « Les vérifications effectuées aussi bien au sein du groupe qu'après des partenariats étrangers ont fait apparaître des différences de conception essentielles sur la façon d'opérer sur le marché ». Allusion, sans doute, à la « différence de culture » existant entre un groupe Miroglio — spécialisé dans le prêt-à-porter féminin sans marque et GFT, mondialement connu pour sa production de vêtements masculins griffés (Valentino, Dior, Armani, Montanari).

Financièrement aussi, l'opération qui devait donner aux deux alliés une taille équivalente à Benetton, était risquée. Miroglio devait, en effet, malgré un chiffre d'affaires inférieur au Gruppo, souscrire à une augmentation de capital de ce dernier pour un montant de 150 milliards de lire (553 millions de francs). Une augmentation de capital qui lui aurait donné 60 % du capital de GFT, tout en permettant

à ce dernier de résorber une part de ses dettes.

Depuis deux ans, en effet, GFT va mal. Trop longtemps portée par la notoriété de ses licences, la société est frappée de plein fouet par le changement de comportement d'un consommateur privilégié, désormais, le prix à la marque. Les années 1991 et 1992 ont été désastreuses. Le Gruppo perdait 45 puis 55 milliards de lire pour un chiffre d'affaires stagnant autour de 1 500 milliards (5,5 milliards de francs). L'endettement grimpe à plus de 400 milliards de lire, alors que le groupe doit investir pour imposer de nouvelles collections de prêt-à-porter, moins chères. Selon la presse italienne, la famille Rivetti qui détient 100 % du Gruppo, aurait fait appel à la banque Mediobanca pour aider à trouver une solution de rechange, malgré cessions d'actifs et réductions d'effectifs.

Avec 1 200 milliards de lire de chiffre d'affaires (4,4 milliards de francs) Miroglio, en revanche, a déjà troqué la prise de contrôle de GFT, pour des opérations moins risquées, comme le récent achat en France, de Claveris et Sym, le prêt-à-porter féminin d'Yves Rocher (le Monde du 8 mai).

P.-A. G.

INDICATEURS

FRANCE

■ Chute de la production industrielle en mars. — La production industrielle de la France a fortement chuté en mars, a indiqué l'INSEE, mercredi 19 mai, de 0,8 % par rapport au mois précédent. En février, la production industrielle avait progressé de 2,5 % par rapport à janvier. L'indice calculé par l'INSEE se retrouvait fin mars à son niveau de novembre 1992 (110, base 100 en 1989). La tendance est marquée par une poursuite du repli de la production manufacturière : au cours des trois premiers mois de l'année, celle-ci a diminué de 1 % par rapport au dernier trimestre de 1992. Parmi les biens intermédiaires, dont la production baisse globalement de 1,4 % en mars par rapport à février, les matériels de construction sont particulièrement touchés (-7 %), attestant des difficultés du secteur du bâtiment. L'agro-alimentaire est le seul grand secteur dont la production s'est inscrite en hausse en mars (+0,4 %).

GRANDE-BRETAGNE

■ Légère diminution du chômage en avril. — Pour le troisième mois consécutif, le chômage a diminué en avril en Grande-Bretagne : le nombre de sans-emploi a diminué de 1 400, retombant à 2,94 millions de personnes. En pourcentage de la population active, le taux de chômage est inchangé, à 10,5 %. En annonçant ce résultat, jeudi 20 mai, le gouvernement a fait savoir que l'amélioration de l'emploi en avril, très ténue, était clairement un signe de reprise économique.

RADIO-TÉLÉVISION

IMAGES

DANIEL SCHNEIDERMAN

Ambassadrices

DEPUIS une semaine, la belle Giordano campe pour Canal Plus en haut des marches du palais des festivals (on dit simplement « les marches »). Et depuis une semaine, elle n'en revient tous les jours pas, Isabelle, de voir tant de stars monter les marches si près d'elle. « Que ressentez-vous à cet instant ? » « C'est important, pour vous, d'être là ce soir ? » Elle les aime, ces stars. Toutes. Même Sylvester Stallone, « bien qu'il n'ait pas typiquement un physique de séducteur ». De temps à autre, Antoine de Caunes le met en boîte : « Vous voulez dire qu'il est moche, Isabelle ? »

Tout le monde semble d'ailleurs prendre plaisir à mettre en boîte la pauvre Isabelle. Même ses stars, les ingrates. « Michel Piccoli, vous êtes en direct à « Nulle part ailleurs », c'est important, pour vous, d'être là ce soir ? » Alors le comédien, pénétré et gaillard : « C'était important d'être là ce matin. Un ellence. « C'était important d'être là cet après-midi. » Second silence. « C'est important d'être là ce soir. » Et le péroraison, définitive : « Et ce sera important de rester demain. »

Depuis une semaine, les giordanoques se perdent en conjectures, Isabelle est-elle vraiment aussi « premier degré » que ses commentateurs. « L'arrivée de Liz Taylor, véritable ange gardien contre le sida, est

un moment très émuant », etc. — ou bien, en ce royaume du cinéma, et dans cet antre de la déraison qu'est « Nulle part ailleurs », joue-t-elle elle aussi un rôle, le rôle d'Isabelle Giordano sur les marches ?

Les allers et retours permanents du studio en plein air de « Nulle part ailleurs » au Palais des festivals constituent en tout cas une étrange collision frontale du premier et du second degré. Car autour de Philippe Gildas, on ne se prive pas de ridiculiser l'élégance. Quand Isabelle voit en Liz Taylor un « ange gardien contre le sida », le caméra nous montre Thierry Lhermitte, aux côtés de Gildas, pouffant de rire. Comme si Canal Plus s'efforçait de fournir à la fois l'événement — la montée des marches — et sa « gélification » immédiate. Mais la montée des marches est-elle encore l'événement ? L'événement ne s'est-il pas déplacé de quelques centaines de mètres ? La joyeuse équipe de « Nulle part ailleurs » n'a-t-elle pas dévoré tout ou le festival et ses stars ? N'est-ce pas à une sympathique et convulsive cannibatisation que l'on assiste ? Isabelle Giordano, envoyée spéciale d'Antoine de Caunes auprès de Liz Taylor, est-elle autre chose qu'une ambassadrice de charme déléguée par la puissance dominante chez un vessel glorieux mais dépassé, une Pamela Harriman de la Croisette, en quelque sorte ?

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ► signalé dans « Le Monde radio-télévision » ; ◻ film à éviter ; ◻ on peut voir ; ■■ ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Vendredi 21 mai

TF 1	ARTE
20.50 Magazine : Les Marches de la gloire.	20.40 Magazine : Transit.
22.25 Magazine : Ushuaia. Présenté par Nicolas Hulot. Hommage aux pompiers du ciel. La Foire aux mégères, de Frédéric Haudouque. Coup de bambou, de Jean-Louis Dufour. A la rencontre des baleines, de Rosa Isacsa et Chris Stewer. Volage escroquerie, de Gil Kabil.	22.10 Magazine : Macadam. Pato Conto, sous les étoiles du jazz, de Guy Andean et Wolfgang Lohenschloss.
23.30 Divertissement : Sexy Dingo.	23.10 Dialogue avec André Malraux. Interview du ministre de la culture de 1989 par Klaus Harpp.
0.00 Série : Les Enquêtes de Remington Steele.	0.20 Musique : Montreux Jazz Festival (rediff., 26 min).
0.55 Journal et Météo.	
FRANCE 2	M 6
20.50 Série : Nestor Burma. Pas de bavardage à la Mue. La célèbre détective enquête dans le séisme arrosé de la Forêt après un prétendu vol de bijoux.	20.45 Téléfilm : Chantage à la cocaïne. De Leon Ichaso. Descende au cœur de la pègre de Miami.
22.25 Magazine : Bouillon de culture. En direct de Cannes. Thème : les femmes. Invités : Emma Thompson, à propos de <i>Bleu coup de feu</i> pour rien, de Kenneth Branagh ; Laura Adler (les Femmes poltiques) ; Yolande Zauberman, réalisatrice de <i>Moi Ivan, toi Abraham</i> .	22.20 Série : Mission impossible. Le Condamné.
23.55 Journal et Météo.	23.15 Magazine : Les Enquêtes de Capital.
0.15 Magazine : Signé Croisette. Le Festival de Cannes.	0.15 Informations : Six minutes première heure.
FRANCE 3	FRANCE-CULTURE
20.45 ► Magazine : Thalassa. La Révérence de Lise Bianchet et Denis Bessonpière.	20.30 Radio archives. Cycle Albert Riera (2).
21.50 Magazine : Faut pas rêver. Invité : Nino Ferrer. Maroc : pierres de rêves en pays berbère, de Marie Binet ; Inde : un parfum de France, de Frédéric Soltan et Dominique Rabot ; Thaïlande : l'enfance du ring, de Gilles Mermet.	21.32 Musique : Black and Blue. La Jay Jay Johnson d'aujourd'hui. Avec Philippe Allard.
22.50 Journal et Météo.	22.40 Les Nuits magnétiques. Au fil des génies, retour du film. A. La souffrance des gens.
23.15 Magazine : La Divan. Présenté par Henry Chapier.	0.05 Du jour au lendemain. Dans la bibliothèque de... notre collaborateur Edwy Pie-nal.
CANAL PLUS	0.50 Musique : Coda.
20.35 Téléfilm : La Prochaine Victime. De Larry Shaw.	
22.05 Divertissement : Ce soir avec les Nouveaux.	
22.57 Flash d'informations.	
22.59 Le Journal du Festival.	
23.05 Cinéma : Le Bûcher des vanités. ■ Film américain de Brian De Palma (1990). Avec Tom Hanks, Bruce Willis, Melanie Griffin.	
1.05 Cinéma : Un baiser avant de mourir. ■ Film américain de James Dearden (1991).	

TF 1

- 14.10 La Une est à vous. Avec la série : Un fil dans la Meia.
- 17.25 Magazine : Trente millions d'amis.
- 17.55 Divertissement : Les Roucasseries.
- 18.25 Divertissement : Vidéo gag.
- 18.55 Série : Beverly Hills.
- 19.50 Tirage du Loto (et à 20.40).
- 20.00 Journal, Essais de formule 1. Tiercé, Météo et Trafic Infos.
- 20.45 Série : Columbo. Meurtre en deux temps.
- 22.25 Téléfilm : Brigade de choc à Las Vegas 2. D'Aaron Upstadt et Leo Penn.
- 0.05 Magazine : Formula foot. Championnat de France.
- 0.45 Sport : F1 Magazine. Grand Prix de Monaco.
- 1.20 Journal et Météo.

FRANCE 2



- 14.15 Magazine : Animalia. Aux Caraïbes, de Bernard de Amorin.
- 15.15 Magazine : Sport passion. A 15.45, Rugby : demi-finale du championnat de France ; A 16.25, M-temps ; A 16.30, 2^e mi-temps ; A 17.35, Cyclisme : 3^e classique des Alpes, entre Chambéry et Aix-les-Bains ; Tennis de table.
- 18.55 ITC.
- 19.00 Magazine : Frou-frou. Invité : Bruno Peyron.
- 20.00 Journal, Journal des courses et Météo.
- 20.50 Divertissement : Surprise sur prise. Avec Sonia Dubois, Jean-Loup Chénou, Julie, Denis Rousseau.
- 22.25 Variétés : Topstars. Avec Alexandra Kazan, Véronique Rivière, Françoise Hardy, Alain Lubrano, Mark Curry, Claude Luzzana.
- 23.55 Journal et Météo.
- 0.10 Magazine : Signé Croisette. La Foire aux mégères.
- 0.25 Magazine : La 25^e Heure. Ouagadougou, portraits de dieux, de B. Lamy. Au Burkina-Faso, une société partagée entre le culte des ancêtres, Jésus et Allah.

FRANCE 3

- 14.00 Série : La Croisière s'arrête.
- 15.55 Série : Metlock.

TF 1

- 13.20 Série : Rick Hunter, inspecteur choc.
- 14.15 Série : Starsky et Hutch.
- 15.10 Sport : Formule 1. Grand Prix de Monaco, en direct ; A 17.30, le Podium.
- 17.45 Divertissement : Vidéo gag.
- 18.05 Des millions de copains. Avec la série : Alerta à Mabo.
- 19.05 Magazine : 7 sur 7. Invité : Bernard Tapie.
- 20.00 Journal, Tiercé et Météo.
- 20.45 Cinéma : Docteur Popaul. ■ Film français de C. Chabrol (1972). Avec J.-P. Belmondo, M. Farrow, L. Antonelli.
- 22.35 Magazine : Ciné dimanche.
- 22.45 Cinéma : La Baraka. ■ Avec Roger Hanin, Gérard Darmon, Magali Renoi.
- 0.25 Journal et Météo.
- 0.35 Magazine : Le Vidéo Club.

FRANCE 2



- 13.20 Dimanche Martin.
- 14.55 Série : Mission casse-cou.
- 15.50 Dimanche Martin.
- 17.25 Documentaire : L'Odyssée sous-marine de l'équipe Cousteau.
- 18.20 Magazine : Stage 2. En direct de Roland-Garros. Football : Rugby ; Basket-ball ; Automobile ; Boxe ; Cyclisme ; Hockey ; Tennis de table.
- 19.30 Série : Megay.
- 20.00 Journal, Journal des courses et Météo.
- 20.50 Cinéma : Randonnée pour un tueur. ■ Film américain de R. Spottiswoode (1988).
- 22.40 Cinéma : Le Déclin de l'empire américain. ■ Film canadien de Dany Arcand (1988).
- 0.25 Journal et Météo.
- 0.40 Magazine : Signé Croisette. La Foire aux mégères.

FRANCE 3

- 13.00 Magazine : D'un soleil à l'autre. Pierre Jamon, agriculteur ardennais qui veut s'installer en Russie.
- 13.30 Téléfilm : Le Meurtre mystérieux de Thelma Todd.
- 15.05 Magazine : Sport 3 dimanche. A 15.10, Tiercé, en direct de Longchamp ; A 15.20, Tennis féminin ; A 15.25, Tennis de table ; A 17.15, Tennis : présentation des internationaux de France.
- 17.30 Dessin animé : Les Simpson.

Samedi 22 mai

- 17.40 Magazine : Montagna. Cœur d'un haut, de R. Thérion. Invité : Rufus.
- 18.25 Jeu : Questions pour un champion.
- 18.50 Un livre, un jour. Les Amis d'Orléans, de Moses I. Finley.
- 19.00 Le 19-20 de l'information. De 18.09 à 19.31, le journal de la région.
- 20.05 Divertissement : Hugobolère (et à 20.40).
- 20.15 Divertissement : Yacapa. Invités : Caroline Legrand, Florence Brunold, Eric Thomas, Virginie Lamoine.
- 20.45 Téléfilm : Notre-Dame des Anges. De Pascal Goethals.
- 22.20 Journal et Météo.
- 22.45 ► Magazine : Vis-à-vis. Invité : Johnny Clegg, a cappella, de Jean-Jacques Bigg, en studio.
- 23.40 Magazine : Saut Meru. Présenté par Manu Dibango et Yanna Katsoulas avec le Soul Makossa Gang. Invités : Art Mango et Fabienne Thibault. Continuer les clubs. Meilleurs moments de la semaine.
- 0.25

CANAL PLUS

- 14.05 Téléfilm : La Vie en suspens.
- 15.45 Les Superstars du catch.
- 18.40 Sport : Basket-ball américain.
- 19.00 Dessin animé : Les Razmoket.
- 18.25 Découverte Bummy.
- 19.20 Canal Peluche. Coby.
- En clair jusqu'à 20.30
- 19.30 Flash d'informations.
- 19.35 La Top.
- 20.30 Téléfilm : Piège de feu. De Robert Day.
- 22.00 ► Documentaire : Araignées géantes d'Amazonie.
- 22.50 Flash d'informations.
- 22.52 Le Journal du Festival.
- 23.00 Magazine : Jour de foot. Buz et extraits des matches de la 36^e journée du Championnat de France de D1.
- 23.30 Cinéma : Ratman. ■ Film italien d'Anthony Ascat (1987).
- 0.50 Cinéma : Barton Fink. ■ ■ ■ Film américain de John Huston (1991). Avec John Turturro, John Goodman, Judy Davis (v.o.).

ARTE

- Sur le câble jusqu'à 19.00
- 17.00 Magazine : Transit. De Daniel Lacombe (rediff.).
- 19.00 Magazine : Via Régio. Les régions européennes. Finmark, Ouedougou, portraits de dieux, de B. Lamy.
- 19.30 Documentaire : Histoire parallèle. Actualités britanniques et japonaises de la semaine du 22 mai 1993.
- 20.20 Chronique : Le Pécus des cartes. De J.-C. Victor. L'Europe géographique.
- 20.30 8 1/2 Journal.

Dimanche 23 mai

- 18.00 Magazine : Jamais sans mon livre. Présenté par Bernard Repp. Invité : Jean-François Deniau, de l'Académie française ; Morgan Sport (Pour la plus grande gloire de Dieu) ; Jean-Marc Dabadie, à propos de *Frédéric de Kerouac* ; White et Lou Marin ; Erik Orsenna, à propos de *For-Tugas* ; de Peter Matthiessen.
- 19.00 Le 19-20 de l'information. De 18.09 à 19.30, le journal de la région.
- 20.05 Divertissement : Yacapa. Invités : Pierre Samini, Danièle Gilbert, C. Jérôme, Olivier Lelune.
- 20.45 Jeu : Questions pour un champion. Finale, suivi d'un Spécial étoiles, avec Patrick Dupond, Bernadette Lafont, Bernard Lohéau, Michel Leeb, Michel Legrand, Des-Des Bridgewater.
- 22.05 Magazine : A vos amours. Invité : Guy Béart.
- 22.50 Journal et Météo.
- 23.15 Cinéma : La Fiancée de Frankenstein. ■ ■ Film américain de James Whale (1935) (v.o.). Jean-Michel Jarré.

CANAL PLUS

- 14.05 Série : Antoine Rives. Le juge du terrorisme. L'Affaire Akbari, de Philippe Lefebvre, avec Jacques Weber, Jean-Pierre Besson.
- 15.35 Magazine : 24 heures (rediff.).
- 18.40 ► Documentaire : Des singes dans la ville.
- 17.05 Divertissement : Ce soir avec les Nouveaux (rediff.).
- 18.00 Téléfilm : Les Audecieux. D'Armand Mestrolani.
- En clair jusqu'à 20.30
- 19.25 Flash d'informations.
- 19.30 Ca cartoon.
- 20.25 Magazine : Dis Jérôme ? Bises, brouillard, givre et rosée.
- 20.30 Cinéma : La Sentinelle. ■ ■ Film français d'Arnaud Desplechin (1992).
- 22.50 Flash d'informations.
- 22.53 Le Journal du Festival.
- 23.00 Magazine : L'Équipe du dimanche. Présenté par Pierre Sted. Football. Boxe : France-Etats-Unis amateurs.
- 1.30 Cinéma : Watchers. ■ Film canadien de John Hess (1988).

ARTE

- Sur le câble jusqu'à 19.00
- 17.00 Téléfilm : Cappuccino mélange.
- 18.30 Documentaire : Palettes.
- 19.00 Série : Ripping Yams.
- 19.30 Magazine : Mégamix. De Martin Mieszkowski. Young Gods, Zap Mama, James, Mercedes, Tziganes moldaves, Mano Negra, Bel Canto, Lole y Manuel, Durand et Misterio del Ramenno, Cinéma : Watchers. ■ Film canadien de John Hess (1988).
- 20.30 8 1/2 Journal.
- 20.40 Soirée thématique : Max Frisch. Soirée proposée par Peter Fuhrmann.

- 20.40 Documentaire : L'Œil du cameraman. De Jürgen Stumpfhaus. Walter Franz a été le cameraman personnel de Hitler pendant plusieurs années. Il affirme aujourd'hui ne pas avoir été nazi. Un documentaire qui pose la responsabilité du cameraman et qui a suscité une vive polémique.
- Téléfilm : Cappuccino mélange. De Paul Harcourt.
- 22.10
- 23.45 Musique : Montreux Jazz Festival.
- 0.15 Série : Monty Python's Flying Circus (rediff., 30 min).

M 6

- 14.50 Série : Les Champions.
- 15.40 Série : Amicalement vôtre.
- 16.40 Magazine : Culture rock. La sage d'Elton John.
- 17.10 Série : Le Saint.
- 18.15 Série : Brigade de nuit.
- 19.10 Magazine : Turbo. Spécial BMW.
- 19.54 Six minutes d'informations. Météo.
- 20.00 Série : Cosby Show.
- 20.35 Divertissement : Tranche de rire.
- 20.45 Téléfilm : L'Amour déchiré. De Tom McLoughlin.
- 23.25 Téléfilm : Le Pieta de l'homme mort. De Bruce Bilon.
- 0.40 Série : Soko, brigade des stupés.

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Photo-portrait. Thierry Lajet, écrivain.
- 20.45 Le Radio sur un plateau. Ambulance, de Gregory Morton, texte français de Nicole Brette.
- 22.35 Musique : Opus. José Romero, flamenco et formes musicales andalouses à portée de piano.
- 0.05 Clair de nuit. Rencontre avec Tante Djin : Francis Coffinet (la Terre et le Temple).

FRANCE-MUSIQUE

- 19.30 Soirée lyrique. Opéra (donné le 5 septembre 1992 au Deutschen Oper de Berlin : Das Schloss, opéra en deux actes et neuf tableaux, de Reinhard, par le Chœur et l'Orchestre du Deutschen Oper Berlin, dir. Michael Bodin, sol. : Wolfgang Schwan, Friedrich Mohlberger, Isolda Eschinger, Ralf Kuehne, Bengt-Ole Morgny, Ralf Lukas, Warren Mok, Uta Walter, Micha Schenier, Gerd Feldhoff, Adrienne Picconica, Michael Burt.
- 23.35 Ciné-radio Days. Par François Jenny. La musique classique utilisée et copiée, dans un monde de films.
- 0.30 Sortilèges du Flamenco. Par Robert J. Vidal.
- 1.02 Meestros. Charles Dutoit, par David Jissa.

M 6

- Voyage dans l'œuvre du grand écrivain suisse mort il y a deux ans.
- 20.45 Téléfilm : Barbe-Bleue. De Krzysztof Zanussi.
- 22.10 Entretien. Au cours de cet entretien réalisé peu de temps avant sa mort, l'écrivain évoque son enfance à Zurich, sa famille, sa scolarité, son amour pour le théâtre, ses premiers voyages...
- 22.45 Téléfilm : Holozan. De Heinz Bittel et Manfred Eicher (92 min, v.o.). D'après le nouveau de Max Frisch l'Homme dans le quatuor. Ce film, qui a reçu le prix spécial du jury au Festival de Locarno, devrait sortir en salle en Suisse à la fin du mois.

M 6

- 13.50 Série : Cosmos 1999.
- 14.45 Série : L'Heure du crime.
- 15.40 Magazine : Fréquentar.
- 16.35 Magazine : Flashback. Spécial slow.
- 17.05 Série : Airport unité spéciale.
- 18.00 Série : Clair de lune.
- 19.00 Série : Tonnerre mécanique.
- 19.54 Six minutes d'informations. Météo.
- 20.00 Série : Cosby Show.
- 20.35 Sport 8.
- 20.45 Téléfilm : Quand l'amour s'emmêle. De Jack Bender.
- 22.25 ► Magazine : Culture pub.
- 22.56 Cinéma : Black Emmanuelle en Amérique. ■ Film italien de Joe d'Amato (1977).
- 0.30 Six minutes première heure.

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Atelier de création radiophonique. Quatre pièces de T. Johnson et K. Morley.
- 22.25 Poésie sur parole. Les poètes d'Hubert Reeves.
- 22.35 Musique : Le Concert (donné au Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées, en janvier 1993) : la Légende du serpent blanc, par les acteurs et musiciens de la Troupe numéro 9 de l'Opéra du Sichuan et de Chengdu.
- 0.05 Clair de nuit.

FRANCE-MUSIQUE

- 20.35 Concert (donné le 25 août 1992 lors du Festival de Salzbourg) : Im Nibel pour piano de Janacek ; Variations pour piano à quatre mains D 813, de Schubert ; Sonate pour piano, de Janacek ; Divertissement pour piano à quatre mains D 823, de Schubert ; Par les chanteurs broussaillards, quinze pièces pour piano, de Janacek ; Fantaisie pour piano à quatre mains en fa mineur D 940, de Schubert, par Andreas Schiff, Bruno Carino, piano.
- 22.33 Autoportrait. Par Marc Tardif. Gérard Grisey.
- 23.35 L'Oiseau rare. Par Michèle Lelanc et Maguy Lovano. Symphonie n° 1, de Fauré ; L'Air mil, de Piémé.
- 1.00 Les Fantaisies du voyageur. Par François Picard. Invité : Vincent Bili, violon, Gilles Pourtois, accordéon.

Recevant M. Mauroy à Moscou

M. Eltsine a demandé un « traitement spécial » pour la Russie

MOSCOU

de notre envoyé spécial

En visite à Moscou, Pierre Mauroy, président de l'Internationale socialiste, a estimé, jeudi 20 mai, que les socialistes devaient agir en Russie, comme dans les anciennes démocraties populaires de l'Est, « pour qu'un ne confonde pas le communisme d'hier avec le socialisme, la liberté, la démocratie et la justice sociale ».

C'est le principal message que le maire de Lille a tenu à délivrer à Boris Eltsine, qu'il a rencontré le même jour pendant près d'une heure au Kremlin. Selon M. Mauroy, le président russe lui a répliqué qu'il n'a pas besoin de lui expliquer la différence entre socialisme démocratique, socialisme et communisme. « Dans le socialisme, c'est-à-dire le socialisme, c'est-à-dire le socialisme, c'est-à-dire le socialisme », a-t-il poursuivi, je n'oublie pas qu'il y a un social et c'est à mes yeux très important ».

Afin de nouer de nouvelles relations avec les anciens pays de l'Est, l'Internationale socialiste a créé, en janvier 1993, un Forum européen pour la démocratie et la solidarité, qui met provisoirement à l'écart le mot de « socialisme ». M. Eltsine a donné son accord à son visiteur pour que la Russie s'associe « activement » à ses prochains travaux. En guise de remerciements, M. Mauroy a réaffirmé que « l'Internationale socialiste soutient les efforts du président Eltsine », jugeant même qu'une Assemblée qui n'est pas légitime pouvait difficilement aujourd'hui faire obstacle à un président qui veut aller vers davantage de démocratie ».

Les débats de la Bibliothèque de France

L'Europe au pluriel

La Bibliothèque de France, en partenariat avec le Monde des débats et le Théâtre de l'Europe, organise à partir de ce mois une série de débats au cours desquels six pays de l'Europe s'affrontent sur les points de vue qu'ils ont les uns sur les autres. La première de ces rencontres aura lieu, le 24 mai, à Paris dans le Théâtre de l'Odéon, à 19 heures autour de la Grande-Bretagne (1).

Façon des témoignages de deux Britanniques, l'écrivain Marina Warner et l'historien Théodore Zeldin, les réactions de l'écrivain indien Lokenath Bhattacharya, et de deux Français : l'écrivain Pierre Pachet et le politologue Jean-Claude Séguy. Un large compte-rendu de ces échanges sera donné dans le Monde des débats de juin.

Prochains rendez-vous : le 19 juillet, l'Italie ; le 25 octobre, l'Espagne ; le 28 juin, l'Allemagne ; le 27 septembre, la Russie ; le 22 novembre, la France.

(1) 1, place Paul-Claudel, 75006 Paris. Entrée gratuite. Renseignements au : (1) 44-41-36-00.

Pour répondre au plan de redressement du gouvernement

Le groupe communiste a présenté cinq « mesures urgentes »

En réponse au « plan Balladur », qualité de « plan d'abaissement de la France et de grave récession sociale », le président du groupe communiste à l'Assemblée nationale, Alain Bocquet, a annoncé, mercredi 19 mai, le dépôt de cinq propositions de loi portant sur des « mesures urgentes ». « La première mesure a trait à la mise au défi quiconque de formuler d'autres propositions que les siennes », a affirmé le député du Nord. Les députés communistes relèvent ce défi.

La première de ces propositions concerne l'emploi et la croissance. Elle prévoit une taxe de 1 % sur les opérations de change à moins de trois mois, l'augmentation du SMIC à 7500 francs, la réduction du temps de travail à 35 heures, sans diminution de salaire, dans les trois ans, la création d'un livret d'épargne populaire automobile.

La seconde porte sur la santé et la protection sociale : la CSG serait supprimée et remplacée par une taxation des revenus financiers et immobiliers au même taux (14,5 %) que les salaires, tandis que les cotisations

patronales seraient modulées selon la politique de l'emploi suivie par les entreprises. Les allocations familiales seraient portées à 800 francs par enfant et versées dès le premier enfant.

Le troisième texte propose la réhabilitation de 200 000 logements par an et la construction de 300 000 logements neufs, ainsi que le retour à 1 % de la contribution logement des employeurs.

Le quatrième a trait à l'agriculture, à la revitalisation de l'espace rural. Le Parti communiste souhaite « sortir l'agriculture des négociations du GATT ». La dernière proposition de loi vise à instituer un scrutin de liste à un tour avec représentation proportionnelle pour l'élection des députés.

Alain Bocquet défendra par ailleurs la question préalable, selon laquelle il n'y a pas lieu de débiter, lors de l'examen du projet de loi de finances rectificative, qui commence mardi 25 mai.

J.-L. S.

Reporter au « Monde »

Annick Cojean reçoit le prix de l'Association des femmes journalistes

Annick Cojean, reporter au Monde, vient de se voir attribuer le quatrième prix de l'Association des femmes journalistes. Ce prix, d'un montant de 10 000 francs, récompense un article intitulé « Les humiliations de Guinevere » (le Monde du 3 mars). Le jury comprenait onze femmes journalistes qui ont voté à l'unanimité. Ce prix, créé voilà quatre ans, distingue chaque année un article mettant en valeur la place qu'occupent les femmes dans la société.

(Née le 2 août 1957 à Brast (Finistère), Annick Cojean est licenciée en droit et diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris. Elle est entrée au Monde en 1981, où elle est reporter depuis 1991, après avoir été journaliste au service culturel et au département communication. Entre 1990 et 1992, elle a coanimé parallèlement une émission quotidienne sur France-Inter, « Zapping », consacrée à la télévision. Elle est l'auteur avec Frank Estévez d'un ouvrage intitulé F. M. La folle histoire des radios libres (Grasset, 1990).

M. François Bayrou invité du « Grand Jury RTL-le Monde »

François Bayrou, ministre de l'éducation nationale, réélu en mars dernier député UDF-CDS des Pyrénées-Atlantiques, président du conseil général du département, sera l'invité de l'émission hebdomadaire « Le grand jury RTL-le Monde » dimanche 23 mai, de 18 h 30 à 19 h 30.

M. Bayrou, secrétaire général de l'UDF depuis 1991, auteur d'un ouvrage consacré à l'éducation nationale, la Décennie des mai-1993 (Flammarion, 1990), répondra aux questions de Gérard Courtois et d'André Passeron, du Monde, et de Dominique Pennequin et de Claude Pazmanski, de RTL, le débat étant dirigé par Henri Marquet.

DEMAIN NOTRE SUPPLEMENT

Le Monde RADIO TÉLÉVISION

Des tracts anonymes distribués à Paris

« Ces hommes sont dangereux »

Les dix photographies sont cadrées au plus près des visages. Ce n'est qu'un tract, diffusé ces jours derniers dans les rues de Paris. « Ces hommes sont dangereux pour votre sécurité ». On dirait une affiche de western avec ses portraits de hors-la-loi offerts aux chasseurs de primes. Ou un avis de recherche épinglé au mur d'un commissariat. Mais l'histoire est, cette fois, celle du chasseur chassé. Les photos sont celles de représentants de la loi.

« Attention, flics en civil ! », prévient le tract. « Ils ont été vus à l'œuvre dans les parages de la rue Jules-Joffroy, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, au cours des manifestations suite à la mort de Makomé ». Le document leur

attribue des « interpellations sauvages (à coups de matraques, bâtons, chasses à l'arme, insultes racistes, groupin, bougnole, négro), rattrapés de jour et de nuit ».

Les clichés ne portent pas de nom. On ne sait pas s'il s'agit vraiment de policiers. On ne sait pas si ces dix hommes ont quelque chose à se reprocher. Mais les portraits sont de si bonne facture que chacun reconnaîtrait les intéressés, s'il les croise dans la rue. C'est sans doute le but recherché par les auteurs du tract, qui n'ont pas signé. Un syndicat de policiers, l'UNAPC, s'est ému auprès de Charles Pasqua de cet appel à la « vindicte populaire ».

E. In.

SOMMAIRE

AU COURRIER DU « MONDE »

ÉTRANGER
Etats-Unis : l'anglais doit-il être une langue protégée ? 2
Brésil : troisième démission d'un ministre de l'économie en sept mois 3
La situation dans l'ex-Yougoslavie 4
Italie : la démission du nouveau secrétaire du Parti socialiste 5
POINT/Les élections au Cameroun 6

ESPACE EUROPÉEN

• Coexistence paisible mais méfiante dans le Haut-Adige • La Hongrie : mode d'emploi pour les minorités • Tribune : « De l'autonomie territoriale à l'autonomie personnelle », par István Szécsényi • Allemagne : le mystère Christa Wolf 7 à 9

POLITIQUE

Une campagne de séduction des jeunes communistes avec Cuba 10

SOCIÉTÉ

Un colloque franco-allemand à Francfort sur l'immigration 11
La Fédération nationale des unions de jeunes avocats s'inquiète des projets législatifs du gouvernement 12
Défense : nominations ministérielles 11
François Bayrou veut protéger le « sanctuaire de l'école » 12

CULTURE

Festival de Cannes : Libera me d'Alain Cavalier : Grandeur et décadence de Robert Young 13
Opération Taylor Storm 13
Théâtre : la Phoenix du Nouveau Monde au Petit Odéon 14

ÉCONOMIE

Le Sénat propose trente mesures pour améliorer le commerce des fruits, des légumes et des fleurs 18
Le gouvernement algérien réaffirme la priorité accordée à la défense des entreprises publiques 16

COMMUNICATION

Implémentation au Maroc du câble-ordinateur américain Telecommunications Inc. 17
« Wild Palms », le premier feuilleton de l'ère technologique 17

SANS VISA

• Bombay contre Bombay • Les as de La Forté-Alais • Livres de voyage • Table : grandes dames aux fourneaux • Le Trinité-aux-Mer : un voilier pour deux habitants 21 à 28

Services

Abonnements 2
Annonces classées 17
Carnet 28
Jours 28
Marchés financiers 17
Météorologie 12
Radio-Télévision 18
Spectacles 15
Week-end d'un chineur 14
La télématique du Monde : 3615 LEMONDE 3615 LM

Ce numéro comporte un cahier « Sans visa » folioté 21 à 28
Le numéro du « Monde » daté 21 mai 1993 a été tiré à 395 790 exemplaires.

Demain dans « le Monde »

« Heures locales » :

le Nord passe à la grande vitesse

Le SNCF augmente le nombre de ses lignes les plus rapides. Après le Sud-Est et la région atlantique, la région Nord-Pas-de-Calais bénéficie des services du TGV. Le dossier spécial de trois pages, publié dans « Heures locales », présente les avantages, voire les inconvénients pour les habitants de la ligne, de cette innovation technologique. A Lille, Amiens ou Arras les réactions ne sont pas semblables.

ÉLARGISSEZ VOS PERSPECTIVES CE WEEK-END, SUR France supervision

Samedi 22 mai :

- 13h15/15h15 : SUPER STOCK CAR
- 15h15/17h00 : RUGBY 1/4 de finale Narbonne/Castres en direct de Tarbes
- 17h00/18h30 : ROLAND GARROS 1992, les meilleurs moments
- 20h50/22h20 : JAZZ, Bernard Allison au New Morning
- 22h20/23h50 : RUGBY (rediffusion du match Narbonne/Castres)

Dimanche 23 mai :

- 13h20/14h50 : MONDIAL DANSE
- 14h50/16h20 : ROLAND GARROS 1992, les meilleurs moments
- 20h50/22h30 : Film, RANDONNÉE POUR UN TUEUR
- 22h30/00h15 : Film, LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

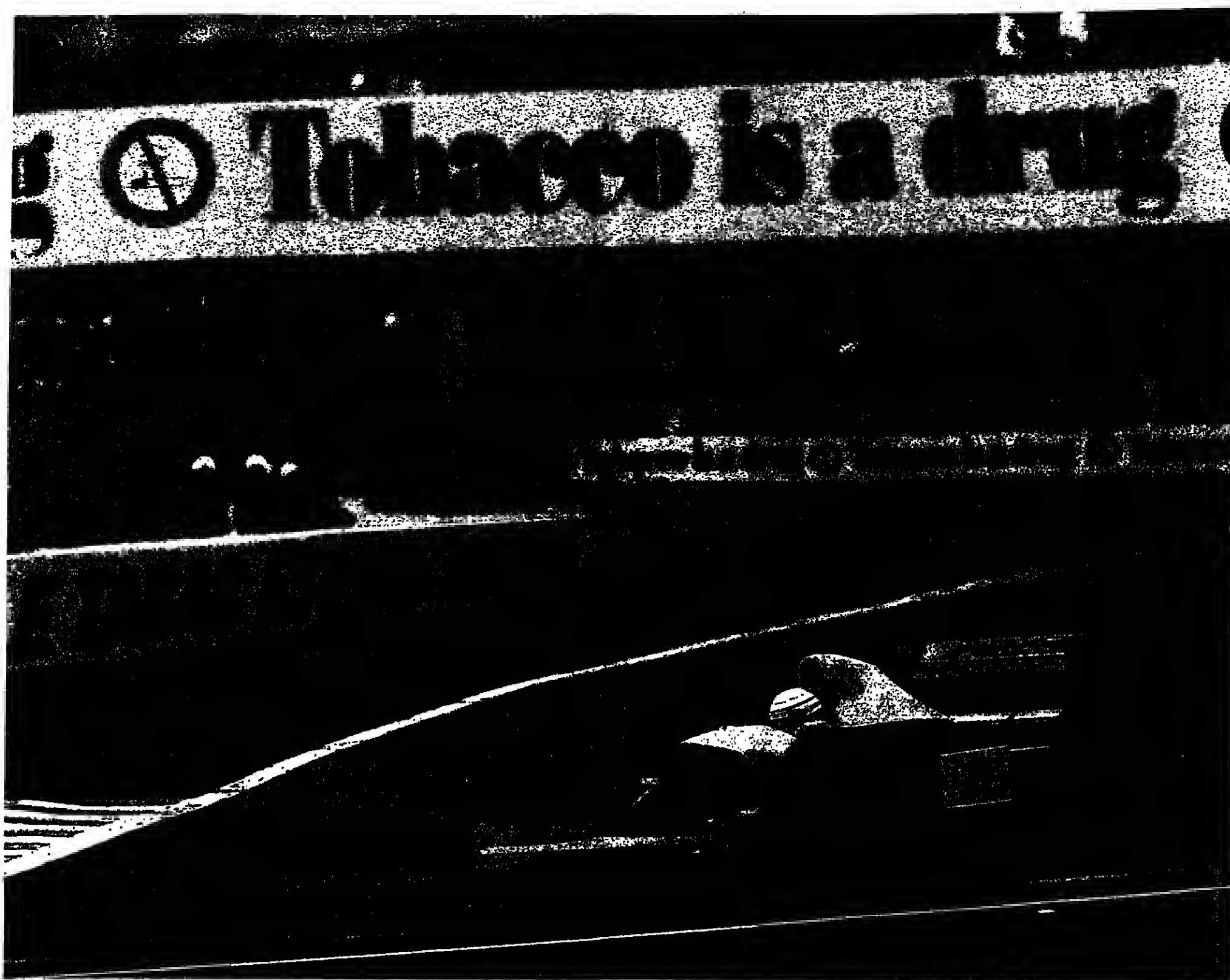
France supervision est diffusée sur le CABLE et par SATELLITE (Télécom 2A)



LE SPECTACLE, GRANDEUR NATURE.

هكذا من لا يصل

20 Le Monde • Samedi 22 mai 1993 •



SELON LE CNCT

LE TABAC EST UNE DROGUE

DANGEREUSE

Plus de 63 000 Français et 450 000 Européens morts de cancers, bronchites chroniques et maladies cardio-vasculaires.

RUINEUSE

Plus de 45 milliards de dépenses pour la Sécurité Sociale et 5,3 milliards de déficit pour notre commerce extérieur.

INSIDIEUSE

Plus de 20 minutes de pub TV clandestine par Grand Prix pour associer le tabac et le sport chez les jeunes.

LE SPORT AUTOMOBILE DEVRAIT CHANGER DE SPONSOR

COMITE NATIONAL CONTRE LE TABAGISME

B.P. 13 - 92310 SÈVRES

Conception MAGIQUE - 96 76 10 28

A N
Bombay



S A N S • V I S A

Bombay contre Bombay



Bombay musulmane : construite autour du mausolée de Heji Ali, saint homme venu de Boukhara, une mosquée les pieds dans l'eau.

Si fière, si féconde il y a peu de temps encore, la capitale intellectuelle et industrielle de l'Inde est aujourd'hui désamoureuse, désarticulée, les pires horreurs inter-ethniques ayant lézardé son cosmopolitisme. Les retombées de ce grand désamour de Bombay pour elle-même se retrouvent jusqu'à Doubaï et Karachi.

SCÈNE 1, Doubaï, mars.

Bien que la soirée soit « strictement sur invitation », les journaux des Emirats arabes unis ont publié, aux frais des commanditaires de l'événement, les bijaneries d'Apsara, Air India et le « Soyoux Riz Basmati » - des placards illustrés avec la bégum Parvina Sultana et l'« onstade » (« maître ») Mohamed Dilchad Khan, champions de l'art vocal et musical indo-mogol.

Le luxe de la nuitée - buffets, joyaux, fleurs, parfums - est inouï, dans ce palais de Doubaï, au creux d'un fjord brillant du golfe Persique que n'ont les grattes-ciel du pétrole surplombent les boutres survivants de l'ancienne côte des Perles, tous les trafics avec les Indes, tous les ruissellements du naphthe n'ont comme nappé l'atmosphère de métal précieux. Les six autres principales de la Fédération arabe règnent avec, en permanence, un œil sur leur pair, l'émir de Doubaï, le plus flamboyant, le plus oriental d'entre eux. Etant entendu que l'Orient des Arabes, depuis Sindbad le Marin, c'est l'Hindoustan. L'or de Doubaï a des reflets rose indien, un rose extrême où certains, depuis peu, croient discerner des traînées sanguinolentes.

Le concert, néanmoins, est éblouissant, faisant passer sur le béton fourré de satin de l'Emirat comme un air d'outre-mer d'Arabie, un air de Lahore et d'Agra. A la fin, dans le brouhaha d'essences rares de la levée générale, notre comac anglo-franco-italien, un de ces personnages immuables des cours orientales, réactivés par l'âge des hydrocarbures, nous indique un « quadrangulaire rubicond », en tunique et pantalon bouffant nationaux du Pakistan : « Non ce n'est pas un Pakistanais ! C'est un Indien musulman. Venez, ça peut être intéressant pour vous qui allez à Bombay. C'est un gros négociant de là-bas. On dit même que c'est un des caïds de la mafia musulmane du Maharashtra. Il n'a pas quitté les Emirats depuis plusieurs mois. »

« Je crois que Bégum Sultana m'a fait pleurer », soupire notre richard mélomane en essayant ses yeux unis bordés de cils de poupée. « Asseyons-nous ! Vous vous intéressez à Bombay, au sort des musulmans de Bombay ? Vous avez du mérite... Ce sont les croyants les plus malheureux du monde. Malheur à nous qui jadis n'avons pas quitté l'Inde pour le Pakistan ! Maintenant c'est trop tard... Mais nous sommes cent millions dans l'Union indienne et nous ferons tout ce qu'il faut pour ne plus y être traités en citoyens de second rang. Allez voir de ma part Utiel et Utiel à Hyderabad ! l'un des quartiers islamiques de Bombay. »

Discours typique, depuis un ou deux lustres, parmi l'élite économique islamique, néo-enrichie par l'exportation, les affaires, légales ou illégales, avec les États pétrodollarisés de la rive arabe du golfe Persique. Les Indiens hin-

avec, pour arrimée, la prédiction de l'ascète Ali Jinnah, le Gandhi pakistanais, natif de Bombay justement, le plus doux pourtant des glorieux du rude Pakistan : « L'islamisme et l'hindouisme sont deux ordres sociaux différents et distincts, et c'est un rêve d'imaginer que musulmans et hindous puissent jamais évoluer dans le cadre d'une même nation (1). »

Un modus vivendi bancal mais évitant le pire avait duré tant que la pauvreté des musulmans était allée de pair avec leur résignation ; leur brusque enrichissement, leur persistance surnaturelle, leurs têtes relevées ont déchaîné l'intégrisme safran - la couleur de la bonté - l'ultra-nationalisme hindou. Les mauvais côtés de l'Empire mogol ont refait surface : idoles détruites, un tiers d'hindous, pourtant très majoritaires, dans l'administration des empereurs mahomé-

la pomme de discorde » (Shashi Tarour, jenne romancier). On pourrait au contraire constater que les Anglais, qui avaient arraché le pouvoir à une Inde encore largement dominée par la minorité islamique, l'avaient démocratiquement remis, en partant, à la majorité hindoue.

SCÈNE 2, Bombay, avril.

Hé ! Arrêtez vos plaisanteries, les auteurs de guides touristiques, sortez de vos chambres aseptisées ! Où avez-vous capté « toutes les envoies fragrances de l'Orient » dans Bombay si ce n'est en vous plongeant le nez dans un collier de roses poivrées ou en vous enferrant chez un marchand de condiments ? La ville sent la pisse, pas les épices ! Sur ses sept îles accolées, sous la porte des Indes, construite en basalte rosé pour le roi-empereur George V ; au fin fond de New-Bombay, moderne cité-fille en fibrociment édifiée au loin pour désengorger, en vain d'ailleurs, la cité-mère ; du pied des tours bancaires aux cahutes de branchages, partout flotte, nuit et jour, la même odeur fermentée, mêlée ici ou là aux senteurs plus fortes du poisson séché.

Comment pourrait-il en être autrement dans une conurbation de dix ou douze millions d'habitants, où « plus de la moitié de la population vit sur les trottoirs, s'enlève dans des pièces de 3 mètres carrés, dans des logements officiellement classés insalubres », écrit sans fard un journaliste indien (3). Et quel fard pourrait-on utiliser, si ce n'est bander les yeux sur étrangers atterrisés et traversant, durant plus d'une heure, avant d'atteindre le centre, une ville ou plutôt un pandémonium unique, composé de l'habituel spontané avec des gradations inédites dans la dégradation : tentes de chiffons cousus, abris en sacs de jute ou en feuilles de plastique, huttes quasi africaines en végétaux tressés, malsannettes en planches ou en

canisses, convertes de tôles, éventrées, tuiles de rebut au ebaume. Peu de bidons aplatis dans ce qui passe - record parfois cité ici avec presque une pointe de fierté - pour « le plus vaste bidonville d'Asie ».

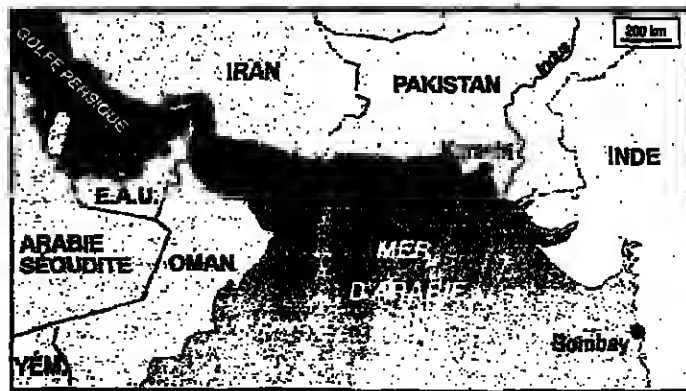
Autre titre de « gloire », au palmarès mondial : le Grand-Bombay, dixième agglomération de la planète, en sera la numéro trois, avec un peu de malice, au début du prochain millénaire. Dès 1983, plus de 38 % des Bombayens étaient statistiquement « bidonvillistes » (4). Des chiffres, des chiffres et des formules, c'est ce que peut encore produire un gouvernement municipal, confit dans la nostalgie d'heures exemplaires débutant en 1726 mais, de nos jours, étouffé sous les dossiers insolubles et les rivalités intestines. Encore capables d'assurer un peu partout eau et électricité, les autorités locales sont en revanche dans l'impossibilité absolue de faire dégorger les trottoirs, voire les refuges routiers des quartiers « normaux » où s'édifient de nouvelles « demeures » fautes de terrains vagues. En contrepartie, édiles et autres responsables élus couvrent leur commune de slogans, souvent en anglais, langue lue par moins de 10 % des habitants (4 % à l'échelle nationale), lesquels d'ailleurs, fait extraordinaire, n'ont jamais réussi à se donner un sabir commun parmi la dizaine de parlers usités à Bombay, à commencer par le marathe, idiome de la province environnante.

De notre envoyé spécial
Jean-Pierre Péroncel-Hugoz
Lire la suite page 25

AU SOMMAIRE



La Forté-Alais, ailes de légende	p. 23
La Réunion au sommet	p. 22
Livres en voyage	p. 24
La Trinité port de mer	p. 28
Écarts (p. 22)	Télex (p. 22)
Jeux (p. 26)	Table (p. 26)



dois se sont toujours mêlés de ces compatriotes peu patriotes, pour les musulmans d'un régime où « la meilleure des communautés » (Coran) gouvernait, inventait, « illuminait le monde entier à partir de Delhi ou Lahore ».

La faille psychologique due à la conquête islamique de l'Inde ne s'est jamais comblée. Il est vain d'accuser « le serpent britannique d'avoir fait mordre à notre peuple

(1) Cecil Debeyle, Pakistan, Seuil, 1978.
(2) André Clot, Les Grands Mogols, splendeur et chute 1526-1707, Plon, 1993.
(3) Ramesh Chandra, Bombay, grandeurs et misères in l'Inde, séduction et tumulte, Autrement, 1990.
(4) Isabelle Millert, Qui gouverne à Bombay ? in Économie et Humanisme, n° 303, septembre-octobre 1988.

Réunion au sommet

BOURG-MURAT

Bien sûr, il y a des plages. Des noires, des grises, et même des dorées. Celles de Saint-Gilles-Bains ont leurs palmiers de carte postale et leurs surfers bronzés. Mais alors que nombre d'îles n'ont rien d'autre à offrir, à la Réunion, l'essentiel est ailleurs, vers ces sommets noyés dans les brumes. Très vite, donc, vient l'envie de quitter les routes régulièrement embouteillées de la côte et de partir à la découverte des « hauts ».

Quelques champs de cannes à sucre vert tendre, un dernier regard vers la mer, en contrebas, et déjà s'enchaînent les premiers lacets. Sur la route du volcan, ce sont eux qui, parfois, ont baptisé des villages nommés le Dix-Septième ou le Vingt-Septième... Tout en haut, un gîte et un parking. Chaussures montantes, sac à dos et crème solaire, indispensable en altitude. Au-delà, le paysage n'appartient qu'aux marcheurs.

Le Piton de la Fournaise... C'est par là qu'il faut commencer. Pour sentir, respirer l'île. En contemplant ce gros chat assoupi, apparemment à portée de caresse et sans qu'il n'y ait rien de plus bas, dans la toute nouvelle Maison du Volcan, à Bourg-Murat, des panneaux lumineux et des écrans interactifs tentent de convaincre que l'île, justement, n'est pas née de là, mais du Piton des Neiges, le vrai volcan « géniteur », plus à l'ouest et aujourd'hui éteint. C'était, dit-on, il y a deux ou trois millions d'années. Alors la Fournaise, avec ses 450 000 ans... Qu'importe. C'est ici, aujourd'hui, que vivent les éternels.

Avant de grimper, une descente rapide. Les escaliers ont été taillés dans la paroi d'une falaise. Ce « rempart », comme on l'appelle ici, délimite le champ clos où le sol, travaillé de l'intérieur, miné, s'est effondré. A l'intérieur, rien



ROBERTO MARINELLI

ne pousse. La roche nue. Comme au premier jour. Avec le volcan au milieu.

En deux heures de marche soutenue on se retrouve au sommet. Premier coup d'œil au fond du cratère. Presque décevant. On s'attendait à des enfers. Senles de discrètes fumeroles témoignent, en temps ordinaire, des bouillonnements souterrains. En fait, le grand branle-bas de la Terre se lit surtout sur les flancs du monstre : coulées de lave figée, blocs de pierre charriés et chavirés, arc-en-

ciel — du rouge au noir — de la roche basaltique. Non, le volcan n'est pas mort.

Pourtant, lui aussi s'éteindra. La roche pourrira, des fleurs pousseront, puis des fougères, puis des arbres. Le désert nu verra à son tour, à l'image des trois grands cirques, qui, au centre de l'île, constituent l'autre paradis des marcheurs : Cilaos, Mafate, Salazie. Selon qu'il est au vent ou sous le vent, chacun d'eux s'est couvert d'une végétation plus ou moins généreuse et débridée. Ici, des

ruisseaux, là, des cascades ; des pâturages dépouillés ou des forêts épaisses. Mais, partout, la nature tropicale a réinvesti la place et repris ses droits.

Autrefois, les nantis de Saint-Denis fréquentaient régulièrement Cilaos, sensibles, peut-être, à l'origine du mot malgache, Tsilaosa, signifiant « l'endroit où l'on ne revient pas » ou « qu'on ne quitte plus », mais plus encore, sans doute, aux vertus curatives des eaux thermales locales. Jadis, il n'était pas rare de franchir, en chaise à porteurs, les derniers kilomètres du sentier menant à l'établissement thermal. Un mode de transport que l'on propose encore aux nostalgiques de l'ancien temps, au tarif de 1,50 F par kilo. Aujourd'hui, la station thermique existe toujours, mais, au petit matin, ce sont surtout les randonneurs qui animent le bourg. La montée, cette fois, dure quatre heures. Quatre heures, pour embrasser enfin, plusieurs centaines de mètres plus bas, Mafate, cirque parfait qu'aucune route carrossable n'est jamais venue violer. Seule concession à la modernité : c'est désormais en hélicoptère que sont ravitaillées les trois épiceries-bars de l'endroit.

Blotties en fond du cirque, une poignée d'habitants, mi-cas bricolés, mi-châta suisses, surmontés du clocher d'une église où le curé dit encore la messe. Jadis, ultimes refuges des esclaves fuyant impitoyablement pourchassés, les cirques, toujours aussi isolés et sauvages, sont à présent le domaine des « petits blancs » venus des « bas », à l'aube du XIX^e siècle, pour installer leur « case » dans l'univers des « hauts », sur ces terres rudes et difficiles d'accès. Au point que certains enfants n'ont jamais quitté ces lieux et que l'instituteur, organisant des incursions sur le site afin que les élèves puissent découvrir la mer.

La côte, on y reviendra après avoir admiré, à Salazie, le « Voile de la mariée », cette cascade dont l'eau glisse avec la légèreté vaporeuse d'un voile, taché à l'ombre des flamboyants et s'être frayé un chemin à travers les orchidées et enivré de senteurs tropicales. Près de Saint-Philippe, capitale du Sud sauvage, un sentier s'enfonce dans une étonnante forêt, miraculeusement préservée et pareille à celle que découvrirent les premiers colons. Pour déboucher face au cap Méchant. Le dimanche, les Réunionnais viennent pique-niquer en famille, au-dessus de ses falaises, dans un grand débordement de rires et d'enfants. Ainsi retrouve-t-on cette côte, un instant oubliée, qui rappelle que cette île en vert et bleu est née des accords tumultueux de la mer et du feu.

De notre envoyé spécial
Jean-Louis André

Guide

• Y aller. Quatre compagnies desservent l'île : Air France (45-35-61-61), AOM/French Airlines (4-9-7-9-1-2-3-4), Corsair/Nouvelles Frontières (41-41-58-58) et Air Liberté, revendues par les voyagistes. Go Voyages, Voyag'Air, Nouvelles Libertés, Chartarona, Jumbo et Africatours proposent des billets vendus dans les agences de voyages agréées. Air Havas propose des billets dans les agences Havas Voyages. Compter entre 4 200 et 14 000 F A/R selon la classe et la période choisies.

Marcher. A 9 200 km de Paris, la Réunion, et ses 2 512 km² constitués, avec ses trois cirques (Mafate, Cilaos, Salazie) autour du piton des Neiges (3 069 m), ses hautes plaines et le piton de la Fournaise — un volcan de 2 631 m — un paradis pour les randonneurs en bonne condition physique, compte tenu des dénivelés parfois importants : 1 000 km de sentiers balisés, dont deux de grande randonnée, et de nombreux gîtes de montagne et gîtes d'étape (préservation fortement conseillée). La Maison de la Montagne (10, place Sardes-Garrigues, 97400 Saint-Denis, tél. : (18) 252-21-75-84) propose un large choix d'itinéraires de difficulté et de durée variables et a édité cinq topo-guides (GR1 et 2, Mafate, Cilaos, piton de la Fournaise) et cinquante itinéraires de promenades pédestres vendus dans les grandes librairies, sur place et en métropole. En collaboration avec cette dernière, l'Office national des forêts (domaine forestier de la Providence, 97488 Saint-Denis Cedex) propose un guide « sentiers marmellades », quarante-six itinéraires très faciles de moins de deux heures. De son côté, la Compagnie des guides de la Réunion (Maison de la Montagne, 2, rue Mac-Auliffe, 97413 Cilaos, tél. : 18/282/31-71-71) propose des descentes de canyons en rappel et diverses escalades.

Avec qui? Organisé par Yves Laridon Conseil, en partenariat avec le voyagiste Africatours, la compagnie aérienne AOM-French Airlines et le Comité du tourisme de la Réunion, sous l'égide de la fédération française, le premier Mondial de la randonnée se déroulera dans l'île du 9 au 24 août. Il s'agit d'une marche à allure libre, par équipe de deux, en dix étapes (soixante heures de marche par jour), avec un classement axé sur le régularité durant la totalité de l'épreuve. Les droits d'engagement s'élèveront à 13 600 F, prix comprenant, outre l'inscription et l'assurance, l'avion pour aller à la Réunion, l'hébergement, la pension complète pendant les étapes, l'encadrement et l'assistance. Renseignements auprès de YLC c/o SET, 23, rue Linois, 75015 Paris, tél. : 44-37-21-00. Inscription jusqu'au 15 juin.

Hormis Africatours (44-37-22-22), qui propose également vols secs (de 5 000

à 8 430 F selon les périodes) et circuits classiques (dont une découverte en dix jours des principaux sites, à partir de 12 000 F par personne en chambre double et pension complète + vols, minimum quatre personnes), plusieurs voyagistes organisent également des randonnées à travers l'île. Citons notamment Alibert (48-08-16-81), avec un trekking de dix jours à partir de 13 300 F ; Aventure et Volcans (16/78-22-43-75), avec un circuit de quinze jours comprenant ascensions et découvertes des cirques, de 12 500 à 14 300 F ; Chemonix Travel (16/50-53-53-55), avec un séjour de quinze jours dont neuf de marche, à partir de 13 500 F ; Club Aventure (46-34-22-60), avec quinze jours dont dix de marche, dans les Hauts de l'île, de 11 200 à 12 900 F ; Explorer (42-66-66-24) ; avec quinze jours et quatre à cinq heures de marche quotidienne pour 17 000 F ; Nouvelles Frontières (42-73-10-64), avec une randonnée de dix jours à Cilaos au piton de la Fournaise, à partir de 3 400 F sans l'avion ; Terres d'Aventures (43-29-94-50), avec quinze jours, dont sept de marche et deux, à Maurice, de 15 000 à 16 800 F avec l'avion, 8 700 F sans le vol ; Tonic (16/46-09-25-85), avec un trekking de quinze jours pour randonneurs confirmés, de 11 800 à 13 800 F avec l'avion ; et l'association UCPA (45-87-47-11) : avec quatorze jours, dont neuf de marche, de 10 000 à 11 750 F avion compris, ou un circuit de quatorze jours associant canyoning et randonnée, de 12 500 à 13 850 F vol compris.

Se renseigner. Comité du tourisme de la Réunion, 90, rue La Boétie, 75008 Paris, tél. : 40-75-02-79. S'y procurer notamment la brochure consacrée aux randonnées.

Architecture en Pologne

De savants mentors — l'Association Guillaume-Budé et la section polonaise du Conseil international des monuments et des sites de l'UNESCO (ICOMOS) — donneront toute sa saveur à un voyage polonais qui prend pour angle de vision l'urbanisme et l'architecture. Sans négliger les paysages : le massif des Tatras avec la petite ville de Zakopane et ses maisons de bois ainsi que les lacs de Mazurie occidentale et orientale ou les bords de la Baltique (péninsule de Hel). Pour commencer, deux journées à Varsovie : la vieille ville, inscrite sur la liste du patrimoine mondial, la ville nouvelle, les églises et palais du dix-septième siècle, le musée national et le palais de Lazienki (dix-huitième). Le soir, soirée à l'Opéra ou concert. Pour finir, Cracovie, capitale de la Pologne du treizième siècle à la fin du seizième : le château royal et la cathédrale bâties sur la colline de Wawel, la Galerie nationale et le palais Czartoryski qui abrite la *Jeune Fille au furet*, de Léonard de Vinci. Entre les deux, Torun, ses églises romanes et gothiques ; Malbork, la forteresse des chevaliers Teutoniques ; le complexe urbain de Gdansk, Gdynia et Sopot le long du golfe de la Baltique ; la cathédrale de Gniezno, la vieille ville de Poznan, les châteaux Renaissance de Kornik et de Goluchow — ce dernier ramené par Volodymyr-Duc — et la cathédrale baroque de Trzemeszno. M. Louis Valensi, ancien conservateur des Musées de France, et M^{me} Zaryna, de la section polonaise de l'ICOMOS, accompagneront ce voyage de vingt jours (du 11 au 30 juillet, 13 800 F). Renseignements auprès de l'Association Guillaume-Budé, 95, bd Raspail, 75006 Paris ainsi qu'au 39-62-82-88.

Diversité européenne

Comment concilier désir de voyage et récession ? Un dilemme auquel l'Europe, notre chère vieille Europe, apporte peut-être une solution. Elle est, en effet, diverse, donc gage de déplacement, proche donc moins onéreuse. Surtout lorsqu'on profite des forfaits des voyagistes. Certains lui consacrent une brochure à part entière. Celle de Visit Europe, filiale à 90 % du groupe Air France, est dense : trente séjours européens dans vingt pays, y compris l'Europe de l'Est. Le temps d'un week-end qui peut être prolongé. Dans les capitales mais aussi à Saint-Petersbourg, Hambourg, Naples, Venise, Valence ou Porto. Pour chaque ville, quatre formules : avion-hôtel, avion-voiture, avion-transfert-hôtel ou avion-voiture-hôtel, ce dernier dans des catégories différentes, ce qui augmente encore les possibilités de choix budgétaire. Vent-on, par exemple, faire l'inventaire des mystères de Naples ? Prévoir, dans le cadre d'un forfait avion-hôtel, 2 990 F à

l'Hôtel Cavour, 3 500 F en Continental ou, en formule complète, au Carlton International, 3 380 à 3 680 F selon les dates. Prix du déplacement à l'Hôtel Châteaux Gods, un Relais et Châteaux posé sur la côte anse-encadrée de l'île Jely, dans le cadre d'un combiné avion-voiture-hôtel, 3 180 F sans voiture et dans un établissement de la chaîne Best Western. Londres a ses incontournables : forfait avion-hôtel (le Bloomsbury, entre Covent Garden et Leicester Square) à partir de 1 710 F en chambre double. Dans les mêmes conditions, Dublin à partir de 2 210 F, Istanbul à partir de 2 790 F et Saint-Petersbourg à partir de 4 230 F (transfert inclus). Tous ces prix s'entendent pour deux nuits d'hôtel mais il est toujours possible de réserver à l'avance des nuits supplémentaires.

Visit Europe a une sœur jumelle, Visit France, qui dispose elle aussi d'un catalogue illustré présentant des forfaits similaires, le temps d'un week-end mais aussi en semaine. Ici encore le choix est vaste : Paris, Côte d'Azur, Corse, neige, thalasso, du Logis de France aux Relais et Châteaux. Visit France et Visit Europe sont en vente dans les agences de voyages et points de vente Air France. Renseignements au 46-75-25-04.

Pour sa part, Autrement l'Europe (36, rue des Plantes, 75014 Paris, tél. : 45-39-93-30 et agences de voyages) propose, en collaboration avec Soisair, un week-end à Berlin (du 11 au 14 novembre, 5 150 F), un Novel An à Saint-Petersbourg, un circuit Prague-Vienne-Budapest (du 10 au 19 septembre, 9 390 F) et un itinéraire Kiev-Moscou-Saint-Petersbourg (du 17 au 25 septembre, 9 680 F).

Jazz à Calvi

C'est devenu une tradition à la mi-juin : les musiciens de jazz, en grande majorité français et résidant en France ainsi que quelques Italiens, s'envolent vers Calvi, où René Caumer les convie, depuis 1987, à participer au Calvi Jazz Festival. C'est à dire, simplement, à jouer, à donner le meilleur d'eux-mêmes, le temps d'un après-midi, de deux ou trois soirées, ou, s'ils en éprouvent l'envie, tout au long de la semaine du festival, cette année du 13 au 19 juin. A Calvi, pour une fois, le mot fête rime avec festival ; les histoires du jazz s'y étoient, les musiciens y trouvent le temps de se découvrir, de parler avec un public qui se sait ici bien traité, contrairement à la majorité des « machines » festivalières. A Calvi, la musique reste avant tout un art, réalisé avec une passion qui ne demande qu'à se transmettre. On débouche des concerts officiels, on s'équilibre les valeurs montantes de la scène du jazz (Philippe Sella, Antonio Fara, Denis Leloup...) et des réputations justifiées (Maurice Vander, Judy Niemack, Simon, Didier Lockwood, Michel Petruccianni...). le festival régalé la ville de rencontres inédites jusqu'au petit matin. Aux musiciens programmés se joignent une bonne centaine d'amis de tous horizons dont Calvi conserve la mémoire d'année en année : Bernard Manry, Jacques Higelin, Zool Fleischer, Andy Emmer, Christophe Labonde, Flavio Boltr, les frères Belmonte, Elisabeth Caumont, Arthur H., René Urtreger, etc.

Plusieurs formules d'hébergement ont été mises au point. La plus complète conjugue le voyage, en avion, l'hôtel, une voiture (kilométrage illimité) et les entrées aux concerts payants. Il en coûte 2 495 F par personne pour un couple ou 4 100 F pour une personne seule (renseignements auprès de Visit France au 46-75-25-04). Des séjours en studio pour huit jours + spectacles sont proposés à partir de 555 F par personne (sur la base de quatre personnes) ou en résidence, dans les mêmes conditions, à partir de 780 F par personne. Egalement un séjour en hôtel (trois jours/deux nuits + spectacles) de 310 F à 610 F par personne selon la catégorie (sur la base de deux personnes). Trois formules proposées par Per l'Island (tél. : 95-65-16-67). D'autres possibilités sont proposées par l'Office municipal du tourisme de Calvi (tél. : 95-65-16-67).

Sy. S.

TÉLEX

Le Danemark, la Norvège et la Suède organisent, jusqu'au 27 mai, une « escapade scandinave » à l'Hôtel Concorde-Saint-Lazare, à Paris : exposition sur Karen Blixen, cristaux de Kosta Boda, peintures de Kare Tytver, films et gastronomie (réservation au 40-08-45-30).

« Découverte de la France à pied », thème de l'exposition de photos, de gravures et d'objets présentée, jusqu'au 31 juillet, dans la galerie Aventure de l'Espace Krounbourg, à Paris. Des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle aux marcheurs contemporains, la randonnée dans tous ses états avec l'histoire des pionniers et, région par région, un choix des plus belles balades pédestres sur les traces de Colette, de Gauduin, de Van Gogh ou d'Emile Bovary et à la découverte des métiers disparus. Sélectionnés par Anne-Marie Minvielle, auteur du guide *La France à pied* (Arthaud). Sur place, informations culturelles sur les sites et renseignements pratiques essentiels. En complément, présentation de livres, guides et cartes ainsi qu'un cycle de rencontres, de conférences et de projections. Du lundi au samedi,

de 10 heures à 18 heures (entrée libre), au 30, avenue George-V, 75008 Paris, tél. : 44-31-16-00.

Le goûter remis à l'honneur par Air France à la demande de ses passagers, à bord de ses vols de moins de 2 heures. Ce service, proposé entre 15 heures et 17 h 55, s'inscrit dans la nouvelle politique de la compagnie en matière de repas avec l'extension des plages horaires pendant lesquelles sont proposés les repas (notamment les dîners servis jusqu'à minuit) et l'adaptation du contenu à l'évolution des goûts et des besoins.

Au nord des Célèbes, la péninsule de Manado, face aux Philippines, se caractérise, outre son spectaculaire relief volcanique, par la beauté de ses fonds sous-marins. Spécialiste du voyage individuel en Indonésie, Topasie (94, rue de l'Ouest, 75014 Paris, tél. : 40-44-46-06) y propose un séjour plongée (sept jours, 6 350 F) et un circuit « volcans et coraux » (quatre jours, 2 900 F) au départ d'Ujung Pandang.

Sélection établie par Patrick Francis et Danièle Tréand

Les as de

Les as de La Ferté-Alais

Ces Morane, ces Bréguet, ces Broussard et ces Mustang pourraient aller au musée : à La Ferté-Alais, ils volent encore, de temps à autre, et surtout lors du grand meeting aérien de la Pentecôte. Rencontre avec des mécaniciens, des pilotes et des collectionneurs. Tous passionnés.

DANS le civil, Marcel Belen-contre est ébéniste. Profitant de sa retraite, cet artisan s'est spécialisé dans la menuiserie aéronautique et consacre son temps, aidé de quelques mordus, à la construction, à l'entretien, d'un Morane modèle H en bois. Le 27 septembre 1913, l'ancêtre de ce « coucou » poids plume (la queue se soulève d'une main) franchissait d'une traite la Méditerranée de Saint-Raphaël à Bizerte sur la côte tunisienne, soit une distance de 760 km. Durée du vol : environ huit heures avec aux commandes, Roland Garros, as de la guerre de 14-18, disparu en 1917. Quatre-vingts ans plus tard, la copie conforme signée Marcel, Catherine, Jacques et quelques autres pèleres dans le ciel de La Ferté-Alais, en région parisienne, enchaînant quelques virages secrets à 80 kilomètres-heure.

3 400 heures ont été nécessaires pour mener à bien ce travail remarquable. Le projet de restauration de cet avion de guerre, baguette d'acier et de bois, hélice en acier, tous les éléments ont été refaits à partir de plans originaux fournis par la société Morane. Seul le moteur, un Rhône rotatif fabriqué par l'un des tout premiers moteurs français, est d'origine. Ce chef-d'œuvre de mécanique est lui-même entretenu comme une relique, par quelques mécaniciens bénévoles troquant les circuits intégrés et autres « puces » électroniques de leur quotidien professionnel pour la burette d'huile et un jeu de clés à tubes, dès le samedi matin.

Autout de quelques minutes, le Morane se pose comme une fleur sur le plancher des vaches, un terrain en herbe flanqué de quelques hangars tout droit sortis des temps héroïques de l'aviation. Alignés au sol comme une escadille, soixante-quinze appareils, soigneusement brossés, attendent leur tour de s'élancer sur fond de ciel bleu.

Pas de tour de contrôle, ni de radio à bord des cockpits. Fidèle sur un mât en bord de piste, un haut-parleur, nasillard à souhait, annonce au public amusé autour des appareils, les caractéristiques de ces authentiques ancêtres de toiles et de bois. Le vent emporte les commentaires du speaker. Aucune importance d'ailleurs. Le public ici est passionné et connaît déjà tout du Bréguet XIV, l'as de l'Aéronautique, du Broussard, avion d'observation des années cinquante en service dans l'armée de l'air française ou du Mustang P51, célèbre chasseur américain datant de la seconde guerre mondiale.

« Le bruit de son moteur double cylindre en V m'agrandit au musée », explique avec humour le maître des lieux Jean Salis. Ce dernier préside une association qui vient de fêter vingt années passées à la sauvegarde d'un patrimoine consacré aux « plus loquaces de l'air », des premiers balbutiements du début du siècle jusqu'aux monstres à hélices des années cinquante.

A l'origine de cette passion, le père de Jean Salis, Jean-Baptiste Salis. Né dans une famille de paysans originaires du Puy-de-Dôme, ce dernier devient l'un des tout premiers aviateurs du début du siècle et s'engage dès 1916 en tant que moniteur de pilotes. Les meetings et les records aériens s'enchaînent au cours des années vingt et trente. Laurent Eynac, premier ministre de l'air, en fait son pilote personnel.

En 1937, Jean-Baptiste Salis effectue un retour à la terre. Il achète un terrain et un corps de ferme au lieu-dit Cerny, plateau situé à proximité de La Ferté-Alais,



Jean-Claude Faure, commandant de bord sur Airbus.

dans l'Essonne. Très vite, le champ est transformé en piste et les dépendances en hangar. Jean-Baptiste Salis est alors chargé par l'armée de l'air de créer une école de mécaniciens de l'aéronautique. La guerre fera avorter le projet. A la libération, l'aérodrome de campagne devient un centre de vol à voile et d'aviation légère. Jean-Baptiste Salis récupère au fin fond d'un grenier sa première carcasse, un Blériot XI, du même type que celui qui a traversé la Manche en 1909.

« Mon père s'est mis alors en tête de fêter les cinquante ans de cet exploit historique en renouvelant la traversée à bord de l'appareil identique qu'il était en train de restaurer », raconte en 1959 l'ancêtre remis à neuf d'éclat de Calais et rejoint. Douvres, sans encombre. Atteint par le même virus, Jean Salis est formé par son père qui lui inculque les fondements de l'aviation : « un avion, ça se pilote avec les fesses ». Message bien reçu : Jean Salis prend la relève, aux débuts des années soixante-dix.

Les membres de l'amicale qu'il crée avec quelques fidèles comme Michel Bonafant et Fred Sprengelmeijer cherchent avant tout à sauver des pièces rares, en voie de disparition. A l'époque, peu de personnes se souciaient de remettre en état des avions la plupart du temps incapables de voler, voire réduits à l'état d'épaves.

Aujourd'hui la plupart des musées comme l'Air and Space Museum de Washington (le plus grand du monde) ou le Musée de l'Air et de l'Espace du Bourget se contentent de présenter leurs collections respectives au sol, de façon statique, l'amicale de Jean Salis poursuit un but inverse. « Notre objectif est de restaurer mais également de voler des ailes à des avions aux formes surprenantes et pour la plupart très élégantes ». D'où les nombreux envois, chaque fin de semaine, pour quelques tours de piste et loopings aux mains de pilotes chevronnés.

Regroupés au sein de l'association les Casques de cuir, ces pilotes ont des origines diverses. Jean-Claude Faure est commandant de bord sur Airbus à Air-Inter. Le dimanche, il enchaine virile sur virile aux commandes d'un Fokker DR1 triplan, réplique exacte de l'appareil ayant appartenu au légendaire pilote allemand von Richthofen, surnommé le « Baron rouge ». Médecin anesthésiste-réanimateur, Jean-Pierre Garibaldi voltige entre deux gardes sur un Stampe, avion d'acrobatie de l'après-guerre.

Costume. Moteur. L'immense hélice quadruple du Corsair, héros de la guerre du Pacifique et surnommé « la Mort silencieuse » par les Japonais, brasse l'air. Les hélices se couchent et les casquettes s'envolent à cent mètres à la ronde. Nuage de fumée, projections d'huile et flammes s'échappant du capot démesuré, rien ne manque dans cette reconstitution entre « Buck Danny » et « Tanguy et Laverdure ». Quelques instants plus tard, les deux mille quatre

cents chevaux du moteur dompté par Jean Salis arrachent le chasseur de la piste.

Son premier envol après restauration en 1986 reste un grand souvenir pour les trois cents membres de l'association. Comme le souligne Fred Sprengelmeijer, « c'est un moment où les roues quittent le sol que les membres, voire milliers d'heures de soins patients, prennent toute leur signification ».

« J'ai obtenu cet avion depuis l'âge de dix ans. Mon père était lui-même mécanicien sur ce type d'appareils. J'en connais le moindre rivet ». Une affaire de famille en quelque sorte pour ce spécialiste qui va jusqu'à préparer « à la main » le mélange refroidissant de glycol et eau distillée.

Tous ces soins attentifs permettent de faire voler en toute sécurité des appareils dont la plupart sont des exemplaires uniques au monde. L'essentiel est évidemment de ne pas « casser du bois ». Les pièces détachées sont rares, voire certaines inexistantes. Un moteur de North American T6, monomoteur biplace d'entraînement, ne se trouve plus qu'aux Etats-Unis (compter près de 700 000 heures pour un échange standard). Les pièces proviennent, chaises, blo-moteur, sont réalisées sur mesure, dans les ateliers, à partir des gabarits ou des plans récupérés auprès des anciens constructeurs.

Les hangars de La Ferté-Alais abondent de centaines de pièces hétéroclites, cellules, moteurs, hélices, trains d'atterrissage, etc., glanés ça et là au fil des ans et au gré des voyages des membres. Certains se sont transformés en véritables déniches de trésors, toujours à l'affût, sur les terminus d'aviation du monde entier. Ainsi, l'histoire du Skyraider, avion d'attaque au sol des années 50 au moteur monstrueux (18 cylindres, 2 800 chevaux, 700 km/h de vitesse de pointe) est particulièrement exemplaire. Cet appareil appartenait à la garde présidentielle gabonaise. Quatre ans de négociations serrées ont été nécessaires avant de le rapatrier en caisses, par bateau, jusqu'au Havre.

Autre exemple, tout aussi rocambolesque : en 1982, un membre de l'amicale, Raymond Capelle, industriel spécialisé dans les vêtements, traverse l'Egypte à bord d'un train. Surprise : au bord de la voie ferrée, un pilier démonté, gisent une quarantaine de carcasses de Yak 11, célèbre chasseur à hélice d'origine soviétique et qui a équipé l'armée de l'air égyptienne jusqu'en 1970.

Les autorités égyptiennes acceptent de céder les épaves, à condition toutefois de rapatrier tous les appareils. C'est ainsi qu'une équipe de quatorze personnes, tous volontaires, est partie démonter chaque avion avant de les stocker dans vingt-deux containers à destination de la France. Aujourd'hui, trois Yak 11 volent à La Ferté-Alais et

les nombreuses pièces restantes servent de monnaie d'échange auprès d'autres collectionneurs.

Certains permettront peut-être à l'amicale l'objet de toutes les convoitises, un Messerschmitt 109 d'époque qui fit dans les années 40 un égal avec les Spitfire de la bataille d'Angleterre. Seule une poignée vole encore en Angleterre et aux Etats-Unis dont « Gustav », qui franchira tout spécialement le channel pour fêter les marguerites de La Ferté-Alais au cours du prochain meeting. Cet appareil a été capturé, ou plutôt kidnappé, en 1942, par les Alliés. Rapatrié en Angleterre, il servit alors pour l'entraînement des pilotes de la RAF.

L'absence de toute hiérarchie pesante entre les différents membres de l'amicale constitue une surprise pour le non-initié. Charcutier, chef d'entreprise, pilote professionnel, grand-mère, médecin, agent des impôts, tout le monde est ici est bienvenu et met la main dans le cambouis sans autre intérêt que le respect et la passion de la belle mécanique. « Ces mordus sont devenus de véritables techniciens du passé », affirme Fred Sprengelmeijer.

insuffisant. Nous ne touchons aucune subvention. Le simple entretien d'un avion coûte annuellement entre 15 000 F et 30 000 F, sans compter l'essence, à plus de six francs le litre », rappelle Jean Salis. Les « Warbirds », chasseurs de la dernière guerre mondiale comme le Mustang ou le Skyraider, en consomment entre 300 et 600 litres à l'heure !

Restent pour remplir les caisses le droit d'entrée au meeting annuel et les cotisations des membres. Quant aux généreux mécènes et autres sponsors, ils se font de plus en plus rares dans le contexte économique actuel. Avis aux amateurs : il manque environ entre un et deux millions de francs pour restaurer un splendide DC3, avion de transport bimoteur, racheté à Air France. En attendant, l'équipe de Robert Roger décape et ponce chaque centimètre carré de la carlingue en aluminium. La corrosion n'attend pas !

Heureusement, le cinéma et la télévision, friands d'acrobaties aériennes constituent une source de revenus non négligeable. L'argent rapporté par des feuilletons très populaires comme les *Faucheux de marguerites* ou la *Conquête du ciel* ont permis de restaurer ou de réaliser des répliques du temps des pionniers. Pour son film *Dien Bien Phu*, le réalisateur Pierre Schoedoncker a également utilisé quelques chasseurs d'époque tout droit sortis des hangars de La Ferté-Alais. Dans l'as des as, Gérard Oury met en scène Jean-Paul Belmondo aux commandes d'une copie conforme d'un SE 5, chasseur biplan anglais datant de 1917. « Dans le fond, Salis est un poète », conclut Bédal après une séance de voltige particulièrement salée.

Denis Fortier

« Notre budget est nettement

► Le meeting aérien de l'amicale Jean-Baptiste Salis a lieu comme chaque année au cours du week-end de la Pentecôte, les 29 et 30 mai 1993, de 9 heures à 18 heures. Ce pèlerinage aéronautique rassemble plusieurs dizaines de milliers de spectateurs, venus des quatre coins d'Europe et pour certains des Etats-Unis et du Japon. Présentation en vol des plus beaux fleurons de ce musée vivant, reconstitution de combats

aériens (« dogfights »), lâchers de parachutistes, voltiges en tous genres, rien ne manque, pas même la Patrouille de France qui clôt le meeting en fin d'après-midi le dimanche.

► Aérodrome de Cerny, à proximité de La Ferté-Alais (45 km de Paris). Renseignements sur place par téléphone au (1) 64.57.55.85. Prix d'entrée : 80 F pour les adultes ; 30 F pour les moins de 12 ans ; parking voiture : 30 F.

Réalisez vos rêves avec Aéromexico.

Séjour de 8 jours au Mexique

A Mexico	5 120 F
Hôtel Casablanca	
A Acapulco	5 540 F
Hôtel Hyatt Regency	
A Cancun	5 540 F
Hôtel Cancun Playa	

Prix « à partir de » comprenant: Les vols Paris/Cancun/Paris (ou Acapulco ou Mexico) en Aéromexico et 6 nuits en hôtel 4 étoiles en chambre double.

Contactez nous à:
Voyageurs Au Mexique
5, Place André Malraux
75001 Paris
Tél: 01 46 17 40
Fax: 01 46 17 15

VOYAGEURS AU MEXIQUE



Voyage entre les pages

LES éditeurs ont préparé notre été. Et peut-être nos prochains voyages. Car, à l'instar des écrivains confirmés dans leur bûcher vagabonde par les récits d'un Jules Verne ou d'un Jack London, tout lecteur n'est-il pas, poursuivant sa lecture, complice de l'auteur ? Et donc candidat virtuel au dépaysement ? Jusqu'où et par quels chemins, bien malin qui peut le dire. Et d'ailleurs, peu importe. Une chose compte : entrer dans la lecture et partir. Sans crainte car tout, ici, même les épreuves, tourne à l'avantage des narrateurs. Leur récit en est la preuve.

Tout d'abord, laisser parler les titres. Ils sont en général explicites. En commençant, puisqu'il faut bien commencer quelque part, par le Nouveau Monde. On n'a pas fini de le découvrir et de le raconter. La plus ancienne relation, *Journal de la première traversée du continent nord-américain, 1804-1806*, tome I, *la Piste de l'Ouest*, tome II, *le Grand Retour*, vient d'être publiée par les éditions Phébus. Une édition établie par Michel Le Bris à partir des *Journaux de Meriwether Lewis et William Clark*, deux officiers partis en reconnaissance sur ordre du président Jefferson (« le Monde des livres » 1993-1705, de Jean-Baptiste Labat (Phébus), un dominicain doublé d'un sacré tempérament, et *Confessions d'un négrier*, sous-titré *les Aventures du capitaine Poudre-à-Canon*, trafiquant en or et en esclaves (1820-1840), de Théodore Canot (Petite Bibliothèque Payot). Un récit que l'on ne peut ignorer, en dépit de sa naïve bonne conscience, assimilable pour nous à de l'inconscience. Aujourd'hui, après *Montica Sanders*, de Salvador Reyes — ceux que fascine l'idée de Valparaiso (« le Monde Sans visa » du 27 février) liront l'ouvrage d'une traite — Phébus publie *Pays perdu*, avec les *Mata*, paries de l'Amazonie, de Denis Richer, un témoignage intéressant à plus d'un titre : il s'agit d'un manuscrit envoyé par la poste, par un homme courageux auquel il ne reste que quelques centimes de vision et qui ne cesse de s'imposer des défis. Payot réédite dans sa Petite Bibliothèque *Help*, de Redmond O'Hanlon, lequel exerce sa bravoure et son humour dans la forêt amazonienne. Il est lui aussi en quête d'une tribu indienne, *Belize*, d'Alain Dugrand (Voyageurs Payot), écrit, sur le ton vif du reportage, l'ancien Honduras britannique. Autre chronique amazonienne, celle de Jacques Meunier et Anne-Marie Savarin dans le *Chant du Silbaco* (Petite Bibliothèque Payot). Également réédité, du premier et dans cette même collection, *le Monocle de Joseph Conrad*, réflexions d'un « ethnologue défroncé ».

Dans *Deux saisons à l'âge de pierre* (Petite Bibliothèque Payot), Peter Matthiessen part à la recherche du territoire des Kourou, une tribu primitive de Nouvelle-Guinée, tandis que Gavin Young est hanté par un illustre prédécesseur quand il rédige *les Fantômes de Joseph Conrad*, un voyage en Extrême-Orient (Voyageurs Payot), de Bangkok à Borneo. *Le Pèlerin de Samarcande*, un voyage en Asie centrale, de Geoffrey Moorhouse (Phébus), publié en janvier, mérite plus qu'un repêchage. Autre omission à réparer ici même : la réédition de *la Route de la soie*, de Lucie Boulouis (Oliviane, 1992), un ouvrage érudite et instructif.

Voyages lointains avec la *Tentation des Indes* (réédité par Albin Michel), d'Olivier Germain-Thomas, un auteur très présent dans son texte, avec la *Piste des Quarante Jours* (Voyageurs Payot), de Michael Asher, qui gagne à dos de

chameau la Haute-Egypte en compagnie de populations nomades du Soudan, et *Tagant - Au cœur du pays maure, 1936-1938*, d'Odette du Puigaudeau (Phébus) (« le Monde Sans visa » du 20 mars).

Cap sur Madagascar avec *le Aye-aye et moi* (Hoëbeke), de Gerald Durrell, frère de Lawrence, dont l'ouvrage s'ouvre sur la description de cet étrange animal. Sur l'Afrique du Sud avec *la Terre promise d'Adriaan van Dis*, et sur le Mozambique avec *En Afrique*, du même auteur, ces deux ouvrages publiés par Actes Sud.

D'un pôle à l'autre, la *Croisière du cachalot*, à bord d'un baleinier (1875-1878) ne fut pas, pour Frank Bullen, une croisière au sens contemporain du terme. Payot réédite ce livre — « immense » d'après Kipling — et publie sous le titre « World Fiction » (n° 11 de la revue *Gulliver*) un choix de nouvelles d'auteurs contemporains.

Pour terminer, trois ouvrages de femmes. La première, Adèle Hommaire de Hell, n'est plus. Son récit, *Équipes dans les steppes de Russie, 1840-1844* (Arthaud), se décline avec une fraîcheur de ton qui n'est pas sans évoquer la seconde, Mary Kingsley, qui signa *Une odyssée africaine*, une exploration victorienne chez les mangroves d'hommes (1893-1895) (réédition Petite Bibliothèque Payot) et fit l'admiration du même Kipling. Troisième figure étonnante, Anita Conti. Première femme océanographe — et quelle femme ! — elle nous fait partager, dans son très touique et didactique *Racleurs d'océans* (Hoëbeke), quatre mois de l'activité d'un navire moultier. Les 22 et 23 mai, elle participe, à quatre-vingt-quatre ans, à un festival Étonnantes Voyageurs, à Saint-Malo.

D. T.

Les « Futés » à l'étranger

Ils sont bien écrits — un ton vif, incisif, qui plaît au lecteur. Pointus surtout. Leurs sélections ciblées, réalistes, correspondent aux possibilités de la majorité des voyageurs et sont, osons le dire, « branchées ». Pas ou peu d'hôtels de luxe dont on lit avec intérêt le descriptif mais dans lesquels on n'a pas les moyens de descendre. Somme toute, cette collection de guides porte bien son nom : le « Petit Futé ».

Au départ, il y a une douzaine d'années, c'étaient des guides de consommation sur les villes françaises, à l'usage des étudiants. Le succès leur donnant de l'assurance, ils ont, en septembre 1991, étendu leur concept et enrichi le contenu. C'est ainsi que, en dix-huit mois, vingt-cinq titres étrangers — sous-titrés « Country Guide » ou « City Guide » — sont parus et que le répertoire d'adresses est devenu un guide à part entière. Où l'on trouve, notamment, des informations pratiques, culturelles (un critique d'art a fait le guide Portugal) et un itinéraire détaillé à travers le pays.

Responsable de la collection, Jean-François Chaux met en avant le fait que les auteurs passent un certain temps sur place (deux enquêtes pendant sept mois à Londres, quatre en Allemagne pendant dix mois) et que l'on respecte leur style (lire le *Londres*, décapant). Ce qui donne des guides très informés, aux rubriques inédites : Who's Who, vocabulaire, présentation des médias s'ajoutent aux bonnes adresses en tout genre. Meilleures ventes actuelles : New-York, qui passe pour le meilleur guide sur cette ville, le Vietnam, Cuba, la Norvège et le Portugal. A paraître en mai : les « Petits Futés » Russie, Canada, Belgique, Turquie et océan Indien. Leur épaisseur est proportionnelle à l'importance de la destination (entre 176 et 496 pages) et leur prix varie de 69 F à 89 F.

Nouvelle Indochine

Dernière fruitière du tourisme en Asie, les trois pays de l'ancienne Indochine française, qui émergent lentement d'une longue période de guerre et de glaciation idéologique, viennent d'être croqués par les Guides Arthaud. Michel Blanchard connaît très bien la région et il s'est ajusté au style de ces guides, avec leurs textes brefs et un grand appareil pratique. Ainsi, décrit-il en quelques mots l'atmosphère spécifique de Hanoï, « ville active, surpeuplée, où les véhicules avancent à grands coups de klaxon, ville ocre aux vieux bâtiments de l'époque coloniale défrichés (...), ville attachante qui change selon l'heure de la journée, la saison, le quartier ».

L'histoire, la civilisation, l'environnement politique, les coutumes sont clairement expliqués pour ceux qui, de plus en plus nombreux, se bousculent pour visiter un pays à l'infrastructure touristique embryonnaire. Et qui change pratiquement de mois en mois. D'où l'importance — mais aussi la difficulté — d'une mise à jour

La bible du Toit du monde

Un ouvrage qui s'impose déjà comme une référence et rivalise presque avec des guides classiques consacrés à un seul pays. Il est vrai que Hugh Swift, l'auteur de *Himalaya, guide de trekking* est l'un des meilleurs connaisseurs de la chaîne himalayenne. L'ouvrage « couvre » les zones montagneuses du Pakistan, de l'Inde, du Népal, du Sikkim, du Bhoutan et du Tibet occidental. Pour chaque région, les itinéraires sont méthodiquement détaillés — du très classique au plus insolite, de la randonnée d'une journée à la longue traversée — et enrichis d'une véritable approche culturelle, ethnique ou religieuse. Mieux, Hugh Swift semble en

permanente. De même pour Phnom-Penh, où, depuis un an, hôtels et restaurants ont poussé comme champignons après la pluie. L'auteur a ajouté, à destination des hommes d'affaires, plus nombreux on s'en doute au Vietnam qu'au Cambodge, une série d'informations pratiques indispensables.

Si le Cambodge reste un terrain incertain, miné par une guerre qui n'a pas fini et qui devrait inciter le visiteur à la prudence, Angkor demeure un des joyaux de l'art universel. Le petit Laos voisin fait moins parler de lui. Et pour cause, il vient de s'ouvrir, timidement, au tourisme. Mais pas de masse puisqu'il est indispensable de passer par une agence. Michel Blanchard indique celles de Paris, Bangkok et Vientiane.

Patrice de Beer

► *Cambodge/Laos et Vietnam*, deux guides de Michel Blanchard, Arthaud, 150 F chacun. Signaux aussi, dans le même collection, le guide « Chine », de René Guichet, Marie Holzman et Danièle Crieu, 195 F.

osmoise avec les attachantes populations nomades pour lesquelles chaque bivouac est « une halte temporaire dans une errance éternelle », selon l'expression de Giuseppe Tucci, l'explorateur italien cité par l'auteur. Planches en couleur, photographies en noir et blanc, cartes générales et cartes par régions ou vallées, lexiques et sujets généraux, tableaux synthétiques, conseils médicaux, bibliographie sélective et indications cartographiques détaillées font de cet ouvrage dense « le » guide idéal.

► *Himalaya, guide de trekking*, de Hugh Swift, aux éditions Aspara, 672 p., 250 F.

La voix de Lhassa



Le dalaï-lama, à Dharamsala, en octobre 1992.

C'EST un livre militant. Indispensable car il fait entendre « la voix d'un peuple en danger de mort ». Emouvant comme tous les témoignages. Passionnant car, à travers ces vies de réfugiés, l'Occident perçoit une civilisation qui l'a toujours fasciné. Un livre fait pour troubler la bonne conscience d'un vingtième siècle qui combat certaines invasions arbitraires mais en tolère d'autres ; se montre sélectif dans ses condamnations, qu'il s'agisse de génocide ou de destruction systématique du patrimoine d'un peuple. Impassible, intolérable pour certains, et pour Claude B. Levenson. « *Longue aura été la nuit tibétaine. Elle n'est pas encore tout à fait finie* », écrit-elle. Aussi l'auteur intègre-t-elle sa brasse de témoignages *l'An prochain à Lhassa*, reprenant les mots mêmes d'un jeune réfugié. Un titre chargé d'espoir pour un livre qui se lit d'un trait. Claude Levenson, que l'on sait toute dévouée à la cause tibétaine, notamment dans ses précédents ouvrages (*le Seigneur du Lotus blanc*, biographie du dalaï-lama, Lieu commun, 1987 ; *Ainsi parle le dalaï-lama*, entretiens, Baland, 1990), apprend à ceux qui ne le savent pas ou qui n'en ont pas pris l'exacte mesure ce qu'on doit être et demeurent les souffrances du peuple tibétain depuis 1950, date à laquelle le Pays des neiges a été envahi par la Chine.

Six Tibétains racontent, et il y a peu de chose à ajouter à leur témoignage. L'auteur apporte avec sobriété les explications nécessaires, avec la compréhension qui vient du cœur. « Il voyait sous ses yeux se rétrécir l'espace tibétain, et il n'y pouvait rien », écrit-elle d'un jeune réfugié de retour à Lhassa. Elle comprend l'urgence : « Le flot des colons chinois s'apparentait à une véritable inondation (...) et menaçait directement l'identité tibétaine, en danger d'être submergée, noyée

par ce flux migratoire débridé ». Le lecteur appréciera les jolies formules, pleines de finesse — « Le hasard éternel peut-être le destin qui voyage incognito » — ou féroces comme celle « *Lhassa en chinoise* ».

L'auteur ouvre son ouvrage sur les prédictions de Padma Samhava, au septième siècle : « Quand l'oiseau de fer volera / Quand les chevaux galopent sur des roues / Le peuple de Bod (le Tibet) sera disséminé par le monde comme des fourmis / Et le Dharma (la religion) abandonnera au continent de l'homme rouge ». Et celles du treizième dalaï-lama annonçant en 1933 les destructions, l'exil, un avenir « porteur de ténèbres et de misère ». Elle conclut sur les paroles d'espoir de sa réincarnation qui est aussi son successeur, le quatorzième dalaï-lama, estimant que, « avant peu, les Chinois se verront contraints de quitter le Tibet ». Alors, « les habi-

tants des trois provinces du Tibet, l'U-Tsang, le Kham et l'Amdo, jouiront de la liberté d'expression, de pensée et de mouvement ». Il faut en être privé pour en réaliser le prix.

« Notre pratique du bouddhisme (...) nous a été d'un secours incommensurable en particulier durant ces trois dernières décennies, quand (...) nous avons été contraints de vivre comme réfugiés en pays étranger ». Ainsi s'exprime Sa Sainteté le dalaï-lama dans la *Méditation au quotidien* publié par les éditions Oliviane. L'ouvrage est la transcription de deux enseignements qu'il a donnés à un groupe d'Indiens cultivés à Dharamsala puis à Delhi. Ton familier et direct de celui qui peut dire : « Je vis comme un moine », et préciser d'emblée qu'il expliquera « les enseignements essentiels du Bouddha ». Pour ceux qui s'efforcent de suivre cet enseignement de sagesse et de détachement,

ceux qui s'interrogent sur « la singularité du bouddhisme tibétain », et pour les autres, qui découvriront un message bénéfique.

« Parti de Londres le 19 mars 1957, je débarquai trois semaines plus tard à Bombay... » Cet homme qui dit « je » avec la simplicité des voyageurs du siècle dernier a voulu atteindre Lhassa, à ses risques et périls, qui étaient grands alors. Il est anglais et porte le nom de Arnold Henry Savage-Landor. Son récit — *la Route de Lhassa* — laisse songeur...

Danielle Trunard

► *L'An prochain à Lhassa*, de Claude B. Levenson, Baland, 240 p., 110 F.

► *La Méditation au quotidien*, du dalaï-lama, traduit de l'anglais par Claude B. Levenson, éditions Oliviane, 208 p., 95 F.

► *La Route de Lhassa*, d'Arnold Henry Savage-Landor, Phébus, 164 p., 108 F.

Découvrir le Sahara

Ce livre comble un vide. *L'Exploration du Sahara*, de Jean-Marc Duroy, publié par Actes Sud, intéressera les voyageurs qui attirent les espaces arides et purs de ce grand désert de 8 500 000 km². Son auteur déroule l'histoire d'une découverte dont les relations écrites arabes remontent au Moyen Âge. Au cours des siècles qui suivirent, peu ou pas de traces de voyageurs isolés, tandis que l'exploration systématique par les Européens date du dix-neuvième siècle. Théodore Monod apprécie ce travail. Dans la préface, il loue l'auteur « d'avoir su donner enfin au public français un ouvrage solide, bien documenté, où se trouve l'essentiel ». Un jugement autorisé. Bienvenue, les nombreuses cartes actuelles et illustrations d'époque (384 p., 160 F).

Coptes d'Égypte

Pour les égyptophiles et autres égyptomanes raffinés, lassés des guides généraux, des « tartines » rituelles sur « la terre des pharaons », deux ouvrages permettant des approches inédites de l'Égypte historique et contemporaine : le numéro spécial de la revue *le Monde copte*, consacré au « monachisme égyptien », sous la direction d'Achraf et Bernadette Sadek (N° 21-22, 295 pages illustrées noir et blanc, 200 F. *Le Monde copte* 5, rue Champollion, 87000 Limoges) ; d'autre part *Itinéraires d'Égypte*, « mélanges » réunis par l'orientaliste Christian Decobert en hommage au Père Maurice Martin. Un ensemble de textes savants centrés sur l'histoire chrétienne de la vallée du Nil (370 p. grand format, réf. IF733. Éditions de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. En vente à la librairie de l'Imprimerie nationale de Paris, tél. : (1) 40-58-32-75).

Sortilège malais. L'admirable *Malaisie*, d'Henri Faucomier, réédité par Stock en 1987, n'est pas épuisée, contrairement à ce que nous indiquions dans la *Malaisie au vert* (« le Monde sans visa » du 10 avril). Merci à son fils qui a l'amabilité de nous le signaler. Le lecteur aura rectifié l'erreur qui s'est glissée dans le titre de l'ouvrage de Pierre Boule, *le Sacrilege malais*, pastiche du *Sortilège malais*, de Somerset Maugham.

Festival de littérature à Hay-on-Wye, du 28 mai au 6 juin. Ce petit bourg gallois est connu des amateurs du monde entier pour sa vingtaine d'antiquaires et de marchands de livres anciens et d'occasion. Le festival couvre toutes les disciplines littéraires et attire de nombreux acteurs, universitaires et écrivains. Renseignements : Festival Office, Hay-on-Wye, tél. : (19) 0497/82-12-17.

Venise émaillée avec, dans l'écrin des façades de pierre, un détour d'une colonnade ou au fil d'un canal, les visages blancs, dorés ou argentés de silhouettes Coues et diaphanes drapées de capes noires et de tulle multicolores. Venise à l'heure du carnaval. Ville narcissique qui pose ici sous l'objectif fasciné du photographe Emmanuel Scrocelletti. Mort et beauté dans la cité des doges qui, une fois par an, se fige dans la grâce, s'enivre d'extravagance et plonge dans une comédie d'effare où se mêlent mystère et magie. Un album raffiné pour un ballet de séduction.

► *Carnaval de Venise*, photographies d'Emmanuel Scrocelletti, préface d'Inès de la Fressange, Ed. Loire (72, cours Faurel, 42100 Saint-Étienne).

Cinq nouveaux guides de voyage de poche Berlitz : Pétersbourg, Amsterdam, Vienne, San-Francisco et la Nouvelle-Orléans. Avec une information générale, des recommandations sur les sites à visiter, les itinéraires, les hôtels et restaurants, une section pratique, des cartes et des plans.

Bombay
contre
Bombay

USA
sur
semaine

Libelle

PARCOURS

Bombay contre Bombay

Suite de la page 21

En avant donc aux carrefours pour les incompréhensibles et mutiles. «Verte et propre Bombay!», «C'est mon Bombay, je suis fier de lui!», concurrencés par des pubs incitant à mincir, à aller faire ses emplettes à Singapour ou à pomponner ses animaux domestiques.

C'est sur ce qui est déjà en soi un cataclysme urbain que s'est abattue, sans crier gare, en décembre 1992 et janvier 1993, une tornade interconfessionnelle d'une violence sans précédent. À «Bombay la Tolérante», et qui a causé un millier de morts, à 80 % musulmans: Bidonvilles contre bidonvilles, immeubles bourgeois contre idem, ce fut sans pitié malgré de jolis exemples de dévouement supracommunautaire, telles ces hindoues appliquant leur marque rouge sur le front de leurs voisines musulmanes.

Bombay était encore pleine des histoires de familles entières brûlées vives dans leur cabane ou leur appartement, de portefaix ou chauffeurs de taxi mahométans décollés en pleine rue pour constater leur circoncision et tués à coups de pierre ou de contenu de cuisine par leurs parents hindous, qu'une série de bombes, savamment minutées, provoquait, ni-mans, dans la même journée, quel que fût l'endroit, à 80 % hindoues contre islam.

«La violence religieuse que nous vivons infligée aux musulmans en janvier, a répondu leur vengeance très sophistiquée en mars», devait constater un notable hindou avant de s'interroger: «Considérons-nous de part et d'autre que nous sommes quittes? Ou bien allons-nous entrer dans une escalade sans fin, chaque vengeance attirant sa revanche dans l'autre camp?»

Le suspense dure mais, en attendant, les «camps» se sont clairement formés, chaque individu, même le moins excité, ayant cherché refuge chez les siens. Réflexe éternel, irrépressible, gros de danger. Le soir, à la relative fraîcheur, sur Marine Drive, cette «promenade des Anglais» qui donne de faux airs de Nice à Bombay, les hindous déambulaient sous les palmiers. Les musulmans préféraient maintenant aller plus loin, par exemple à la mosquée maritime d'Haji Ali, ce sautoir obscur réputé être venu de Boukhara il y a cinq siècles. Sur la mince jetée de 500 mètres, mal éclairée, encombrée de vendeurs de sucreries islamiques et d'infirmeries en tous genres, reconstruite parfois par les vagues, les musulmans se sentent un peu plus en sécurité, entre eux, sous la protection d'un saint qui venait naguère visiter aussi hindous et sikhs. Les fidèles de Mahomet vont donc seuls embrasser le brocart doré recouvrant le tombeau d'Haji Ali, glisser quelques pièces dans le tronc, croquer deux ou trois beignets à la friterie installée dans la cour même de la mosquée. Puis ils retirent le calot qui pourrait trahir leur islamité et s'en

retournent chez eux où ils retrouvent la peur sourde dont ils ne peuvent se départir depuis décembre 1992. Cela ne les consolerait sans doute pas si on leur révélait que leur misère psychologique est la réplique exacte de celle des coptes d'Égypte face à leur envahissement islamiste.

À Byculla, notre rendez-vous du lendemain avec Ziauddin Boukhari n'aura pas lieu, ce commerçant quinquagénaire, membre du Conseil des sages musulmans récemment constitué à Bombay, ayant été abattu le matin même par des inconnus devant sa galerie de souvenirs. Un de ses parents se contentera de nous emmener voir ses sandales maculées de sang: «Encore un coup signé Shiv Sena!» La veille, du haut des escaliers de la Société asiatique de Bombay (Established 1804), nous avions vu passer une «parade» de ce mouvement politique ultrahindouiste qui a perdu la mairie bombayenne en 1992 mais reste diablement influent. Etardards safrans, gonnes sonnant les voix sourdes des lancements de devises, lanciers à cheval, cotonnades immaculées, regards enflammés, à l'approche du défilé du Shiv, les musulmans encore présents s'étaient rapidement éparpillés dans les ruelles voisines. L'assassinat de Boukhari allait vite être effacé par une nouvelle, si on ose dire, encore plus spectaculaire: «le célébrissime» acteur Sanjay Dutt sous les verrous à la suite de la découverte d'un arsenal à son domicile. L'ennui, c'est que la vedette hindoue vivait chez son père, Sami, un député du Congrès qui s'était fait remarquer au début de l'année en observant une grève de la faim pour protester contre «l'inaction de Delhi face aux violences communales». «Voyez, on accuse les mafieux musulmans alors que les hindous les moins soupçonnables entassent les explosifs sous leur lit!» L'information a, peut-être, affligé tout Bombay cette fois, car son industrie du cinéma était restée jusqu'ici hors conflit.

Déjà, pourtant, le septième art indien venait, en ce même mois d'avril, d'être frappé au plexus avec le suicide – ou mort accidentelle, mais nul n'y croit – de Divya Bharti, star de dix-neuf ans «tombée de sa fenêtre» au cinquième étage d'un immeuble résidentiel. Elle tournait plus de vingt films en même temps et venait d'être élue «la plus belle visage féminin de l'année». Adultescentes hindoues et musulmans se retrouvaient pour la pleurer et punaiser chez eux les cartes postales décapant en forme de cœur son minois plus italien qu'indien. Derrière ce chagrin supraethnique pour minets et midinettes émergeait une autre phase caquée de Bombay, les cadences infernales de l'Hollywood indien, dévoreuse d'actrices en bouton, plus un secret d'ailleurs depuis Bhumiika, le film bouleversant de Shyam Benegal.

«L'ensemble de ces drames fait que tous les Bombettes ont un goût



amer dans la bouche. Certains font leur examen de conscience. Tous, sans distinction d'origine, souhaitent le retour à la coexistence et réfléchissent aux moyens d'y parvenir, notamment par la relance des affaires», estime un jeune professeur de français. Un de ses collègues plus âgé, chrétien originaire de Goa, intervient: «Allons donc, tout ça, ce sont des vœux pieux! Les événements ont montré Bombay telle qu'elle est, et du coup, elle est dégoûtée d'elle-même. La réalité, c'est que nous vivons depuis longtemps sur des illusions dues à notre relative aisance. N'avons-nous pas dans notre ville 10 % des emplois industriels du pays, ne payons-nous pas un tiers des impôts sur les revenus de la nation entière? L'argent cachait nos divisions bien réelles: entre confessions, entre ethnies, et aussi bien sûr entre castes, toutes divisions soigneusement cachées aux étrangers mais bien visibles pour nous, surtout dès qu'on arrive à l'heure de vérité qu'est le mariage. Lisez les annonces de mariages! Il n'y est question que de couleur de la peau ou des yeux, de foi, de caste, etc. Le creuset bombayien n'a jamais vraiment fonctionné, sauf peut-être dans un milieu intellectuel restreint. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas tout tenter pour que ce creuset n'existe plus un jour, sinon nous verrons des choses encore plus terribles...»

Parmi ceux qui ne croient plus aux chances de succès d'un tel combat, qui jugent sans retour le grand désamour de la ville pour elle-même, déjà plus de cent mille musulmans (sur le million et demi de l'agglomération). Ils ont, cette année, fui définitivement Bombay vers leur village d'origine ou vers le golfe Persique. Et pour certains, parmi les plus riches, vers le Pakistan.

SCÈNE 3. Karachi, mai.

Les plus riches ou les plus compromis? Le port pakistanais est aussi lourdement peuplé, aussi lésé de problèmes sans solution que sa sœur ennemie Bombay. Mais Karachi a plus de pudeur – ou d'hypocrisie, comme on voudra: il a placé ses districts de sac (et parfois également de corde) loin des avenues triomphales. Dissimulé-il aussi, comme Doubaï, ainsi qu'insiste la rumeur, des brigands, cerceaux des attentats trois cents fois meurtriers et mille fois blessants du 12 mars, le vendredi sanglant de Bombay? «C'est dans cette ville, derrière ces hauts murs barbelés! Non, dans cet immeuble neutre aux volets toujours fermés, avec des gardes du corps privés! Pas du tout, c'est là-bas, à Defence Colony, dans la maison fortifiée de ce général trafiquant de drogue!» Chaque Karachiite a sa version exultante et péremptoire de la cachette des Memon, cette «tribu» de nouveaux riches mahométans bombettes que toute la presse d'Asie accuse d'avoir osé faire sauter la

sacro-sainte Bourse de Bombay pour «donner une leçon aux teneurs de musulmans».

D'une exposition déserte d'innombrables corans anciens au Musée national, aux funérailles houleuses des victimes d'une énième rixe interislamique, entre chauffeurs pathans et passagers mouhajirs (musulmans venus d'outre-Indus lors de la vivisection de l'Empire des Indes en 1947, ou leurs descendants, et jamais véritablement intégrés dans un pays pourtant découpé à leur intention), Karachi

n'a ni leçon ni recette à fournir à cette satanée Bombay où, selon Naipaul, faute de chefs plus rébusants, «les gangsters musulmans sont des héros pour leur communauté» (5).

Les Memon, corpehles ou non, enfuis de Bombay en mars comme un seul homme en tout cas, ont de quoi nourrir l'imaginaire frustrée de leurs coreligionnaires: un père et une mère pieux et travailleurs, six fils entre vingt-deux et trente-cinq ans, tous à monstache noire en croc (et barbe à l'iranienne pour

trois d'entre eux), complets blancs, et ayant épousé de jeunes beautés à voile dorée et à ventre fécond.

Enorme fortune récente dans tous les négoce, en particulier avec les pétromonarchies arabes: lingots d'or et d'argent, armements belges, russes, chinois et, dit-on, tous les stupéfians de la contrée. Par-dessus le marché, un chef charismatique, Ibrahim, alias Monchak, dit le Tigre, pas l'ami d'ailleurs, seulement l'âge du Christ cette année. Et sur son casier, depuis 1985, des ports d'armes sans licence, des coups de feu électoraux, des rodéos douaniers pour des monceaux de métaux rares. Bref, tous les éléments d'une exemplaire saga canaille avec ce qu'il faut de puissantes automobiles, d'adversaires rossés, de noces à tout casser, de provocantes concubines sablant du champagne Pampour made in India. Le jour où l'on bâtit là-dessus, dans les studios de Bombay, le scénario d'une comédie musicale, ce sera le signe d'un réel mieux dans la cité-monde, dans le compendium de l'Asie.

De notre envoyé spécial Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

(5) V. S. Naipaul, l'Inde, un million de révoltes, Plon, 1992.

Un tour et des détours dans la culture valaisanne

Valais

5) Bellwald

Saison: panorama Rudes Nature: un duo Vivre Culture: Suisse
Tel. 1941 27 71 10 14

10) Ovronnaz

Nature: un duo Vivre Culture: Suisse
Tel. 1941 27 91 42 43

12) Täsch

Nature: un duo Vivre Culture: Suisse
Tel. 1941 27 91 42 43

"4 VALLÉES"

16) Nendaz
Paradis des enfants, sieste offerte, promenade des lacs, ski d'été.
Tel. 1941 27 91 42 43

18) Verbier

1500 m
Golf 9 parcours, tennis, ski d'été, parapente, station, mountain bike, promenades.
Tel. 1941 27 91 42 43

20) Zermatt

Saison de montagne sans violence.
Avec des hôtels familiaux de tradition.
Tel. 1941 23 66 11 81

Veillez adresser la documentation des stations suivantes

☐ Valais Magazine 1993 avec le calendrier des manifestations
☐ Offres foraines été 1993
☐ Balade

Nom/Prénom

Adresse

A retourner à:
Union Valaisanne du Tourisme, Rue Pré Fleuri 6, CH-1951 Sion 18.
1941/27/23 31 61, Fax: 1941/27/23 15 72

USA

739 FF par semaine

(Voiture de catégorie I économique en Floride)

Pour tous renseignements et réservations, veuillez contacter votre agence de voyages ou Hertz au (1) 47 88 51 51 ou 78 49 75 75.

Hertz

Voyages

Séjours 1 semaine

IRLANDE: 2530 F*

ECOSSE: 2980 F*

NORVEGE: 3800 F*

Réservations: 40 53 07 11

181, Bd Pereire - 75017 PARIS

M. Percey ou Porte Maillot

C. P. H. à croquer (dual)

Les voyages

convention originale

Dames

LE CHEF DU MOIS

Jeu de saveurs

A dix-sept ans, David Metery entraînait comme apprenti chez les frères Troisgros à Roanne. C'était l'époque du cher «papa» Jean-Baptiste où les deux frères, Jean et Pierre, s'épaulaient en cuisine; le temps où l'on disait: «Troisgros à Roanne, c'est en face la gare», alors qu'aujourd'hui, si vous demandez à un passant la gare de Roanne, il vous répondra: «C'est en face Troisgros»!

Dégoûté, l'apprenti descendit jusqu'à Lyon, travailler chez Bocuse. Puis il revint à Roanne avant de partir pour Paris où il aboutit, avec Brigitte sa jeune épouse, au Lord Gourmand près des Champs-Élysées. Cela dura quelques semaines. Voici à peine un lustre que, voulant se trouver enfin «bien chez lui», il s'installa ici, au 4 de la rue de l'Arcade, dans un cadre agréablement bisorné; un rez-de-chaussée avec un mini-bar, un escalier «tire-bouchonnant» conduisant à deux salles et un salon, confortables, séparés par une petite cuisine où il officie.

A la jeune avec les saveurs. Un jeu qui, chez les autres, pourrait être qualifié de machiavélique mais se révèle chez lui quasiment naturel. Cela se confirme à l'émulation (et la dégustation) des plats de la carte, du saumon à la peau croustillante d'épices douces, à l'omble-chévalier beurré de citron vert, du filet mignon de porc aux agrumes aux petites madeleines chaudes (elles eurent enchanté les jeunes filles en fleur de Proust) avec la glace miel et noix. Mais surtout ce savoir-faire inégalable de David Metery, dans son menu d'été: «Douceur et Saveur des mets au vinaigre» (230 F).

Mieux valait du reste écrire «aux vinaigres» (ils sont en vente à emporter, signés Percheron: vinaigre de cidre, de noix de coco, de figue, de poire, de pêche, de gingembre, de champagne, jus de truffes, etc.). Ils sont là vingt-cinq différents, aromatisant les mets, comme autant de touches d'un clavier suggestif sur lequel Metery joue avec maîtrise. Une admirable démonstration! Ce n'est point là «nouvelle cuisine» mais le subtil message d'un bon cuisinier habilement glissé dans des plats habituels.

L. R.

► DANIEL METERY, 4, rue de l'Arcade, Paris-8^e (tél.: 42-85-53-13), fermé samedi midi et dimanche (A.E.C.B.).

Grandes dames aux fourneaux

Cela fait quatre ans que deux «mères cuisinières» à la retraite, la chère M^{me} Castaing, du *Beau Rivage*, à Coudrieu, et Simone Lemaire, du *Tourne-Bride*, au Pin-au-Haras, eurent l'idée de créer, pour et par leur «Académie des mères cuisinières», un trophée couronnant annuellement une restauratrice cuisinière de talent, ainsi qu'un prix Espoir réservé aux débutantes du métier. On notera que ces concours (ils se déroulent au centre de formation hôtelière de la chambre de commerce de Vichy, au mois d'avril), d'une conception unique au monde, ont un règlement très strict (interdiction d'apporter du pré-cuisiné, par exemple) et un jury très qualifié.

Le premier trophée, remporté par Elisabeth Bourgeois, du *Mas Tourteron*, à Gordes, honora la célèbre mère lyonnaise Brazier. Le second (trophée Marie-Venturino - que nous connaissons aux *Hirondelles* de Saint-Jean-Cap-Ferrat) - récompensera Reine Sammut (*La Fenêtre*, à Lourmarin). Celui de l'an dernier (trophée Mère-Poulard, évoquant la célèbre amateuse du Mont-Saint-Michel) alla à Lyliane Benoit, du *Soubise*, en la ville charentaise du même nom.

Cette année, c'était le trophée Mélanie-Rouat, une «étoile» de la cuisine bretonne à Riec-sur-Bélon et dont le souvenir est inséparable de celui de Curnonsky.

Mélanie Rouat tenait l'épicerie-mercerie du village de Riec, et à son étalage figuraient toujours quelques bouchées d'huîtres du petit parc à huîtres de son époux décédé. C'est en 1922 qu'une tournée de la Comédie-Française déplaça à Quimper les vedettes de la troupe: Raphaël Duflos, Cécile Sorel, de Max, etc. De passage à Riec ils demandèrent à Mélanie de leur préparer un repas. Deux heures plus tard elle leur servait, dans sa belle salle à manger d'arrière-boutique, des palourdes farcies, un homard et une galette bretonne. Ils se régalaient. Ils revinrent tous les jours de la tournée, en partant autour d'eux, et c'est ainsi que Fernand Jobert, un peintre du pays qui recevait chez lui ses amis, le peintre Maurice Asselin et Curnonsky, les y amena.

Ce fut ainsi, aimait à répéter le prince des gastronomes, qu'il découvrit «la perfection simple». Il y revint en vacances chaque année et s'y réfugia durant l'Occupation. Le fameux homard à la crème de Mélanie était lancé. Il fallut construire une salle dans le



jardin, et «Cur» rimait son quatrain célèbre:

*Couronnons de lis et de roses
Mélanie et Marie et tout ce
qu'elles font.*

La cuisine c'est quand les choses ont le goût de ce qu'elles sont! Mélanie nous quitta en 1955, mais pour ceux qui les ont connus son homard et sa table restent inoubliables. Et sa famille émue est venue à Vichy participer à ce trophée symbolique. Il est, en effet, belle occasion, à l'heure où trop de cuisiniers se veulent plus restaurateurs que cuisiniers vrais; d'honorer Mélanie Rouat. Et les gourmets remercieront M^{me} Castaing et Lemaire de ce trophée où, en fluide, cinq «dames du piano» (et tant de jeunes concurrentes du prix Espoir) se sont rencontrées pour honorer la vraie cuisine et Mélanie Rouat.

La lauréate en fut Eliane Lavanchy, chef de cuisine du restaurant *Tulliana* (à Balin, dans l'Ain), pour sa cuisine narrative aux moules de bouchon. Suivie de Marguerite Trompeau, de *La Fontaine*, à Creuzier-le-Vieux (pour ses encornets farcis et leurs quenelles bretonnes), et Marie-

Jeanne Combe, de l'*Hôtel du Parc*, à Randon. Les «Espoirs» couronnèrent en premier deux élèves du LEP Notre-Dame de Saint-Méan-le-Grand: Sandrine Michel pour sa casse rapanaise et Dominique Rouget pour ses deux galettes (bretonnes, bien sûr!).

Un «dépouillage de la mer» à l'*Aletti Palace* couronna le tout tandis que Jean-Pierre Coffe s'en allait faire, pour Canal Plus, le marché avec les heurteuses lauréates. Signalons aussi qu'un prix spécial hors concours Perrier-Jouët alla à Marie-Jeanne Brunet (*La Calèche*, à Guenche-de-Bretagne) pour son kouign Héléne Jédago (célèbre cuisinière bretonne ex-cuistive il y a plus d'un siècle pour avoir réhaussé le goût de ses pâtisseries d'un soupçon d'arsenic).

Et ajoutons que le cinquième trophée des mères cuisinières portera le nom, en 1994, de Fernande Allard (dont les vieux Parisiens se souviennent encore de l'excellente cuisine bourgeoise, dans son restaurant de la rue Saint-André-des-Arts).

La Reynière

Miettes

Claque, où l'on se régale d'un sauté aux lentilles du pays.

Le tombeau est bien corbeille. Une lecture qui, d'est, est dédiée à Lyon chez Georges (8, rue du Gard) de la cuisine de France Deschamps (successeurs avec Michel son mari de Georges Drebet) restaurant que j'avais signalé dans mon papier sur les «bouchons» a acheté sur le marché de Nancy un (ou deux) d'oreilles? Confions-lui qu'il s'agit d'un des surnoms du grand (on dit aussi gallette, corbeau, hirondelle, perlon, etc.)

«52 Week-ends autour de Paris». C'est le regreté Francis Ammattegi qui, le premier, publia ce petit ouvrage bien utile. Puis, à sa disparition, Jean Anabold prit la relève. A présent, c'est Gilles Pedlowski qui le rédige (Albin Michel éditeur), et l'édition 93 nous emmène de Versailles (20 km) au Breuil-en-Bessin (281 km), avec quelques-uns d'heures trouvailles.

A Genève, la rénovation de l'Hôtel du Rhône (1, quai Turrettini - tél.: 412-5359) enfin complète sera fêlée en mai et suivie, du 1^{er} juin au 4 juillet d'une exposition internationale d'art contemporain bien intéressante. Ce sera pour les visiteurs l'occasion de se régaler au *Naptime*, le restaurant du Rhône, tant des plats de Gilles

Dupont que des pâtisseries d'Alain Huri et des vins d'une très belle carte.

Albert Nahmias va fêter les vingt ans de son *Restaurant d'Olympe* (8, rue Nicolas-Charlet - tél.: 47-83-49-76) entre amis à la fin de ce mois de mai.

Joli mois de mai au *Café de Madrid* (8, bd Montmartre, tél.: 48-24-97-22): les Semaines andalouses. Cinq grands chefs venus de là-bas (Andalousie, berceau de poètes, chantait Mariani) proposeront des plats de Grenade, Séville, Cordoue, Malaga, arrosés de vins du pays.

Si cela ne suffit point, pour vous relaxer, sachez aussi que, depuis avril, le restaurant du Warwick (*La Couronne*, 5, rue de Berri - tél.: 45-63-14-11) ajoute à sa carte un menu «anti-stress» mis au point par le bon chef Van Gessel avec la collaboration de Serge Leantier, hygiéniste-nutritionniste renommé. Menu à 220 F.

L'île du tourisme, trophée languedocien, vient d'être décerné au «restaurant le plus méritant». C'est *Le Ranquet*, d'Anne et Jean-Luc Majourel, à Torrois (près d'Anduze - Gard).

A propos de mon «papier» sur les violettes, une lectrice gourmande me fait savoir que Tourrette-sur-Loup est «le pays des violettes». Cent personnes au

moins vivent ici de leur culture (dont une seule famille de celle de la violette de Parme). Après la cueillette des fleurs, en fin de saison, les feuilles sont farcies et vendues aux parfumeurs qui les utilisent comme base de cosmétiques.

Une découverte. Après le vin de d'Aragone (pardon, de Maasricht), voici celui de Charlemagne (Schloss Johannisberg exactement), vignoble allemand initialement planté par Charlemagne autour d'un monastère qui, sécularisé, fut offert par Napoléon au maréchal Kellermann en 1806, avant d'être à Metternich. Aujourd'hui, le vignoble (30 hectares), dont les chais abritent encore des bouteilles centenaires rarissimes, produit surtout un riesling sec, un spéltise (vendanges tardives) et un très rare Elstein (vin des neiges), trouvables pour la première fois à Paris au Verger de la Madeleine (4, bd Malesherbes - tél.: 42-65-51-99).

Lecteurs satisfaits, l'un de ce petit hôtel-restaurant de Morteau, dans le Doubs: *Le Poirier*; l'autre de l'hôtel-restaurant Westminster, au Touquet.

Un bruit qui court. Le *Café de la Paix* (place de l'Opéra) disparaîtrait pour devenir un *Bailfol*.

L. R.

Gastronomie

LE DEY
Couscous et spécialités algéroises
Menu: 115 F. Tagine du jour: 70 F
109, rue Croix-Nivert, 15^e
F/dim., lun. Tél.: 48-28-81-64

L'INDE SUCCULENTE
ou
MAHARAJAH, 43-54-26-07
Tél. W. MAURET
72, bd St-Germain 5^e - env. 150 F
SALON: Mariages, cocktails, réceptions.

COPENHAGUE
sur LES CHAMPS-ÉLYSÉES
FLORA DANICA, LE PATR
SALMON, RENNE, CANARD SALÉ
142, av. des Champs-Élysées
44-13-86-26

Le Monde
PUBLICITÉ GASTRONOMIE
Renseignements:
46-62-75-31

Le Monde
EDITIONS
Rencontres avec
des citadins extraordinaires
Dix-sept expériences culturelles, artistiques
et sociales en milieu urbain

Evasion

Htes-ALPES
SAINT-VÉRAN (parc rég. du Queyras)
2 040 m, site classé du XVIII^e siècle
été-hiver, plus haute comm. d'Europe
2 Hôtels 2 étages - Logis de France
Piscine, tennis, billard, saut, repos
Meublés, chambres studios, chambres
1/2 pens., pens. complète, séj. libres
HÔTEL LE VILLARD
Tél.: 92-45-82-01
et **HÔTEL LE BEAUREGARD**
Tél.: 92-45-82-62. Fax: 92-45-80-10

SUISSE
L'HÔTEL WASHINGTON ***
CH-6903 LUGANO
Situation calme près gare et
centre-ville - Grand parc et parking
1/2 pension: FS. 86 à 93 par pers.
Tél.: (1941) 91-56-41-36.

ALSACE
HOSTELLERIE MUNSCH ***
68590 SAINT-HIPPOLYTE
«An Dux de Lorraine» Rd. du silence.
Pied du H. Koenigsbourg. Demi-pension
Tél.: 89-73-00-09 - Fax: 89-73-05-46.

CALVADOS
NORMANDIE
STAGES
TENNIS
FOOT-BALL
bord de mer - pension complète
encadrement 24 h/24 - 8 à 17 ans
P. Laiterie - 4, allée du clos
des 3 coins
14200 HEROUVILLE-ST-CLAIR
Tél.: 31-95-75-21.

CANNES
APPIA HÔTEL ** luxes
Au calme à 100 m de LA CROSETTE.
Climatisé, Asc. Terrasse, Bain, WC, TV.
privés. Nos prix Super Jokers:
7 JOURS À PARTIR DE:
FRANC-COMTOISE très confortable
DEMI-PENSION 1 673 F.
7 Nuits chambre 833 F.
8, r. Chateaufort (20 m r. d'Antibes),
06400 CANNES, Tél. 93-58-46-51.

MAINE-ET-LOIRE
TOURISME
FLUVIAL
Location de bateaux grand
confort, sans permis de 2 à
12 personnes
MAINE ANJOU RIVIÈRES
49220 LE LION D'ANGERS
Tél.: 41-95-10-83

CHER
Une chaîne hôtelière qui vous
propose ses 48 meublées en
France, Allemagne et Belgique.
Guide sur demande à:
MOULIN DE CHAMERON
18210 BANNEGON
coûte 7 F en timbres pour frais d'envoi.

PROVENCE

DOUBS
MAISON D'HÔTES JURA
Propose séjours de Repos et de
Découverte de la forte jurassienne
dans un authentique manoir
français-comtois très confortable.
Cuisine régionale (produits maison).
Balades hors des sentiers battus en
compagnie du maître de maison.
7 800 F pers. par semaine tout compris.
«LES ESSARTS»
25650 MONTBENOIT. Tél. 81-38-12-84.

PARIS
SORBONNE
HÔTEL DIANA **
73, rue Saint-Jacques.
Chambres avec bains, w.c.
Tél. direct. TV couleur. De 300 F à 450 F
Tél.: 43-54-92-55 - Fax: 46-34-24-30.

BAS-RHIN
SAINT-ARTÈSE
Le Pays détente
Découvrez les grands espaces!
Renouez avec la tradition! Vivez à
pleins pommiers: VTT, randonnée,
équitation, pêche, tennis,
mini-golf...
Tous types d'hébergements
O. TOURISME, rue Pavade
63680 LA TOUR D'AUVERGNE
Tél.: 73-22-27-81.

PERIGORD-DORDOGNE
AUBERGE LA CLÉ DES CHAMPS
*** L'LOUS DE FRANCE
TENNIS - PISCINE CHAUFFÉE
2450 VILLEFRANCHE-DU-PERIGORD.
Tél.: 53-28-95-94 - Fax: 53-28-42-96.

BAS-RHIN
SAINT-ARTÈSE
Le Pays détente
Découvrez les grands espaces!
Renouez avec la tradition! Vivez à
pleins pommiers: VTT, randonnée,
équitation, pêche, tennis,
mini-golf...
Tous types d'hébergements
O. TOURISME, rue Pavade
63680 LA TOUR D'AUVERGNE
Tél.: 73-22-27-81.

SAVOIE
LA MONTAGNE-AUTHENTIQUE
CET ÉTÉ À SAINT-JEAN-PIERRE (1 800 m)
Vivez sport, détente nature dans un village
typique de la haute vallée d'Arves, face
aux superbes sommets d'Arves.
Tennis, tir à l'arc, mini-golf, centre équestre,
VTT, Rte du village, piscine hébergée,
rendez-vous fitness et bien-être, journées calentes,
animation permanente.
Location de studios, appartements, chalets,
collectifs, à tout prix, de toutes capacités,
pour tous les goûts.
HÔTEL CHAMBERS D'HÔTES**
Tous renseignements et documentation:
office du tourisme, 73530 Saint-Jean-
d'Arves. Tél.: et Fax 79-59-72-97.

SAOÛLE-ET-LOIRE
TOURISME FLUVIAL
3615 CODE F2P
Le bien-être au fil de l'eau.
Dans toute la France.
Bateaux habitables
de 2 à 12 personnes.
FRANCE PASSION PLAISANCE
BP 89
71600 PARAY-LE-MONIAL
Tél.: 85-81-73-51
Fax: 85-81-32-40

Hte-SAVOIE
le Petit Tétraz
Ne cherchez plus, vous venez
de trouver l'Hôtel de vos
vacances à la montagne.
Le petit Tétraz**
Tél.: 50-34-42-51. Fax: 50-34-12-02.

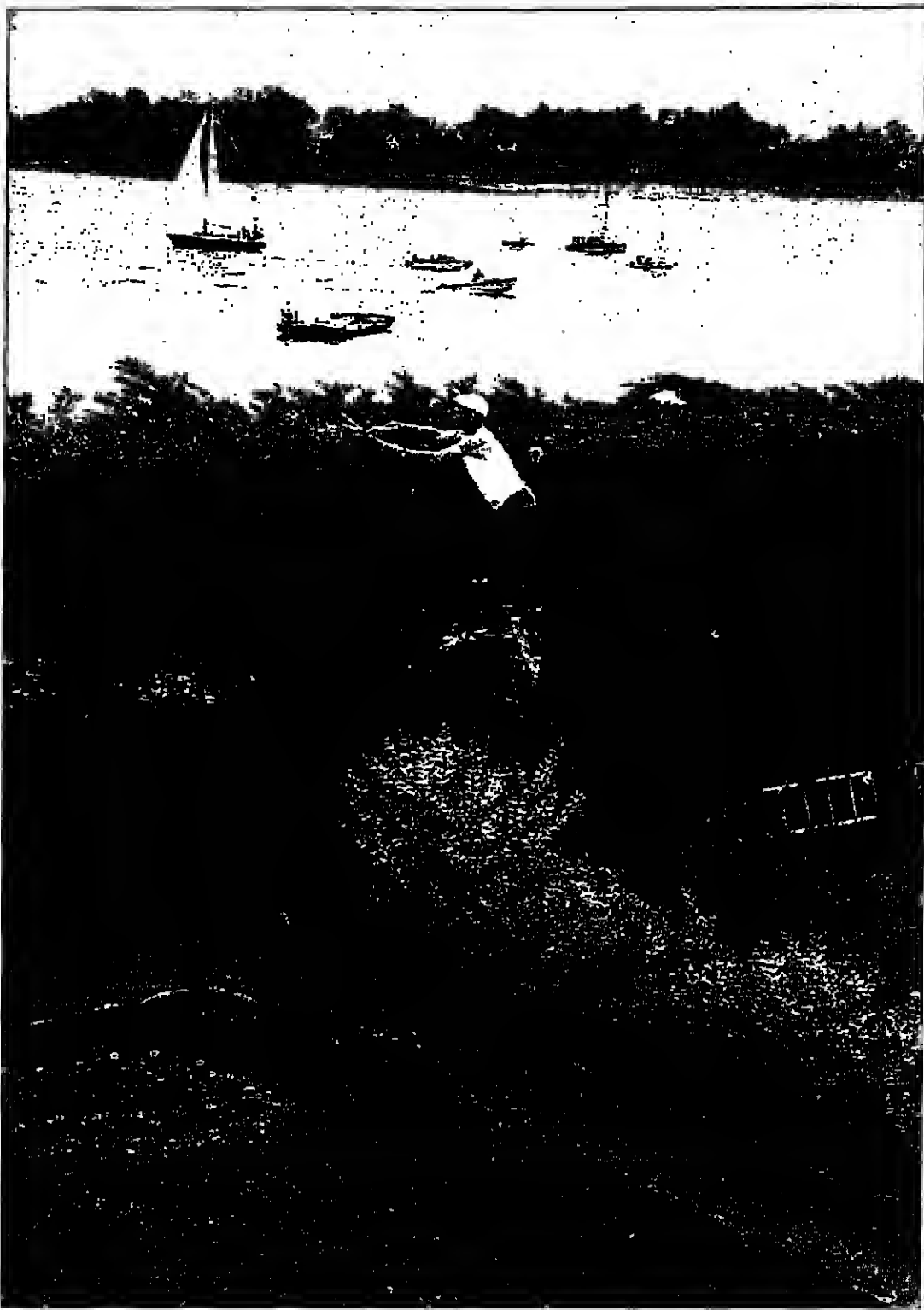
Le Monde
PUBLICITÉ
ÉVASION
Renseignements:
46-62-73-22

La Trinité-sur-Mer

La Trinité a gagné ses quartiers de noblesse en devenant le port d'attache des meilleurs skippers, le mouillage des meilleurs voiliers. On peut choisir La Trinité, mais devient-on Trinitain pour autant ?

TATILLONS, les Trinitains. Dogmatiques sur le seul débat philosophique qui paraisse digne d'intérêt sur la rive de la rivière Cra'h : être ou ne pas être de La Trinité-sur-Mer. Et apparemment, mieux vaut en être. La question hante les conversations, même les plus anodines. « Celui-là n'en est pas. » Ou pas tout à fait. Par son père, mais sa mère était de Carnac, à une poignée de kilomètres. Le navigateur Olivier de Kersauzon avait un grand-père général, maire de La Trinité. Cela ne fait pas du petit-fils un Trinitain. « J'ai épousé mon mari, il y a plus de trente ans, confie la propriétaire de l'hôtel Le Rouzic, pourtant je ne suis toujours pas considérée comme une Trinitaine, et on me le fait toujours sentir, gentiment, sans chercher à me blesser, mais pour marquer une différence. » Ici, on donne aux femmes du pays, même très âgées, leur nom de jeune fille, parce que, la mémoire s'embroutant, on ne sait plus toujours si elles se sont données à des hommes de l'estuaire, de la rivière, ou du golfe du Morbihan. Et ici, soyons précis, c'est l'estuaire de la rivière, rive droite, entre le pont de Kerisper et la pointe de Kerbihan. Le reste du monde, Quiberon, Belle-Ile, le golfe, ce que l'on voudra en Bretagne du Sud ne peut se revendiquer de La Trinité.

Ce souci pointilleux s'explique sans doute par l'existence récente du label trinitain. Jusqu'en 1864, les aïeux du bourg étaient de Carnac. Paludiers de salines, paysans de marais, de terres humides plantées de menhirs incompréhensibles. Citoyens excentrés de Carnac, surtout, détachés sur la rivière pour la maintenance du seul port possible, et par cela, par ce particularisme marin, rebelles à Carnac. Les représentants de ces exilés expliquèrent au conseil général que près de cinq cents



GUY LE QUERRIC/MAGNUM

lective locale que n'importe quelle star de la chanson.

Mieux vaut, ici, maîtriser la chronique des succès et des échecs des skippers. Une confusion serait aussi grave que de prendre un homme de Saint-Philibert, le village de l'autre rive, pour un Trinitain pur souche. Dans l'ignorance, faites raconter : le bourg, en bonnissant, adore recommencer la saga des faits d'armes de ses capitaines d'adoption. Celui d'Erie Tabarly, en 1964, au retour de sa première Transat sur *Pen-Duick-II*, grande date de cet art très trinitain d'ovationner les solitaires. Puis tous les autres, rarement natifs, mais citoyens d'honneur, les équipiers de Tabarly, Kersauson, Gérard Pétus, Pierre English, et puis Colas, Canac, Poupon, Lamazon, Arthaud. Tous ont dû, un jour ou l'autre, pour une course ou un hivernage, venir se faire reconnaître par les flâneurs de ce quai, par les plaisanciers de la baie.

Florence Arthaud était en ville ? La saison s'annonçait bonne. On appréciait, comme un dû, que Philou Poupon s'occupe de longues semaines du côté de la cale de carénage, que Titon Lamazon effectue son service militaire à bord de *Pen-Duick-VI*, maintenant à quai, toute une année, pour le plaisir des enfants des écoles. Le docteur Jean Ronzic, descendant de fins marins, logea, reconforta ces vagabonds sans le sou, aux machines coûteuses. Le monde de la course, ses aficionados, et sa dévotion anoblièrent à La Trinité. Le reste du monde ne pouvait que s'incliner. La Mecque. Le meilleur endroit pour se quereller, le soir, à propos du Fastnet, des transats ou des rivaux anglo-saxonnés, Newport et Plymouth.

L'âge d'or remonte aux années 70. Depuis, La Rochelle, Brest, des villes plus riches, des villes, tout simplement, ont offert d'autres moyens financiers, d'autres équipements aux navigateurs. Tabarly vit ailleurs. La famille Peyron a remis La Baule à la mode. Les multicoques, sauf lors du trophée qui leur est réservé, au printemps, s'orientent plus rarement. Mais, au fond, cela n'a pas d'importance. L'esprit flotte, ici. Une sensibilité de conservateur de musée qui refuserait que l'histoire s'échappe. Les mois d'été, on compte plus d'un voilier par vrai Trinitain. Le spectacle ne cesse jamais pour qui aime la mer, et ce qui s'y appuie, cabin-cruiser ou

un voilier pour deux habitants

navires, et trois cents bateaux de pêche, faisaient chaque année relâche, à l'abri du Cra'h, et que cela gonflait la rive d'« une population flottante de trois mille hommes au moins ». « Il est fréquent, notaient les délégués, que leurs courtes escales ou leur service à bord ne leur permettent pas d'aller entendre la messe à Carnac (1). » L'argument avait du poids. La Trinité devint commune, et paroisse donc, l'année suivante, et ses élus durent plaider ferme pour arracher des terres et des subventions à Carnac, lancer une souscription parmi les nouveaux citoyens, pour les premières dépenses.

Ils avaient mérité d'être Trinitains, et c'est probablement le souvenir de ce coup de force qu'on délivre avec courtoisie au visiteur. Qu'on ne se méprenne pas, le rappel sourcilieux de l'estampille n'est pas ségrégation. Avant même d'être souveraine, La Trinité savait qu'elle serait envahie, que sa destinée ne pouvait qu'épouser le méissage de la mer, et ne s'en plaignit jamais. Pour donner du courage à ses concitoyens, le premier maire, lors de la séance municipale du 9 mai 1864, avait promis un bel avenir grâce à la rade, sans équivoque tout au long des côtes de Bretagne. On approuva, en sachant qu'un n'était pas soi-même, farouchement.

homme de mer et de marin. Les pêcheurs locaux n'étaient pas natifs, mais Etellois (d'Etel), Sinagots (de Séné) ou Boniens (du Bon), qu'on appelait aussi Forbans pour la rudesse de leurs manières et, curieusement, ce partage paraissait convenir à la jeune patrie orgueilleuse. Les flottes basses, ou gavernaises avaient fait du quai, sous l'église, leur port d'attache, et la chronique ne relate aucune mémorable bagarre entre les communautés.

Il en était simplement ainsi, en cette terre fort religieuse : pareil don de Dieu ne pouvait être gardé pour soi seul. Un tel plan d'eau, immense, hospitalier, même aux tempêtes du large et aux vents d'ouest, tueurs de navires ! Amarrés largués, on n'était, d'ici, jamais à plus d'un quart d'heure du plaisir de sentir sa coque se cabrer sous la brise, la bonne, celle qui donne de la vitesse et ne pousse pas aux naufrages. La Trinité commandait à une mer intérieure, elle-même à quelques-unes des plus belles villégiatures pour capitaines sentimentaux, la presqu'île, le golfe, Belle-Ile, Houat, Hoëdic... Tout le monde avait le droit d'accoster, même de renoncer à la mer pour mieux la contempler de la terre, entre les pins et les bosquets de genêts, de

prendre femme et retraite à la Trinité. A condition de ne jamais se prétendre Trinitain.

Le contrat était homéote. Jusqu'à la victoire des Salins du Midi, on ramassa le sel. On s'occupa d'ostéiculture dans les vasières du Cra'h, plus précisément de la culture des naissains, ces huîtres adolescentes, éduquées sur des tuiles blanchies à la chaux. Surtout, on laissa agir, sûr de la prémonition du premier maire, les bienfaits du plan d'eau. Les enfants de La Trinité étaient déjà experts en goélettes et en clippers de toutes sortes. Le port était fameux refuge. Certains navires qui n'avaient, ici, à craindre que les vents, rares, de sud-sud-est, venaient des Antilles ou d'Amérique du Sud. L'un d'eux alla jusqu'en Turquie. Les caboteurs chargeaient du blé. Quelques trois-mâts, et beaucoup de deux-mâts se spécialisèrent dans le commerce avec le pays de Galles. Du bois de châtaignier ou de pin pour ravitailler les mines de Cardiff en poteaux de mines, contre du charbon anglais d'excellente qualité.

En 1931, cédant aux pressions des lobbies du Nord, le gouvernement contingentait les importations anglaises. Albion, en représailles, alla chercher son bois en Scandinavie. Quelques armateurs, quel-

ques scieries firent faillite. La Trinité prit mal le coup. Mais la culture trinitaine avait en le temps de s'enraciner. Les fils des fils seraient désormais commentateurs d'histoires de mer. Ses marins, La Trinité les essaima. Pas forcément elle-même à la barre donc, mais aux manœuvres de la mémoire, historiennne, organisatrice, amoureuse folle de cette autre façon de braver l'océan. La course. La plaisance exigeante.

Avant même ce siècle-ci, on jouait, au 15 août, entre barques de pêche. Une société des régates vit le jour, le 23 mai 1879. Les gentlemen du Royal Cruising Club d'Angleterre, prompts à reconnaître les mérites du Cra'h, s'engagèrent dès les premières courses de yachts. Alors, chaque été, à la fête de la Vierge, on lutta bord à bord, dans la baie ou plus au large. A quai, les goélettes de la Marine nationale, la *Belle-Poule* et l'*Etoile* étaient pavisées. A la nuit, les voiles abattues, on dansait sous les lampions du môle. Lors de la régata du 28 août 1892, le vainqueur de la 1^{re} catégorie, celle des yachts de plus de 10 tonnes, emporta un cadeau « offert par le ministre des beaux-arts ». Le deuxième, une médaille de vermeil.

Depuis, La Trinité-sur-Mer a remporté tous les trophées, et les

Trinitains, vrais et faux, snit à peine quinze cents âmes, l'hiver, classent et reclassent de fabuleux albums de gloire. Tout le bourg est au balcon. La Trinité se résume à son quai, interminable, le long de son port déserté, comme si chacun voulait, à chaque instant, tenir à portée de regard les centaines de monocoques armés aux mâles du nord, dans les anciennes vasières de la Grassenne, les multicoques géants, au milieu de la rivière, les vieux cotres, les bateaux de pêche, les barges et les barcasses, dans le vieux port. Le village produit du rêve. Aux murs de tous les histrotes, hantés par les récits de passages ancestraux du cap Horn, des peintures, des photos de tous les coursiers du grand large. A terre, tout ce qu'il faut pour vivre à bord, des provisions jusqu'aux balises de détresse. Dans les chambres des quelques hôtels, bien des songes de marins de fortune. An Rouzic, ceux du baron Bich, qui avait choisi, en 1969, cette rade privilégiée pour la préparation de son défi dans la Coupe America. Tout le monde se souvient de la Rolls, ce chef-d'œuvre sur roues, incongru en ce paradis d'étraves élitistes. Plus volontiers de Noveraz, « le très grand barreur suisse », de Le Guillou et de Delfour, régateurs olympiques, plus fameux dans la mémoire col-

vieux ketch, dérivés d'école de voile ou belle goélette de millierdare.

Le succès inquiète même quelques Trinitains. « Le port devient un garage, explique Jean Ronzic. Il y a un déséquilibre en faveur de la plaisance du dimanche, de ceux qui possèdent des bateaux mais ne naviguent jamais, soit un sur dix. » Des projets d'extension des mâles, au-delà du pont de Kerisper, encombreraient un peu plus la rivière. Non, c'est sans doute bien ainsi, un voilier pour deux Trinitains. Chaque année, des courses. Le retour des grands multicoques, même pour quelques jours, les entraînements d'hiver pour monocoques. Et puis, les figures. Patrick Tabarly, le frère, qui s'affaire sur son bateau. Mike Birch, qui habite là. Et même Eugène Rignidel, après sa victoire de 1984, qui a chnisé de vivre sans domicile fixe, comme un anar des mers, n n marin en colère. On l'aime, Rignidel. Car Trinitain, membre de cette étroite confrérie que s'est chnisé le bourg pour refuge.

De notre envoyé spécial
Philippe Boggio

(1) La Trinité-sur-Mer, d'A. Le Guez. 1990. En vente à La Trinité.